

ANTICIPATION
G.-J. ARNAUD

STATION-FANTÔME
La Compagnie des Glaces

fleuve noir

Georges-Jean Arnaud

LA COMPAGNIE DES GLACES

TOME 13

STATION-FANTÔME

(1983)





Jdrou

CHAPITRE I

Les *Instructions ferroviaires* annonçaient régulièrement que telle station phoquière ou baleinière se trouvait abandonnée depuis de nombreuses années et ils pouvaient constater qu'il n'en était rien. Des hommes, quelques femmes également y survivaient dans des conditions effroyables, ne se souvenant même plus que le Cancer Network les reliait à leur Compagnie mère, la Panaméricaine. Ils n'avaient même plus de véhicules en état de marche, pensaient que les rails étaient coupés aussi bien à l'ouest qu'à l'est et ne se souciaient que de chasser les phoques et les pingouins, plus rarement les baleines. Mais tous fabriquaient de l'alcool à partir du glycogène extrait des muscles et surtout du foie des animaux qu'ils chassaient.

— Ma parole, disait le vieux Pavie, se sont donné le mot sur la banquise, il y a quelque temps tout de même. Z'ont tout oublié mais pas le procédé de distillation.

Les *Instructions ferroviaires* oublaient ces épaves humaines, peut-être au nom d'un certain puritanisme. Le train privé avançait à travers la banquise vers l'ouest en rencontrant des obstacles continuels. Il fallait déboulonner des rails pour prendre ceux d'à côté, placer des aiguillages volants, parfois une dizaine de fois dans une seule journée. La nuit on s'arrêtait un peu au hasard, on réduisait la consommation d'huile animale pour l'économiser. Le vent fou soufflait presque sans arrêt. Il dépassait deux cents kilomètres heure, poussait des congères mobiles, les transformant en boules et en rouleaux extrêmement dangereux. Par chance, ils venaient le plus souvent s'agglutiner contre d'autres congères alignées le long des voies. Il fallait également dégager les rails enfouis sous la glace, à coups de laser et même à l'explosif

quelquefois. Certains jours ils ne franchissaient que quarante kilomètres, trente-deux fut leur parcours le plus court.

Dans ces stations misérables ils se procuraient de l'huile animale mal filtrée qu'ils devaient affiner eux-mêmes avec une installation de fortune sinon le brûleur s'encaressait. Wark le mécanicien travaillait sans relâche mais chacun l'aidait sans rechigner. Pavie s'était fait une spécialité de déboucher les gicleurs du brûleur, Yeuse avait mis au point des filtres en tissu pour l'huile. On avait abandonné des wagons, sauf celui de l'étable et le wagon-habitation.

Ces épaves humaines de la banquise montraient souvent de l'hostilité en découvrant que le train n'était occupé que par cinq personnes dont une femme et un enfant, mais justement Jdrien, grâce à ses pouvoirs mentaux, réussissait à influencer ces cerveaux affaiblis par l'alcool et les privations jusqu'à les rendre amorphes. Les transactions, huile contre quelques provisions, quelques bouteilles, se bornaient à peu de mots sans importance. Ces êtres n'éprouvaient plus la moindre curiosité pour le reste de l'humanité. Ils crevaient lentement dans leur station-igloo avec un peu de chaleur, un peu de viande huileuse et beaucoup d'alcool. Ils ne demandaient pas autre chose. Lorsque leur chaudière tombait en panne, ils brûlaient l'huile dans des bidons au risque de faire fondre la glace qui les abritait.

À Storm Station, la dernière station baleinière avant le grand désert, ils avaient pu se procurer quelques denrées indispensables après que Jdrien eut réussi à paralyser en partie les intentions malveillantes du chef de poste qui avait reçu un message radio lui ordonnant d'intercepter le train privé. Mais ce n'était pas cet homme entouré de quelques collaborateurs alcooliques qui pouvait faire mieux qu'un aviso garde-côtes que l'enfant avait mis en échec en saturant ses installations électroniques.

On leur avait dit qu'ils ne trouveraient plus rien, même pas de rails, et pourtant ils poursuivaient dans les tempêtes successives de glace, nombreuses en ces périodes.

Yeuse avait pensé qu'ils retrouveraient une partie des Roux qui, après être venus rendre hommage à Jdrien, s'en étaient retournés vers leurs lieux d'origine sur la banquise de l'ancien océan Pacifique.

Mais Jdrien lui avait expliqué que son peuple évitait les rails avec crainte, s'en éloignait instinctivement. Même Ram qui pourtant vivait depuis des années près de la ville de Kaménépolis, même Jdrui qui, lui, avait passé les trois quarts de son existence sur le dôme d'une station ferroviaire habitée par les Hommes du Chaud.

— Ils se sont dispersés dans toutes les directions et je ne retrouve même pas trace de la moindre de leurs pensées. Nous avons perdu beaucoup de temps et eux peuvent couvrir entre cent et cent vingt kilomètres en une seule journée. Ils marchent parfois dix-huit heures sans s'arrêter.

Ce soir-là ils pensèrent que leur fuite se terminait là, dans cette solitude épouvante alors que le vent entassait des blocs de glace devant eux sur le Réseau du Cancer.

— Jamais notre laser n'en viendra à bout, dit le mécanicien Wark, découragé. Et il ne reste guère d'explosifs.

— Ce que le vent a fait, le vent peut le défaire, dit Indirah qui depuis la désertion du reste de l'équipage s'occupait d'une infinité de choses.

Au bout du troisième jour, alors que la tempête faiblissait un peu, ils se réunirent pour prendre la décision de faire demi-tour.

— Lady Diana nous attend, certainement à Storm Station. Ou l'un de ses gardes-côtes, dit Yeuse. Elle veut s'emparer de Jdrien et utiliser ses facultés extrasensorielles, son pouvoir sur les cerveaux fragiles et les micro-ordinateurs.

— Nous n'avons que dix jours de vivres.

— On peut tuer la vache. La chèvre nous fournira le lait, dit Yeuse.

Le vieux Pavie soupira. Il avait craint qu'on ne sacrifie sa chèvre.

— L'huile ? Juste pour retourner à la prochaine station-igloo et encore, affirma Wark qui pour la première fois trahit son découragement.

— On a vu des pingouins, des phoques. On peut les chasser, faire fondre leur lard.

— Nous devons nous organiser dans ce cas. Mais comment faire disparaître les congères ? Notre laser est nettement insuffisant

même si nous disposions d'une énergie illimitée. Ce sont de véritables collines que nous avons en face.

Le lendemain le vent avait été ces collines en grande partie mais il restait un bloc épais sur cent mètres de long.

— Allons chasser les phoques, dit Yeuse. Il doit y en avoir assez près d'ici.

Mais ils ne virent que des albatros qui planaient au-dessus d'une charogne congelée de chien de mer. Ils rapportèrent quelques morceaux de lard durci, le firent fondre dans une chaudière primitive installée dans le wagon-étable. Le résultat fut décevant. Quelques litres d'une huile trouble pour une dépense égale de carburant.

— Il faut retourner en arrière jusqu'à ce trou à phoques que nous avons aperçu l'autre jour.

— Deux jours de rail, dit Wark. Et peut-être des congères mais c'est une solution.

Par chance la voie était restée libre et au milieu du deuxième jour ils aperçurent goélands et albatros sur la phoquerie.

Yeuse ne se serait jamais crue capable de tuer des animaux aussi gros à coups de gourdin. Ils en firent un carnage, les dépecèrent pendant des heures y compris la nuit. Pavie et Indirah entretenaient la chaudière et peu à peu le tanker du train se remplit à ras bord. Ils durent stocker l'huile dans tous les récipients, en firent congeler des sortes de rouleaux, en creusant des moules dans la banquise, qu'ils arrimèrent sur les wagons...

Mais là-bas ils retrouvèrent les congères et gaspillèrent une énorme énergie pour les tailler à coups de laser. Il leur fallut deux jours pour creuser une tranchée dans cette masse, retrouver les rails libres pour retomber quarante kilomètres plus loin sur un autre entassement aussi important.

— Un an, dit le vieux Pavie, nous faudra un an pour traverser la banquise, à condition que les rails soient continus, ce dont je doute. Paraît que la dernière expédition remonte à 2310 et que les gars ont failli y rester.

Wark et Indirah essayèrent à la pioche et à la pelle mais dans leur combinaison isotherme c'était un travail exténuant. Et l'acier

cassait net à cause du froid intense. Ne restaient que le laser et la lame du brise-glace. On effritait à petits coups de rayon cohérent puis on fonçait dans le tas, les roues patinaient, la loco crachait de la vapeur qui aussitôt retombait en glaçons et on progressait de quelques mètres.

Puis les rails étaient déformés et on prenait sur les autres voies de quoi les remplacer quand vraiment on ne pouvait installer l'aiguillage volant.

— On est sûr que l'aviso ne nous poursuivra pas, disait Yeuse.

Ils trouvèrent une station-igloo vide. Il ne restait que des cadavres d'une trentaine de personnes, congelés. Les sas avaient empêché les prédateurs d'entrer, que ce soient les oiseaux ou les loups. Et les rats n'avaient pas touché aux corps, préférant se goinfrer d'huile de phoque dont il restait de grandes cuves. Des dizaines de rongeurs s'étaient laissé piéger dans cette huile que le froid extrême solidifiait.

— Cette fois, on a de quoi rouler loin.

Mais Yeuse dit qu'il fallait placer les morts dans des trous de la banquise.

— De quoi sont-ils morts ? Ils avaient suffisamment de nourriture pour survivre.

— Une maladie ?

— Ils ne portent pas de signes précis. Ils sont comme les autres que nous avons rencontrés, rabougris, dégénérés mais ils ne sont pas suspects.

Ils finirent par trouver. Morts simplement au cours d'une saôûlerie monstre. La chaufferie avait cessé de fonctionner et le froid les avait saisis alors qu'ils cuvaient.

Dans la nuit ils entendirent hurler des loups qui devaient sentir les cadavres depuis des jours et ne pouvaient trouver d'issue. Le lendemain ils s'aperçurent que les fauves venaient régulièrement uriner contre l'igloo géant, toujours au même endroit pour faire fondre la glace et la gratter avec leurs griffes. Ne leur restait qu'un mètre à creuser pour surgir à l'intérieur. Ils colmatèrent le passage.

— Il faut repartir, dit Yeuse. Cette escale nous a fait du bien. Je suis certaine que nous réussirons à rejoindre le 160° Méridien.

— Comptez un an, répétait Pavie sans pessimisme pourtant.
— Eh bien, nous mettrons un an, voilà tout.

Ils repartirent un matin et comme par miracle roulèrent durant deux cents kilomètres sans ennuis. Puis il y eut des congères, des enfouements de rails dans la banquise à la suite de ce dégel criminel que les Rénovateurs du Soleil avaient provoqué quelque temps auparavant.

Il leur fallut tuer la vache et désormais ils vécurent sur cette viande en attendant de devoir consommer du phoque beaucoup plus huileux et désagréable. Ils roulaient à nouveau sur un rythme très lent à cause du vent et des congères.

Un soir, avant que la nuit ne fût totale, ils virent arriver une montagne de glace qui s'abattit sur le petit train et parut vouloir le disloquer. Il tangua fortement, faillit se coucher mais se releva au grand soulagement de tous.

— Nous sommes dans une carapace de glace, dit Wark. Inutile de chercher à nous dégager avant le jour.

Mais une surprise effroyable les attendait. La loco avait déraillé. En silence ils descendirent tous lorsque Wark les alerta, après avoir détruit la glace qui les ensevelissait.

Une chance que la motrice n'ait pas versé et avec elle au moins le wagon d'habitation. Mais ce dernier était toujours sur les rails.

— On va essayer avec l'aiguillage volant mais il faudra des vérins, tout un matériel.

— On peut aussi déboulonner la voie d'à côté.

Une semaine plus tard la loco finit par retrouver ses rails. Ils avaient travaillé comme des brutes, ne s'arrêtant que pour dormir quelques heures et manger. Ils avaient dû creuser au laser une sorte de tunnel pour glisser des rails sous les roues motrices. Des tronçons de rails qu'ils devaient raccorder mètre par mètre par soudure à cyanocrylates. Et il fallait entretenir la chaudière, le brûleur, l'arrivée d'huile. Le travail ne pouvait s'effectuer qu'en combinaison isotherme par périodes d'une heure et deux heures de repos à l'intérieur.

— Il y aura d'autres tempêtes, d'autres montagnes de glace, dit Wark alors qu'ils roulaient à vitesse réduite sur le Cancer Network.

— Oui, dit Yeuse, mais nous réussirons. Il est trop tard désormais pour faire demi-tour.

— Nous n'avons pas atteint le point de non-retour, fit observer le mécanicien.

— Bientôt nous sortirons des zones des tempêtes.

— Et si le rail s'interrompait ? Sur des centaines de kilomètres irez-vous reconstruire la voie ?

CHAPITRE II

Ce matin-là, Gola attendait le Kid dans ses bureaux de Kaménépolis. Le patron de la Compagnie de la Banquise arrivait de Titanopolis. Le réseau est, rétabli depuis quelque temps, fonctionnait à merveille et les activités économiques avaient repris complètement. L'usine qui utilisait la silice comme matière première venait de sortir les premiers panneaux transformant la lumière en électricité. À titre expérimental bien sûr.

— Bonjour, Gola, que se passe-t-il ?

Le chef de la police, autrefois il s'occupait principalement des Roux du Dépotoir, le suivit dans son bureau personnel.

— Il y a des bruits qui courent. Les Roux reviendraient. Ils descendraient le long du 160° méridien. À distance respectueuse du réseau mais quelques isolés les ont aperçus et en ville on commence à s'agiter, surtout au Dépotoir.

— Il n'y a rien de sûr ?

— Non, mais ils pourraient être ici avant quinze jours.

— De toute façon, ils ne reviendraient pas en masse ?

— On n'aurait vu que quelques groupes sans importance. Vous pensez que Ram et les siens voudront s'installer au Dépotoir ?

Voilà le véritable problème. Depuis le départ des Roux, le Kid avait créé une trentaine d'emplois sur le Dépotoir où l'on traitait les déchets des fonderies d'huile de baleine. La Guilde des Harponneurs se débarrassait des os encore mal nettoyés. Les Roux les faisaient bouillir pour recueillir une huile de seconde qualité, de la viande, réduisaient les os en poudre après avoir extrait la moelle. C'était une action rentable et dans la ville des tas de gens guignaient la succession des Roux avant qu'il ne crée ces emplois.

- On leur trouvera un autre travail, dit le Kid.
- À qui, aux Roux ?
- Non, à leurs remplaçants.

Gola le regarda fixement. Il avait une tête ronde posée directement sur des épaules larges, des yeux à fleur de visage.

- Vous allez au-devant d'ennuis.

— Alors on peut créer un second dépotoir et partager équitablement les déchets.

— Les gens se sont bien installés là-bas. Ils ont amené des maisons mobiles, des wagons de restaurant, de sauna, de cabaret même. Ça devient à la mode d'allerachever la nuit là-bas pour déguster de la moelle de baleine frite.

— Je sais, grommela le Kid. On installera les Roux ailleurs. Ils ont tout abandonné et maintenant ils reviennent ? Ils ne peuvent prétendre retrouver leur emplacement.

Gola sourit à moitié.

— Vous ne pensez pas sérieusement ainsi. Dans le fond de vous-même vous les aimez.

— Disons que je les considère comme les autres Hommes du Chaud.

— C'est bien ce qu'on vous reproche, dit Gola. Il pourrait y avoir des manifestations en ville dès qu'ils réapparaîtront.

Le Kid partit en reconnaissance sur le Réseau du 160° Méridien, qui était en pleine réfection, au-delà même de Jarvis Station, d'où les Rénovateurs avaient, grâce à des appareils sophistiqués, entrepris de faire réapparaître le soleil et avaient réussi durant huit jours. D'ailleurs la lucarne pratiquée dans les strates de poussières lunaires qui depuis trois siècles enveloppaient la Terre d'une couche opaque, cette lucarne n'était pas aussi épaisse que le reste et à certaines heures la lumière devenait plus intense et le thermomètre remontait de quelques degrés. Le plus souvent de moins soixante à moins cinquante-cinq, ce qui ne provoquait guère de différence. Mais les gens qui vivaient sur la banquise s'inquiétaient.

Le Kid remarqua que l'on s'installait plus volontiers sur ce réseau nord-sud que sur l'autre, l'ouest-est. Il découvrit d'autres colons d'implantation récente, des pêcheurs de krill, cette crevette

rose qui abondait, et des pêcheurs d'agar-agar, de plancton. Il y avait aussi des chasseurs de phoques, de pingouins, et même des chercheurs d'épaves à l'aplomb des petites îles et des atolls polynésiens d'autrefois. L'épaisseur de la glace sur ces inlandis permettait une exploitation facile et on remontait aussi bien des cocotiers fossilisés que des vieux objets de jadis.

Il atteignit les chantiers de reconstruction qui ne progressaient que d'un kilomètre ou deux par jour, mais parfois le réseau restait intact sur dix kilomètres malgré ses trois siècles d'existence.

— On n'est pas encore près de la jonction avec le Réseau du Cancer, lui dit le chef de chantier connaissant ses préoccupations intimes.

Son fils adoptif Jdrien, Yeuse et trois autres personnes se trouvaient à l'est, en perdition sur cette banquise énorme de plus de cent millions de kilomètres carrés. Lorsqu'il contemplait cette glace à peine déformée qui s'étendait à l'horizon glauque, il frissonnait.

Lien Rag, le père de l'enfant, tardait à revenir de la Transeuropéenne. Il lui avait envoyé un messager mais n'avait aucune nouvelle. Mais que pouvait-on faire d'autre sinon attendre que l'on puisse enfin rejoindre le Réseau du Cancer si par chance il existait encore dans son entier, alors que construit lui aussi depuis trois siècles il n'était plus utilisé depuis au moins cent trente ans.

— Il y a des passages de baleines, des énormes. Jusqu'à trois cents tonnes certaines, lui disait le chef de chantier. Elles ont leur trou de respiration. Mais celles qui pèsent moins rampent sur la glace pendant des jours entiers.

Il retourna à Kaménopolis sans avoir aperçu de Roux, mais dans la ville la rumeur s'enflait et on disait qu'ils allaient resurgir aussi nombreux que six mois plus tôt, lorsqu'ils s'étaient regroupés plus de vingt mille pour célébrer le culte de Jdrou, la mère de Jdrien qu'ils considéraient comme un messie.

— Le Mikado a appelé souvent, lui dit son secrétariat. Il demande si vous avez pris une décision.

Le Mikado était son associé pour la gestion de la Compagnie de la Banquise mais en fait il se contentait d'empocher les bénéfices. Le Kid, lui, les réinvestissait. Il y avait donc un hiatus entre les deux hommes, renforcé par la terreur que la banquise inspirait au gros

homme qui préférait vivre sur la concession de sa petite compagnie d'origine installée dans l'inlandsis. Le Mikado voulait revendre ses parts et le Kid ne possédait pas assez d'argent pour les racheter. Il craignait que son associé ne se tourne vers la Panaméricaine, c'est-à-dire vers Lady Diana, l'actionnaire la plus puissante de cette Compagnie.

Lady Diana lui avait promis une centrale thermique pour le récompenser d'avoir mis fin aux activités des Rénovateurs du Soleil. Du moins le pensait-elle, semblant ignorer que ces scientifiques s'étaient entredéchirés et que pour finir leurs installations de Jarvis Station avaient été détruites par une fraction dissidente. Mais la centrale n'arrivait toujours pas.

— On a vu des Roux rôder autour du Dépotoir, lui dit, haletant, Yal, le chef de la Guilde des Harponneurs.

— Vous les avez vus de vos propres yeux ?

— Non, mais plusieurs de mes amis les ont surpris... Allez-vous les laisser s'installer ?

— Bien entendu. Mais en nombre limité. Vous devrez prévoir deux dépotoirs. D'ailleurs l'accroissement de la chasse doit vous le permettre. Nous avons des contrats jusqu'en Transeuropéenne.

Lien Rag lui avait fait savoir qu'il avait signé un contrat pour cent mille tonnes de viande et la même quantité d'huile.

Yal tripotait sa large ceinture sous sa fourrure de phoque, comme s'il cherchait son harpon pneumatique. Il paraissait furieux.

— Nous ne voulons plus des Roux. Ils sont partis à travers la banquise à la recherche de leur enfant-dieu en traînant le corps de sa mère. Bon débarras ! Nous ne voulons pas les revoir chez nous.

— Pourtant vous devrez les accepter, dit le Kid sèchement.

L'homme regarda le nain avec mépris comme pour lui faire comprendre que s'il avait eu affaire à un être normal il l'aurait provoqué en combat singulier.

— Je vous mets en garde contre les persécutions que vous pourriez diriger plus ou moins ouvertement. N'oubliez pas que je pense toujours ouvrir un autre centre de chasse à la baleine plus à l'est, là où passent les plus belles pièces. Vous seriez vite ruinés.

— Vous ne devriez pas provoquer la Guilde. Nous étions ici

avant vous.

— Oui, mais j'ai racheté toutes les petites concessions. J'ai les titres de propriété et vous n'en possédez aucun. Devant la commission des Accords de NY Station, je gagnerais sans même avoir à plaider, à la seule vue des titres.

— Vous oubliez votre associé, le gros Mikado. Lui serait d'accord pour nous revendre ses droits sur la Concession en question. Nous pouvons payer le prix fort, le Kid. Nous sommes riches, très riches.

Ils l'étaient même plus que lui, ces sales chasseurs de baleines. Un million de tonnes d'huile, autant de viande chaque année. Un chiffre vertigineux.

— Attention, dit le Kid, la Commission de NY Station pourrait bien mettre le nez dans vos affaires. Vous ne chassez pas toujours selon les normes à partir d'un véhicule ferroviaire. Vos hommes marchent sur la banquise pour aller dépecer des bêtes dont ils ramènent les quartiers sur des traîneaux. C'est absolument contraire aux Accords et vous ne l'ignorez pas. Si vous encaissez des sommes fantastiques, c'est que justement vous n'investissez jamais dans le rail. Citez-moi une ligne nouvelle, une seule ligne de chasse que vous ayez créée ? Il faut que je le fasse, moi. Si vous achetez la part du Mikado, je vous préviens que je ne l'admettrai jamais. Ce sera la guerre.

Yal très pâle et hors de lui tourna les talons et quitta le bureau tandis que le Kid appelait le directeur de la banque de la Compagnie.

— Je veux le montant exact des dépôts de la Guilde chez vous.

— Je vais comptabiliser et ce soir...

— Tout de suite.

— Environ un million de dollars au nom de la Guilde mais les Harponneurs ont fait des dépôts qui doivent chiffrer entre quatre et six millions de dollars.

— Je vous serais reconnaissant de compter en calories.

— Pardonnez-moi, cela représente environ pour ces derniers trente millions de calories au cours de six cents calories pour un dollar panaméricain.

— C'est tout ?

— On dit que les Harponneurs convertissent leurs fortunes en or et pierres précieuses. Ils l'ont toujours fait.

— Envoyez-moi votre expert économique. Je veux savoir combien encaisse la Guilde.

L'expert arriva l'après-midi avec un dossier épais mais le Kid l'interrompit sur-le-champ.

— Je veux un chiffre moyen pour l'année.

— Bien, disons trois cents millions de dollars pour l'huile et cent millions pour la viande. Excusez-moi mais en calories cela fait au cours du jour...

— Merci, dit sèchement le Kid.

Au même instant il y eut des cris sur les quais et le Kid descendit de son fauteuil pour courir à la fenêtre sur ses jambes très courtes. C'était un groupe d'excités qui promenaient une banderole hostile aux Roux.

CHAPITRE III

Ce n'était pas une station-igloo, c'était véritablement une ville oubliée en pleine banquise à quatre mille kilomètres de la Panaméricaine et certainement autant du Réseau du Méridien.

Une grande ville en partie enfoncée dans la banquise et dont la verrière protectrice avait souffert au cours des décennies d'abandon. Ni dôme ni coupole. Une verrière en grandes plaques de plastique soudées avec parfois un arceau de glace pour armature. Des centaines de wagons anciens utilisés comme maisons dans le temps.

Les albatros pénétraient dans la cité en poussant des cris affreux et s'attaquaient aux rats encore nombreux qui pullulaient. Ils dévoraient le bois, les coussins de cuir et la laine de remplissage. Ailleurs c'était du crin. Ils s'en prenaient aux livres, aux vêtements. Ils avaient dû dévorer les morts sans négliger les squelettes car il n'y avait aucune trace humaine.

— Elle est même ignorée des *Instructions ferroviaires* datant de cinquante ans, dit Wark qui avait récupéré un exemplaire abîmé dans une station-igloo. Il y a cinquante ans, on ne venait même plus jusqu'ici.

— Une station baleinière ?

Il y avait des installations pour fondre le gras mais ce n'était pas l'essentiel. On devait aussi pêcher, utiliser les algues.

Ce fut Pavie qui découvrit le nom de cette cité :

— Bienvenue à North Pacific Station, les amis. Il y a une plaque juste à côté de vous et bien d'autres ailleurs. C'était un sacré endroit. Des milliers d'habitants. Il y avait même des cinémas, des bistrots, des restaurants. Une ghost station. Il y en a d'autres ailleurs.

Yeuse songeuse se disait que cette découverte pourrait être

revendiquée par le Kid. La Panaméricaine ne paraissait pas s'intéresser à la banquise au-delà de deux mille kilomètres. On pourrait peut-être réanimer cette ville sans trop de frais, y faire venir des colons. Les phoques et les baleines abondaient. Ces animaux venaient respirer dans des trous dispersés un peu partout. Les phoques formaient des colonies impressionnantes dont certaines dépassaient les cent mille individus.

Il y avait des stocks de rails, des véhicules de chantier, des tonnes de ferraille à exploiter. La Compagnie de la Banquise pouvait récupérer là des matières premières qu'elle achetait très cher en dehors de ses frontières.

— Nous devrions repartir, proposa Wark. Nous avons refait les pleins d'huile, nous emportons des barils trouvés ici. Si le Cancer Network continue, nous pourrons bientôt voir la fin de nos difficultés.

— Vous n'aimez pas cette ville fantôme ?

— Pas bien, avoua le mécanicien. J'ai une impression bizarre. Pourquoi les gens sont-ils partis ?... Ou morts ?

— Parce qu'ils ne supportaient plus d'être abandonnés par leur Compagnie.

— Laquelle ?

— Je l'ignore, dit Yeuse soudain perplexe.

Une pensée qu'elle jugea sacrilège la gêna. Et si les habitants de North Pacific Station n'avaient plus supporté de vivre en pleine banquise ? Kaménépolis allait-elle finir aussi, perdue, oubliée des humains ?

Ils roulèrent trois jours tant bien que mal mais sans trop d'ennuis matériels. Des congères, une tempête de douze heures seulement, un tronçon de rail à changer, un gicleur bouché et des ennuis avec des ressorts de suspension. Mais ils étaient désormais prêts à faire face à n'importe quel pépin et avaient acquis une rapidité de gestes exceptionnelle.

Ils avaient effectué environ cinq cents kilomètres depuis North Pacific Station lorsque l'analyseur de continuité des rails donna l'alerte en même temps que le sondeur.

— Voie coupée, dit Wark résigné à la pensée qu'il faudrait soit

poser l'aiguillage volant soit ressouder des rails par tronçons.

Mais le radar restait très alarmant.

— On dirait qu'il n'y a plus de réseau, dit Pavie. Plus du tout, mon gars.

Il n'y avait plus de réseau. Il n'était pas tranché net, une voie continuait sur quatre cents mètres sur la gauche mais s'interrompait à son tour. Et aussi loin que leurs regards portaient ils ne retrouvaient pas les rails.

— Ni une cassure due à la glace ni un affaissement de la banquise. On dirait qu'on a emporté la totalité des rails, mais ce n'est guère crédible. Qui aurait pu venir voler ainsi des kilomètres...

— Des gars qu'avaient intérêt à se procurer du fer. Y a des pillards organisés. Y z'ont pu venir avec un grand convoi et ont choisi au hasard un endroit abandonné depuis belle lurette. Des tonnes de fer... Y a des bandes organisées, savez, en Australie... Des petites Compagnies qui ne vivent que de rapines... Je crois avoir lu ça dans une revue...

— Plus une voie, plus une seule, murmura Wark accablé. Je suis certain que dans une semaine nous aurions atteint le Réseau du 160° Méridien.

— Croyez ?

Yeuse en apprenant la nouvelle dut faire un effort violent sur elle-même pour ne pas se mettre à hurler. Jdrien, qui devina sa détresse, s'efforça de la calmer mentalement, l'inondant d'un flot de tendresse qui lui apporta un peu de sérénité.

— Même avec des jumelles on ne voit pas l'autre bout. Il y a des kilomètres sans rails.

Ils descendirent sur la banquise et avancèrent au-delà des voies.

— Les traverses sont en place, dit Indirah. De vieilles traverses en bois.

Désormais on utilisait des traverses légères faites dans un matériau synthétique composé d'une résine et de limaille de fer. Le bois était réservé à des usages plus rares.

— Il y a des stocks de rails à North Pacific Station, dit Yeuse. Des dizaines de kilomètres.

Wark sursauta :

— À trois jours d'ici. Et nous ne savons même pas si ces stocks suffiraient pour rejoindre l'autre section. Ils ont peut-être emporté mille kilomètres de rails.

— Nous ne pouvons pas retourner en arrière, murmura-t-elle sans le regarder.

Ils remontèrent dans le train et se réunirent dans le salon. Indirah apporta du café et Pavie des galettes et du miel synthétique.

— Voilà, dit Wark, cette fois c'est fini. Même à l'horizon il n'y a plus de rails. Nous devons retourner sur la Panaméricaine. Yeuse a une proposition à faire.

Elle parut se recueillir quelques instants avant de commencer :

— Nous sommes près du but. Du moins du 160° Méridien. Rien ne prouve qu'il soit intact comme rien ne prouve qu'il n'existe plus actuellement. Nous avons aussi la solution de retourner vers la Panaméricaine et de nous livrer à Lady Diana. Mais à North Pacific Station il y a des stocks de rails. Les traverses sont en place. Avant toute objection combien pouvons-nous espérer en poser chaque jour ?

Wark soupira :

— Il faut un matériel, des engins... Rien que pour les transporter...

— Une seule réponse, s'il vous plaît.

— Quand nous aurons pris l'habitude et que nous disposerons d'un matériel adéquat, je pense que nous pourrons poser dix kilomètres par jour puisque les traverses sont en place. Ceux qui ont fauché ces rails les ont déboulonnés. Comme nous sommes un convoi léger je pense que nous pourrons placer les tire-fond de façon plus espacée. L'important c'est la mise en place. On boulonne un peu et l'engin porteur de rails peut passer. Il faut pour aller plus vite avoir le matériel adapté.

— Dix kilomètres par jour ? Admettons que cent kilomètres aient été volés, cela nous donne dix jours, mettons vingt. Combien pour remettre les engins spéciaux en état ? Un mois ?

— Certainement et dans les meilleures conditions encore. La plupart sont rouillés. Avec trois il faudra en faire un, charger le porteur de rails et...

— Nous commencerons par le porteur et, pendant que vous réparerez les autres engins, nous viendrons jusqu'ici constituer un stock. Qui est pour cette proposition ?

Personne ne leva la main et elle s'efforça de sourire :

— Vous voulez retourner en Panaméricaine ?

— Non, dit Pavie... Z'êtes toquée ? Deux mois de boulot et sans savoir si les rails de cette ghost station suffiront. On va trimer pour rien, pour la peau. On est crevé, on est à bout. On en a marre.

— D'accord, dit-elle. On peut retourner dans cette ville abandonnée se reposer... Quarante-huit heures, plus si vous voulez, et ensuite on reprendra la discussion.

— Comme ça on veut bien, dit Pavie.

Ils mirent deux jours et une nuit pour retrouver la grande métropole de la banquise et une fois à l'intérieur de la verrière en ruine ils s'endormirent tous pour de longues heures.

Lorsqu'elle se leva, Yeuse partit à la recherche de Wark et sortit du train pour le retrouver au dépôt du matériel roulant, immobile devant de gros tas de ferraille rouillée.

— Voilà vos engins, dit-il. Vous croyez qu'on va en tirer quelque chose ? Pas moi. Il y a une poseuse de rails mais qui sert surtout à renouveler les voies, pas à les créer. Il va falloir l'adapter et je ne pense pas que d'ici un mois nous soyons prêts.

— Nous en mettrons deux.

— Tout ça pour trouver le Réseau du Méridien foutu ?

CHAPITRE IV

— Vous voilà enfin, dit le Kid lorsque Lien Rag pénétra dans son train blanc en compagnie de Leouan. Je vous attends depuis des jours.

— La Transeuropéenne ne voulait pas me lâcher.

— Vous avez été trahi ?

— Ils avaient peur que les contrats ne soient pas honorés et j'ai dû déposer une sorte de caution. Savez-vous si le Mikado a reçu ses antiquités ?

— J'évite le Mikado qui veut vendre ses parts. Je n'ai pas une calorie pour les acheter et la Guilde des Harponneurs est sur les rangs. Je n'ai pas l'intention de m'associer avec eux. Je fais le mort.

— Comment savez-vous que Jdrien est sur la banquise ?

— Lady Diana m'a envoyé un message. Elle est furieuse, dit que Yeuse a trahi ses fonctions d'ambassadrice. Du coup je n'ai plus aucune nouvelle de la centrale électrique qu'elle devait me faire parvenir ces jours.

— En pleine banquise, murmura Lien, accablé.

— Lady Diana voulait s'emparer de Jdrien pour exploiter ses dons et Yeuse a certainement cru bien faire en fuyant vers la banquise.

— Quelle chance de rejoindre un réseau quelconque ?

— Pratiquement aucune. Le Réseau du Méridien 160 était autrefois réuni au Cancer Network mais il y a si longtemps... On ne sait pas grand-chose de cette jonction ni de l'endroit exact où elle se trouve. J'ai envoyé des équipes sur le Réseau du Méridien et un jour dans l'autre ils progressent. Entre un et vingt kilomètres par jour quand les voies sont encore praticables. Mais parfois c'est dur. Il n'y

a plus rien. Il faut repérer l'autre bout de la voie pour ne pas commettre d'erreur d'alignement. Mais nous allons prendre quelque chose, manger. Qu'avez-vous découvert en Transeuropéenne ?

— Une foule de choses, dit Lien, mais j'ignore si elles serviront à sauver Jdrien de cette divinisation. Je n'ai pu accéder à la bibliothèque de Vatican II, mais je sais ce qu'est devenu le dernier pape avant la grande panique.

Ils mangèrent et burent puis s'installèrent dans le bureau du Kid pour parler de Jdrien.

— Ils peuvent mourir sans qu'on les retrouve avant des années. Vous devriez retourner en Panaméricaine, dit le Kid, et essayer de convaincre Lady Diana de faire quelque chose.

— Mais elle fait certainement quelque chose. Et ne voudra jamais que j'aille me promener sur la banquise à partir de sa concession. De plus, elle me gardera prisonnier, me forcera à travailler à nouveau à son projet dément de tunnel sous-glaciaire.

Le lendemain, ils filaient à grande vitesse sur le Réseau du Méridien 160 rénové. On pouvait y rouler désormais sans crainte. Lien se souvenait des difficultés qu'il avait rencontrées sur le même réseau lorsque la banquise commençait de se réchauffer et se craquelait en failles infranchissables.

— Nous sommes à cinq cents kilomètres au nord de Jarvis Station.

— Et les Roux, sont-ils de retour ? Je n'en ai pas aperçu un seul.

— Il court des bruits dans la ville... Certains les auraient vus, et les gens sont furieux parce que j'ai déclaré qu'il fallait les accepter à nouveau.

Pour aller plus vite, une équipe de pointe ne réparait qu'une seule voie tandis que deux autres remettaient en état la moitié du réseau, soit une douzaine de voies d'après ce que voyait Lien Rag.

L'équipe de pointe se trouvait désormais à six cents kilomètres de Jarvis Station mais n'avait pas encore trouvé la fameuse jonction. Par contre, elle avait découvert de très anciennes stations abandonnées depuis un siècle au moins, des endroits qui autrefois devaient vivre de la pêche.

— C'est une Concession qui est en litige, dit le Kid, et je me

demande si un jour on aura les titres de propriété. Il y a des milliers d'actions réparties un peu partout. Impossible de toucher les petits porteurs et les gros croient qu'on veut faire une affaire sur leur dos. Une chance que j'aie pu acheter un gros paquet d'actions sinon je serais en train de dépenser de l'argent à perte. Mais la vie de Jdrien est en jeu et je ne vois que ça.

Lien commençait d'en douter vaguement mais n'en voulait pas au Kid qui sacrifiait sa vie pour cette Compagnie de la Banquise.

— Titanopolis ? demanda-t-il surpris que le Kid n'en élit pas encore parlé.

— Tout va bien. Le silicium sera notre sauveur. Comme le soufre l'a été.

Le Kid manquait nettement d'enthousiasme. Il ne parlait plus de cette cité cristalline qu'il voulait édifier près de son fameux volcan. Lien avait l'impression que l'organisation de la Compagnie lui dévorait son temps en détails absurdes, en tracasseries de toute nature.

— Vous songez toujours à en faire la ville la plus belle du monde ?

Le Kid ne répondit pas et comme ils se trouvaient en train de marcher à côté des rails, il hâta le pas de ses jambes contrefaites, remonta dans son train blanc griffé d'or. Il escaladait une marche puis l'autre, comme un singe maladroit et Lien Rag fut soudain ému par cet homme incroyable. On l'appelait le Gnome Halluciné, le Nain-Empereur ou l'Avorton de la Folie des Grandeurs, dans les pamphlets que l'on vendait sur les quais de Kaménépolis.

— Vous avez raison, dit le Kid lorsqu'ils le rejoignirent dans son bureau. Il faut les sauver en passant par l'est et non par l'ouest. Ils peuvent résister des mois, un an, peut-être deux. J'ai confiance en Yeuse, en ce Wark qui a accepté de rester. Je ne connais pas très bien Indirah et ce vieux Pavie que l'enfant a trouvé seul et qu'il adore. Je suis déçu de la désertion des autres, mais peut-on leur en vouloir ? Il y a trop longtemps que personne n'a osé traverser cette banquise immense.

— Les Roux l'ont fait et sont même revenus.

— Oui, mais à pied.

— Voilà, dit Lien Rag, à pied, et je me demande si notre erreur constante ne découle pas de l'observation stricte des Accords de NY Station.

— C'est une chance que nous soyons seuls, dit le Kid. N'importe qui vous déclarerait fou ou subversif. Et même dans ma Compagnie personne ne remet en question ces Accords... Nous avons besoin d'un mode de vie, Lien, d'une éthique, et ces fameux Accords nous l'apportent. C'est souvent dur de les respecter mais nécessaire. Comme on ne doit ni voler ni tuer, on doit utiliser le rail pour survivre dans ce monde hostile.

CHAPITRE V

Jdrien avait pris l'habitude de fureter dans la ville morte pendant des heures. Au début, lorsqu'il disparaissait ainsi, Yeuse était mortellement inquiète et partait à sa recherche avec Pavie ou Indirah.

L'enfant alors lui envoyait des messages télépathiques à intervalles réguliers. Toutes les demi-heures environ elle éprouvait une sensation de bonheur paisible que dans d'autres circonstances elle n'aurait su à quoi attribuer. Elle savait que Jdrien n'était pas en danger et qu'il s'amusait bien dans les anciennes maisons mobiles ou sur les quais.

Depuis quinze jours ils travaillaient dur pour la remise en état d'un transporteur de rails. Un engin qui malgré ses cent cinquante ans d'âge pouvait se révéler très efficace car il était capable, une fois ses mécanismes en état, de déposer un rail dans l'alignement souhaité, de rouler ensuite alors que les tire-fond n'étaient pas tous en place pour recommencer vingt-cinq mètres plus loin. Il n'y avait en stock que des portées de cette dimension. Mais une fois sur place on pouvait espérer reconstruire dix à douze kilomètres par jour en ne perdant pas de temps.

— Nous en avons encore pour une semaine, disait Wark qui depuis quelque temps virait au pessimisme.

Le moteur diesel de l'engin, ils l'appelaient le truck pour sa ressemblance avec un chariot porteur des gares, avait été déposé et tournait rond. Wark était un excellent mécanicien. Ne restait plus que le robuste mécanisme qui permettait dans une première opération de charger les rails, une quarantaine de chaque côté, puis de les présenter à l'alignement. Un autre système les faisait alors

glisser dans les logements des traverses en quelques minutes. Il suffisait de visser deux tire-fond pour les immobiliser et le truck avançait de vingt-cinq mètres.

Yeuse était en train de gratter vigoureusement un engrenage hélicoïdal avec une brosse métallique douce lorsqu'elle éprouva une sorte d'embarras, de surprise qu'elle ne comprit pas tout de suite. Puis elle sut que Jdrien venait de faire une découverte peu banale et elle essaya de l'atteindre mentalement. En général, elle n'y parvenait que très rarement mais cette fois l'enfant reçut sa pensée et lui demanda de venir voir.

— J'ai trouvé des œufs, dit-il, des œufs énormes. Je peux pénétrer dedans, nous pourrions tous y pénétrer même si nous étions trois fois plus nombreux.

— Hé, cria-t-elle, ne fais pas l'imbécile.

Wark, Pavie et Indirah redressèrent la tête comme si elle venait de les interroger.

— Pas vous, Jdrien, il dit qu'il a trouvé des œufs gigantesques.

— Des œufs, fit Pavie, faut que je voie ça.

— On devrait en finir avec ces engrenages, protesta Wark, mais il n'y eut qu'Indirah pour rester auprès de lui.

Guidés par les instructions télépathiques de l'enfant ils traversèrent toute la ville pour atteindre d'immenses entrepôts, mobiles certes, mais qu'on imaginait mal en train de rouler sur un réseau tant ils étaient grands. Jdrien les attendait à la porte du troisième et ils virent les œufs.

— Bon sang ! si je connaissais la poulette qu'a pu pondre ça ! s'exclama Pavie... Font bien cinq mètres de long avec au plus gros deux mètres de diamètre, hein ?

— Ce ne sont pas des œufs, dit Yeuse. Ils sont transparents. Je crois qu'ils sont en plastique ou en verre.

C'était malgré tout un spectacle insolite qui les impressionnait et Yeuse posa la main sur l'épaule de Jdrien comme pour le protéger.

— Curieux... Y a une ouverture comme une trappe puis une sorte de tableau de bord... Un pupitre... Comme s'ils devaient recevoir un équipement électronique...

— Des véhicules ? demanda Yeuse.

Pavie finit par vaincre sa méfiance et s'approcha de l'un d'eux. Il fit basculer la table galbée et regarda à l'intérieur.

— Dans le temps, y avait des machins qui volaient... Des machines fabriquées par les hommes et j'ai trouvé un vieux bouquin illustré... Et le poste de commande était comme ça à l'avant. Y z'appelaient ça le cockpit, je crois bien... Pensez pas que les gens qui habitaient ici autrefois ont fabriqué des engins volants ?

Malgré sa répugnance, Yeuse le rejoignit mais sa main resta crispée sur l'épaule de l'enfant. Elle apercevait le pupitre avec ses cadrans, ses boutons, ses voyants, dessous pendaient des fils de connexion prêts à être reliés à un mini-ordinateur ou à autre chose. Il y avait des fils de trois couleurs, jaunes, rouges et bleus. Et dans chaque couleur, gravé sur l'isolant du fil, un numéro à peine visible à l'œil nu.

— C'est quand même pas croyable, ruminait le vieux Pavie en allant d'un œuf à l'autre.

— Et vingt-sept... Ils sont tous intacts... Mais on peut pas rouler avec ce machin... On peut quand même pas voler... Ni aller sous la banquise.

— Sous la banquise, dit Yeuse. C'est peut-être pour plonger dans l'océan et faire de la prospection...

Le vieux mineur n'était pas de cet avis. Il remarqua que du côté du gros bout de l'œuf il y avait des trous, le plus gros comme son poignet, d'autres comme le doigt et même des microscopiques. On ne va pas sous l'eau avec un engin pareil.

— Non, dit Yeuse, mais on peut le fixer à un appareil. Il sert d'habitacle. Voilà, ce sont des habitacles.

— J'ai dit quoi ? rouspéta le vieux. Des cockpits, c'est pas autre chose.

Wark, suivi d'Indirah, arrivait. Furieux, il venait leur rappeler qu'il y avait ces engrenages à nettoyer et à remonter. Mais à la vue des œufs il resta stupéfait. S'approcha pour les toucher :

— C'est curieux, murmura-t-il. On ne dirait quand même pas du plastique... Ni du verre... Mais plutôt une matière vivante.

— Ouais, approuva le vieux Pavie, exactement ce que je crois. Ça

me fait penser à une vessie de cochon qu'on aurait rendue transparente et dure. V'là ce que je cherchais comme comparaison.

— Je vais pénétrer dans celle-là, dit Wark.

— Non, cria Yeuse. Si jamais vous ne pouviez plus en sortir ?

Il sourit, bascula la trappe et s'assit sur le bord. Chaque œuf était immobilisé dans un logement de plastique et ne pouvait rouler sur lui-même. Lentement Wark se laissa glisser à l'intérieur et s'approcha du pupitre. Il examina les différents boutons témoins et cadrans puis les fils. Il pouvait se tenir debout dans les deux tiers de l'œuf et tous auraient pu en faire autant. La race humaine, depuis le début de l'ère glaciaire, perdait un centimètre tous les quarante à cinquante ans et ce rabougrissement paraissait s'accélérer depuis les trente dernières années.

Wark se courba, alla vers le « petit bout » et soudain une ouverture apparut par laquelle il put sortir sans peine. D'un geste, il la referma. La transparence était telle qu'on ne pouvait apercevoir les charnières.

— Un travail extraordinaire... À se demander si on a pu usiner de telles merveilles... Ce n'est pas du plastique ni du verre. On dirait que...

Ils attendaient tous, intrigués.

— C'est idiot, dit-il, mais je pense à ces bactéries que l'on commence à utiliser pour construire des dômes, des coupoles sur les villes. Elles fabriquent une matière plastique que l'on pourrait dire vivante mais qui n'a pas la qualité de celle qui constitue ces œufs... Comme si c'était un animal supérieur qui l'avait fabriquée...

— L'homme est un animal supérieur, dit Yeuse.

— Oui, en quelque sorte...

Ils ne pouvaient se résoudre à partir et passaient entre les œufs, formulant des hypothèses de plus en plus insensées.

— Il faudrait retrouver l'endroit où se fabriquaient ces œufs et l'engin auquel ils s'adaptaient. Mais nous devons également songer à notre survie.

— Oui, dit Yeuse, il fait meilleur à l'atelier.

Mais ce n'était pas le froid qui la rendait frissonnante. Elle avait hâte de quitter cet endroit. Pourtant Jdrien refusa de la suivre et

voulut continuer à se promener dans la ville.

— Non, c'est trop dangereux.

Il lui promit de rester en contact permanent avec elle et Yeuse finit par céder.

Dans les jours qui suivirent leur progrès fut évident au point que Wark retrouva son sourire. Le truck fut prêt à fonctionner avant le délai prévu et il le conduisit jusqu'au stock de rails, le chargea à bloc. Il n'y avait plus qu'à l'atteler au train privé pour l'amener là-bas à deux jours environ de North Pacific Station. En fait, l'appellation ancienne de la ville fantôme était : North Pacific Icefield Station. Ce qui prouvait en quelque sorte son autonomie. Cent années auparavant, la Panaméricaine était encore une confédération de Compagnies diverses avant que la plus importante ne dévore les autres. NP Station avait-elle résisté ? Pour la punir, l'avait-on isolée en pleine banquise jusqu'à ce que les habitants, effrayés, décident de regagner l'inlandsis américain ? Il ne serait resté que quelques irréductibles, mais étaient-ce eux qui avaient construit les œufs transparents ? Rien ne le prouvait.

Il leur aurait fallu remettre en état un autre transporteur de rails pour éviter les navettes mais Wark préférait atteler des wagons plats à leur loco. À chaque voyage ils emporteraient de quoi rétablir vingt kilomètres de rails et ne reviendraient dans la ville morte que deux fois par semaine environ.

Lorsqu'ils eurent installé cinquante kilomètres de voies en dix jours le découragement les prit. Leur cadence ne pouvait guère s'améliorer car ils étaient à bout de forces. S'activer dans ces combinaisons isothermes provoquait une sudation excessive que le système ne pouvait évacuer complètement si bien qu'ils finissaient par aller et venir avec de l'eau dans leurs bottes spéciales, s'arrêtaient pour aller la vider au chaud. Ils ne plaçaient que cinq kilomètres de rails chaque jour en commençant avant l'aube et en terminant très tard. Des dizaines de fois chaque jour l'un d'eux grimpait sur le toit de la motrice pour inspecter l'horizon à l'aide de jumelles spéciales mais en vain. L'autre « rive » du réseau restait invisible et ils se demandaient avec angoisse ce qu'ils feraient lorsque les stocks de rails de la ville seraient épuisés. Wark estimait qu'ils pouvaient poser deux cent trente à deux cent cinquante

kilomètres de rails sans épuiser le dépôt. Ensuite ?... Il faudrait démonter derrière soi pour progresser vers l'ouest ? Impossible. Ou alors il faudrait des wagons-citernes remplis d'huile de baleine. Un travail trop démoralisant. En ce moment, pensait Yeuse, ils étaient très fiers de reconstruire la voie, de reconstituer le Cancer Network. L'autre solution aurait fini par les démolir psychiquement.

De retour à North Pacific Station, ils s'accordèrent deux jours de repos. Wark les passa à rechercher le fameux atelier où se fabriquaient les œufs transparents mais ne parvint pas à le dénicher.

CHAPITRE VI

Lien Rag passait son temps sur le chantier du 160° Méridien qui progressait lentement vers le nord avec un léger infléchissement vers l'ouest. Il ne suivait qu'approximativement le tracé imaginaire du méridien, parfois même s'en écartait considérablement, mais c'était pour une raison de facilité qu'on le dénommait ainsi. Depuis quelque temps, l'équipe numéro un piétinait. Le réseau était dans un état incroyable et ne permettait aucun passage, même celui d'un véhicule léger. Si bien que Lien Rag se demandait comment les survivants de Jarvis Station, les Rénovateurs du Soleil, qui avaient failli provoquer une catastrophe aussi effroyable que celle qui avait préludé à l'ère glaciaire, avaient pu s'enfuir vers le nord. Peut-être utilisaient-ils des locos à essieux variables, des sortes de véhicules tout rail que l'on trouvait dans la Panaméricaine. Il suffisait de deux rails intacts l'un et l'autre pris sur une voie différente pour que l'engin puisse se déplacer.

Pour l'instant il fallait herser la banquise, retirer les rails tordus ou inutilisables, les vieilles traverses de bois brisées et refaire le remblai, reconstruire la voie. Un kilomètre par jour, parfois moins.

Leouan avait quitté Lien Rag pour retourner dans sa Compagnie d'origine, la Zone Occidentale, une petite Concession dans le nord-ouest de l'Europe où des Roux évolués essayaient de construire une patrie d'accueil pour les Hommes du Froid. Rousse par sa mère, Leouan ne voulait pas rompre avec les dirigeants de la Zone et avait décidé de rentrer. Cette décision brutale laissait Lien Rag maussade et il concentrait tous ses efforts, toute sa volonté vers son fils en perdition sur la banquise. Il ne voulait penser qu'à cela mais le départ de Leouan le perturbait plus qu'il ne voulait le laisser paraître.

Un soir, alors qu'il rejoignait son wagon d'habitation à bord de la draisine de chantier, il fut surpris d'apercevoir un petit train privé, en fait un wagon locomoteur à vapeur qui stationnait sur une voie de garage.

— Une visite, lui annonça-t-on.

En approchant il aperçut sur la porte du sas arrière l'emblème des Néo-Catholiques : une croix noire sur fond blanc. Il avait vu flotter ce signe sous forme de drapeau en haut de la basilique Saint-Pierre de la Nouvelle-Rome mais aussi en bien des endroits et jusque dans le Grand Nord transeuropéen lorsqu'il cherchait le « Sanctuaire des Glaces », ce lieu de culte apocryphe où soi-disant les Roux se réunissaient pour prier leurs dieux.

Tout de suite il reconnut le religieux qui vint lui ouvrir. Il se nommait frère Pierre et Lien l'avait rencontré dans les périodes les plus critiques de sa vie. Ces coïncidences répétées finissaient par le troubler.

— Vous êtes venu jusqu'ici, frère Pierre, dit-il avec une ironie qu'il adoptait comme masque.

Le religieux sourit, le conduisit dans une sorte de compartiment-salon confortable.

— J'arrive de la Nouvelle-Rome. Je sais que vous vous y trouviez il y a deux mois environ. J'aurais été heureux de vous y rencontrer et de vous faire visiter certains endroits.

— La bibliothèque par exemple ?

— Mais bien sûr, rien de plus facile.

— Je veux parler de sa partie interdite au public et en fait à la plupart des gens, même les religieux. Celle où le pape seul peut aller consulter des documents.

— Dans ce cas évidemment je n'aurais rien pu faire, murmura le religieux en lui désignant une banquette confortable.

Il ouvrit un placard, en sortit deux verres et une bouteille de vin. Lien Rag avait appris que pour le vin de messe on cultivait de la vigne sous serre du côté de la Nouvelle-Rome et que la vente du produit remplissait une partie du trésor pontifical, puisque seul celui-là pouvait être utilisé pour l'eucharistie.

— Je ne désespère pas d'y parvenir un jour, affirma Lien Rag.

Le religieux remplit les verres d'un vin couleur rubis.

— L'espérance est une vertu chrétienne.

— Je vais avoir les moyens d'accéder à ces documents.

— Vous faites des recherches ?

— Sur les Roux, et cela ne vous surprendra pas. J'ai commencé il y a des années, j'ai ensuite cessé momentanément mais je suis le premier intéressé par l'origine de ce Peuple du Froid et vous le savez bien. Je ne veux pas que mon fils, le petit Jdrien, soit considéré comme un nouveau Messie, je veux qu'il devienne un homme comme les autres. Qu'il serve de trait d'union entre ceux du Froid et ceux du Chaud, je veux bien l'admettre, mais il n'y a aucun caractère divin dans tout cela. Je suis certain qu'en fouillant les archives je découvrirai d'où viennent les Hommes du Froid et qui a intérêt à présenter mon fils comme un Messie.

— Mais vous savez bien que les Roux sont le produit de pratiques génétiques immorales qu'un savant...

Lien Rag posa son verre sur la table avec une telle rage que le liquide se répandit. Frère Pierre se leva pour prendre un torchon et l'essuyer.

— Cessez de me prendre pour un idiot. Vous avez voulu intoxiquer les gens avec cette fable. Vous êtes allé jusqu'à brûler ce fameux laboratoire-sanctuaire... Pour qu'on ne trouve rien, justement.

— Je vous en prie, calmez-vous. Je suis venu vous proposer un marché.

Lien Rag le regarda avec méfiance, s'assit du bout des fesses. Le religieux leva son verre et Lien Rag finit par en faire autant.

— Vous avez fait des découvertes intéressantes en Transeuropéenne, je crois. Vous avez retrouvé trace du cardinal Luccini, secrétaire d'État du pape Grégoire XVII, le pape de la Grande Panique. Il était sur le trône de Saint-Pierre depuis 2037 lorsqu'en 2050 la lune explosa et que ses débris formèrent une croûte autour de notre Terre.

— Vous reconnaissiez donc cette catastrophe ?

— Oui. Les Compagnies ont tort de masquer cette vérité aux gens qu'elles administrent. Il y a des bruits absurdes qui courrent. En

fait, la lune a explosé et ses poussières forment une chape qui nous cache le soleil.

Du coup Lien éprouva une méfiance nouvelle pour cette réalité historique. Était-ce vraiment ce qui s'était passé ? Les Néo-Catholiques, mais aussi tous ceux qui y trouvaient intérêt, ne masquaient-ils pas une autre vérité ?

— Il y a des témoignages irréfutables, dit le prêtre qui semblait deviner ses nouveaux doutes.

— Vous me parliez de Luccini ? Comment savez-vous que je me suis intéressé à ce cardinal ?

— Tout se sait un jour ou l'autre et il était temps pour vous de quitter la Compagnie Transeuropéenne. Le conseil d'administration s'inquiétait. Vous avez donc des nouvelles données sur ce prélat ?

— C'est possible, dit Lien Rag, prudent.

— Il a quitté Rome avec le pape ?

— C'est exact. Les vandales pillaiet et tuaient. Les gens fuyaient vers le sud en croyant que les glaces s'arrêteraient vers le cinquantième parallèle, le quarante-cinquième au plus. Tous voulaient aller vers l'Afrique ou du moins sur les bords de la Méditerranée, puisque de grands experts avaient affirmé qu'elle ne gèlerait jamais. D'ailleurs il y a des endroits où la banquise est fragile mais à cause d'éruptions volcaniques sous-marines.

— Mais qu'est devenu le pape ?

— La curie a décidé de faire l'inverse, de remonter vers le nord pour affronter les glaces et essayer d'y survivre.

— C'est une légende qui court, dit le religieux sans paraître surpris. Il n'y a pas de preuves. On pense qu'ils l'ont peut-être tenté mais qu'ils sont morts en route. Grégoire XVII aurait eu une attitude héroïque de martyr et il est envisagé de le béatifier. Son procès est en cours.

— Vous êtes l'avocat du diable chargé de retrouver ce qui peut entacher cette belle histoire ?

— Non. Mais depuis quelques semaines il y a des échos désagréables sur ce que vous auriez découvert. Un antiquaire nommé Calvino a été arrêté et a disparu. Un autre personnage qui connaissait les langues anciennes comme le français, le latin, a

quitté son domicile quai du Suif à Grand Star Station. On ne sait ce qu'il est devenu. Il aurait traduit un texte du latin concernant justement Grégoire XVII et son secrétaire d'État.

— Vous n'avez pas d'autres détails ? dit Lien Rag perplexe. Par exemple sur cette Église grégorienne qui prétend observer les rites d'avant la Grande Panique.

— Bah, une centaine ou deux d'illuminés.

— Oui, mais justement. Eux se souviennent. Soit par tradition orale, soit grâce à des objets transmis de génération en génération.

— Trois cents ans altèrent les traditions orales et il n'y a que très peu d'écrits.

— Alors que faites-vous ici, dans une région aussi dangereuse, alors que ce réseau est à peine praticable ?

Le religieux remplit les verres à nouveau. Pour mûrir le raisin, on disait que les Néo-Catholiques utilisaient un procédé qui remplaçait parfaitement le soleil.

— Pas désagréable, ce vin, dit Lien. Vous parliez d'un marché à me proposer ?

— Oui. Nous savons que votre amie Yeuse et votre fils Jdrien sont égarés sur la banquise, cette terrible banquise-ci. Ils ont fui la Panaméricaine, mais depuis on est sans nouvelles d'eux.

— C'est exact, murmura Lien Rag aux aguets.

— Je crois que je peux vous proposer un moyen sûr de le retrouver avant qu'il ne soit trop tard.

CHAPITRE VII

La situation devenait infernale et ils ne progressaient guère vers l'ouest que de deux, voire un kilomètre par jour. Pavie avait eu une crise de rhumatismes qui le clouait au lit et les autres, Wark surtout, ne cachaient pas leur décuoragement. Ils avaient dû poser en tout quatre-vingts kilomètres de rails et ils n'apercevaient jamais l'autre partie du réseau à laquelle ils cherchaient à se raccorder.

— On installerait un système de rails volants avec un engin très simple que ce serait la même chose, disait Pavie. Deux rails devant, on avance on en retire deux qu'on va rajouter à l'avant. On arriverait à faire nos deux, trois bornes chaque jour sans ces manipulations stupides qui nous crèvent. Faut pas chercher plus loin, les gars... Avec nos allées et venues on fait même pas une borne par jour.

— Si on se coupe du réseau, lui répliqua Yeuse, on mourra sur la banquise. Imaginez que l'autre « rive » soit à trois cents, quatre cents kilomètres ? Il nous faudra selon votre système deux cents jours. Il faudrait emporter des centaines de tonnes d'huile de baleine ou de phoque. Avec notre procédé, nous restons reliés à cette ville fantôme où se trouvent de grandes réserves d'huile.

— On ne trouvera jamais votre foutu Méridien du 160°... C'est une légende, ce réseau... Y a jamais eu de liaison sur la banquise.

— Les traverses en bois alors ?

— Posées mais y a jamais eu de rails.

— Posées comment ? Il n'existe aucun véhicule qui puisse se déplacer en dehors des rails. Pour poser des rails il faut des rails.

— Ces foutus Accords de NY Station, hey ? fit le vieux.

Ils durent revenir dans la ville morte. Pour renouveler leur stock d'huile, de rails, de matériels divers et parce qu'ils finissaient par

s'attacher à cette ville. À l'ouest c'était la banquise immense, terrifiante avec ses vents fous, ses congères mobiles, ses pièges. Dans cette station abandonnée ils finissaient par éprouver un sentiment de sécurité et Yeuse, qui au début se sentait mal à l'aise sur les quais de cette cité, finissait par attendre impatiemment le retour vers l'est. Désormais, grâce à leurs améliorations, ils effectuaient le parcours en une journée et une moitié de nuit. Il n'y avait plus guère d'incidents sauf les congères et les animaux. De gros éléphants de mer le plus souvent qui séjournaient sur les voies.

À North Pacific Station ils se détendaient, reprenaient courage, dormaient surtout. Ils partaient à la recherche du fameux atelier des œufs transparents mais ne trouvaient rien.

Un jour ils pénétrèrent dans une partie de la cité qu'ils n'avaient jamais visitée à cause d'un entassement de débris de toute nature, congères et matériaux provenant de la verrière effondrée précisément là. Il leur fallut déblayer des heures, creuser aussi pour se frayer un passage.

— Cette fois, disait Wark, on va le trouver, l'atelier en question.

Soudain ils tombèrent sur un mur de glace, haut de dix mètres environ et très lisse. Ils déblayèrent la base, se rendirent compte qu'il était incurvé et qu'ils longeaient la partie convexe.

— C'est une tour de glace, disait Indirah.

— Elle paraît immense si l'on se fie à la courbure à peine sensible sur quelques mètres.

Et puis il y eut une ouverture, une sorte de souterrain en partie fermé par des détritus. Le vent avait poussé là les objets les plus lourds. Il pouvait atteindre quatre cents kilomètres à l'heure, renverser un train et l'éloigner des rails de plusieurs dizaines de mètres. Ils n'étaient pas surpris de buter contre des roues de wagon, des sacs de charbon, des bidons pleins d'huile que le vent avait poussés dans le tunnel. Il leur fallut des heures pour surgir enfin de l'autre côté.

— Ce n'est pas un atelier, dit Wark déçu.

Yeuse était éberluée par l'espèce de cirque à peu près rond creusé très profondément dans la banquise. Ils se trouvaient dans les gradins supérieurs et il y avait une centaine de marches très

hautes pour atteindre la piste.

— Regardez cette couleur verte...

Wark désignait la piste qui avait une forme à peu près ellipsoïde là-bas en dessous, plus de soixante mètres en contrebas.

— Vous comprenez ?

— Mais combien fait d'épaisseur la banquise dans cet endroit ?

— Vous y êtes, Yeuse, vous y êtes... Il y a quelques mois le dégel a fait fondre cette couche de la piste qui s'est reconstituée depuis. La couleur vient des algues en dessous. Ou de l'abîme océanique.

Yeuse frissonna et comprit la terreur sourde qu'elle avait éprouvée au début de ses séjours dans la ville fantôme. Elle soupçonnait la présence de ce trou de communication avec l'océan. Depuis que Miele, la femme du Kid, avait disparu à bord d'un train dans une crevasse de la banquise, elle était terrorisée par la présence de l'eau de mer.

— Ne restons pas là, murmura-t-elle.

Jdrien lui prit la main, la rassura mentalement en lui certifiant qu'elle ne risquait rien, que la banquise était épaisse. Il suffisait de ne pas descendre trop près de la nouvelle couche de glace.

Wark sautait d'un gradin à l'autre et se trouvait à mi-distance lorsqu'elle hurla :

— Je vous en prie, revenez.

— Il n'y a pas de danger, hurla-t-il.

Mais elle ne pouvait supporter qu'il continue et elle se cacha le visage dans les mains, recula contre le mur du sommet du cirque.

— Il a trouvé quelque chose, dit Indirah qui restait auprès d'elle ; lui non plus n'appréciait pas cet endroit.

— C'est un cirque, dit-il. J'ai déjà vu des cirques mobiles. En général il y a des wagons-plates-formes et on installe les gradins. On montre des animaux anciens et des acrobates... Que pouvait-on montrer ici dans ce cirque fixe ? Les gens de cette cité étaient vraiment curieux. Ils n'obéissaient pas à la loi universelle des Accords de NY Station et construisaient ce genre d'arène. C'est peut-être à cause de cette trop grande indépendance qu'ils ont disparu. Ils ont fini par se couper avec le reste du monde.

Yeuse frissonnait. Indirah pouvait avoir raison. Il était toujours dangereux de mépriser les Accords, de retourner aux constructions fixes. Dans ces temps difficiles, seul le rail pouvait assurer une fuite rapide et sauver des vies humaines. Les gens d'ici ne l'avaient pas cru jusqu'à ce qu'ils se coupent du reste de l'humanité. On ne parlait même pas d'eux dans ces *Instructions ferroviaires* de cinquante ans d'âge. Et quand le vieux Pavie avait parlé de déboulonner les rails à l'arrière pour les placer à l'avant, elle avait été révulsée par l'idée de couper ce lien avec la civilisation, d'avancer dans le néant, de s'isoler au milieu de la plus terrifiante des banquises.

— Il remonte, dit Indirah.

Elle écarta ses mains, vit que Wark revenait en brandissant plusieurs bouts de bois longs et effilochés semblait-il, comme d'anciennes branchettes. Peut-être des algues congelées.

— Des fanons de baleines, dit Indirah.

— Il y en a des tas, dit Wark en les déposant devant eux. Vous savez ce qu'est cet endroit ? Un cirque marin. Les habitants venaient y voir des animaux dressés, certainement des baleines, des orques, des grands phoques. Il devait même y avoir des combats sanglants entre animaux mais aussi entre les hommes et les orques par exemple. C'était une civilisation tout à fait différente qui a fini par disparaître. On ne saura jamais trop pourquoi.

Yeuse pensait le savoir. Elle avait hâte de sortir de ce cirque.

CHAPITRE VIII

Ce soir-là, Lien Rag ne put trouver le sommeil une fois dans son compartiment-cabine et resta à réfléchir en fumant des cigares euphorisants et en buvant des petits verres de vodka. Le halètement des machines à vapeur produisant électricité et chaleur se faisait seul entendre avec parfois le tintement des glaçons qui se détachaient des soupapes dans un bruit cristallin.

Le frère Pierre connaissait un réseau qui conduisait sur la banquise, mais il fallait remonter vers le nord de la Fédération, pénétrer dans la concession d'une petite mais terrible Compagnie qui portait d'ailleurs un nom très inquiétant : Bones Company. La Compagnie des Squelettes, mais le religieux pensait que c'était un hasard et que la famille qui possédait cette Compagnie devait s'appeler Bones.

— Ils trafiquent et ne s'en cachent pas. Ils vendent surtout du fer. De grosses quantités de fer, par centaines de wagons et d'après nos renseignements il s'agirait de rails découpés. Ces gens-là auraient retrouvé d'anciens réseaux et les exploiteraient à mort. Ils ne laisseraient qu'une voie et voleraient les rails tout autour.

— C'est un crime international.

— Allez le prouver. Un inspecteur de la Commission des Accords de NY Station a déjà disparu dans cette région. De plus l'Australienne et la Sibérienne qui achètent ce fer mettent leur veto à toute enquête plus approfondie.

— Ils connaîtraient un passage ?

— Effectivement. Le moyen de retrouver le Cancer Network en passant par le nord. Vos amis qui sont avec votre fils, que cherchent-ils ? La jonction avec le Réseau du Méridien 160, mais ils

ont dû négliger tous les aiguillages qui pouvaient les diriger vers le pôle Nord en pensant qu'il fallait continuer vers l'ouest ou le sud-ouest. C'est là l'erreur. S'ils avaient pris en un certain endroit que j'ignore vers le nord, ils auraient directement abouti sur le réseau du méridien et s'ils l'avaient traversé, dans la concession des Bones. Ce n'est pas une très grande Compagnie. Son territoire peut approximativement se circonscrire à l'ancienne Corée et au Japon. Ils ont pillé le sol de ces deux pays et maintenant ils vendent des ferrailles. Ce sont des pirates.

Lien Rag se souvint alors de ces pirates qui se déplaçaient à bord d'un voilier des rails et qu'il avait rencontrés sur la banquise de l'Atlantique Sud. Il s'était même battu à coups de fusil avec eux et grâce à Leouan avait pu leur échapper. Osaient-ils se risquer aussi loin ?

— On peut les rencontrer très loin de leur Concession en effet, avait dit le religieux. Dans l'Atlantique Sud, je ne sais pas, mais ils ont toutes les audaces. Ils me rappellent ce pirate, Kurts, qui opérait en Transeuropéenne. C'était votre ami, n'est-ce pas ?

— Je ne m'en cache pas. Qu'est-il devenu ?

— On pense qu'il a disparu avec sa formidable locomotive pirate dans la banquise de la mer du Nord. Mais sait-on jamais.

— Je lui dois la vie, avait précisé Lien Rag.

Le religieux avait alors dévoilé ses arrière-pensées. Il était le seul homme que les Bones accepteraient sur leur Concession.

— Moyennant rançon bien sûr. Dix mille dollars certainement, sinon plus. Et une fois là-bas vous payez le ravitaillement en carburant et en vivres trois fois plus cher que dans la Compagnie la plus chère.

— Que voulez-vous de moi ?

— Vous avez appris des détails sur Grégoire XVII, le dernier pape de l'ère solaire. Vous savez où est son corps ? Si l'on a pris quelques précautions, il doit être intact dans les glaces, non ?

Lien Rag avait alors éclaté de rire.

— Je sais ce qui s'est passé exactement en effet, dit-il une fois calmé, et chose encore plus étonnante je peux le prouver.

Actuellement l'autel de campagne du cardinal Luccini devait

être arrivé chez le Mikado. La tablette était recouverte de velours rouge sous lequel le cardinal avait imprimé à même le bois le récit des dernières années de Grégoire XVII que la Nouvelle Église s'apprêtait à béatifier.

— Vous avez un document ?

— Oui, un excellent document de la main même du cardinal. On doit pouvoir authentifier son écriture.

— Vous pensiez échanger ce document contre la permission de faire des recherches dans la bibliothèque vaticane ?

— Non. Vous auriez pu entre-temps faire disparaître ces documents. Ce que je veux, je vous l'ai dit, c'est l'histoire réelle des Roux, du Peuple des Glaces. Ils ne sont pas nés soudain il y a cent ou cent cinquante ans. Vous cachez quelque chose à l'humanité et je veux éclaircir ce mystère. Pour mon fils, pour les Roux et pour tous les hommes. Je suis certain que par la suite les deux peuples se comprendront mieux. Vous avez un intérêt matériel et religieux à les présenter comme l'émanation du mal, c'est-à-dire du froid. Et vous venez de décréter après quelques tentatives d'évangélisation qu'ils n'avaient pas d'âme.

— C'est exact, ils n'ont pas d'âme.

— Même ceux de la Zone Occidentale qui construisent une Concession adaptée à leurs besoins et à leurs habitudes ?

— Même ceux de la Zone Occidentale. Nous avons renoncé à envoyer des missions. Je tiens à vous dire une chose, mon cher Lien. Vous n'obtiendrez jamais satisfaction de notre part. Même si vous avez un jour d'autres renseignements à marchander. Pour cette fois je vous propose la vie de votre fils Jdrien, celle de votre amie Yeuse et du reste de l'équipage contre ce que vous savez.

— Vous admettez qu'il y a un mystère des Roux ?

— Je n'admetts rien. Je vous laisse le libre choix. Que savez-vous donc de si terrible sur le pape Grégoire XVII ?

— Il a vécu les derniers temps en concubinage, a fait des enfants à sa maîtresse et lorsqu'il est mort a ordonné à sa famille de manger son corps. Réfléchissez à cette histoire, de mon côté je vais étudier votre proposition.

Maintenant il était seul pour la nuit et demain il devrait donner

une réponse. Le religieux devait repartir au lever du jour.

CHAPITRE IX

Depuis la veille les Roux campaient à proximité du Dépotoir et les fonctionnaires qui travaillaient désormais aux déchets de baleines s'étaient mis en grève dans la crainte de perdre leur emploi.

Le Kid arriva à bord d'une draisine urbaine et attendit que le vieux Ram vienne le trouver. Le porte-parole des Roux paraissait bien fatigué, bien usé. Sa fourrure était grise et disparaissait par plaques, laissant à nu une peau flétrie de couleur jaune. Ram accepta de boire un peu d'alcool, de fumer un cigare. Il était triste. Il le dit. Il espérait retrouver le Dépotoir, les chaudières après ces presque six mois d'absence.

— Je ne pouvais pas laisser le Dépotoir inoccupé. Tout le monde se le disputait.

— Nous ne sommes pas revenus plus nombreux. Autant que nous étions autrefois.

Il n'y avait pas plus de deux à trois cents Roux désormais. Tous paraissaient fatigués et désireux de reprendre une vie régulière.

— Nous avons faim.

— On va s'occuper de vous, promit le Kid. On va aussi créer un second Dépotoir pour les ossements de baleines, pour vous uniquement.

— Nous voudrions celui-ci à cause de son caractère tabou. La mère de Jdrien a été adorée à cet endroit précis et désormais les Roux y viendront régulièrement en pèlerinage. Les gens qui s'y trouvent maintenant seront constamment dérangés.

Le Kid jura. Il n'avait pas besoin de cette nouvelle inquiétude, mais il en vint très vite à la plus importante de ses préoccupations.

— L'enfant est perdu sur la banquise. Ne sais-tu rien à son

sujet ? Vous l'avez rencontré proche de la Glace Dure ?

— Nous avons veillé tout un jour et toute une nuit, dit Ram. Il a vu sa mère et nous a dit des paroles que nous attendions. Ensuite il nous a demandé de rentrer chacun dans nos territoires et de ne plus nous préoccuper de lui.

— Je suis inquiet.

— C'est un dieu, il saura quoi faire.

— Il ne peut vivre dans le froid comme vous. De son père il tient le besoin de vivre au chaud.

— Il vivra puisqu'il est Dieu.

Le Kid comprit que les Roux ne feraient rien pour aller chercher Jdrien. Lorsqu'ils pensaient qu'il était emprisonné en Panaméricaine ils étaient partis nombreux, vingt mille à travers la banquise la plus terrifiante du monde, l'avaient traversée, avaient vu Jdrien puis étaient revenus. En se dispersant. Certains avaient rejoint l'Antarctique, d'autres le Nord. Entre douze et quatorze mille Roux avaient péri au cours de cette extraordinaire odyssée mais maintenant ils éprouvaient le besoin de reconstituer leur tribu et leurs forces. L'enfant-dieu n'avait plus besoin des Roux.

— Tu peux donner l'autre Dépotoir à ces gens, dit Ram en désignant les grévistes massés plus loin avec des banderoles.

Il y avait aussi des voyous de la ville, des organisateurs hostiles au retour du Peuple du Froid.

— Ce sera long, dit le Kid, et en attendant vous devriez aller sur le futur emplacement du nouveau dépotoir qui sera trois fois plus grand. On va doubler la chasse aux baleines et produire encore plus de déchets.

— Nous voulons rester ici, dit tranquillement Ram qui commença de s'éloigner.

— Je vais essayer d'arranger les choses, cria le Kid, mais il était déçu pour Jdrien et pour Lien Rag qui dirigeait les travaux dans le nord du Réseau du Méridien.

Il retourna en ville, soucieux. Pourraient-ils tenir encore longtemps sur la banquise, trouveraient-ils de l'huile pour entretenir le brûleur qui donnait chaleur et lumière, et les vivres ? Il y avait des phoques en quantité, des pingouins, mais sauraient-ils

les chasser, faire fondre le lard ? Wark était un bon mécanicien de la Compagnie, Indirah un employé sans spécialisation. Une chance que Yeuse possédât un caractère énergique. Elle avait connu des épreuves aussi pénibles et s'en était toujours bien tirée.

Quelques jours plus tôt, un religieux qui se nommait frère Pierre avait demandé un permis pour le Réseau du Méridien. Le Kid avait d'abord refusé, ne voulant pas de propagande religieuse dans ce secteur. Le religieux lui avait fait dire qu'il voulait rencontrer Lien Rag pour une affaire urgente. Était-ce en liaison avec les découvertes du glaciologue en Transeuropéenne ? Il finirait par l'apprendre.

Devant la carte de la banquise, il soupira longuement. Au rythme actuel, il faudrait une année entière pour rejoindre le petit train perdu. Ils ne tiendraient jamais et lui allait gaspiller une fortune dont il aurait bien besoin ailleurs. Pour calmer le Mikado qui s'obstinait à vouloir vendre ses parts, par exemple.

CHAPITRE X

Deux fois déjà ils avaient remis leur départ pour leur chantier à l'ouest. Pavie se plaignait de ses rhumatismes, Wark n'arrêtait pas de disparaître pour fouiner dans les archives de la ville fantôme, quand les rats n'étaient pas passés avant lui. Indirah seul restait fidèle et silencieux auprès de Yeuse, toujours prêt à l'aider. Ils avaient empilé des kilomètres de rails sur des wagons plats, les avaient attelés. Il ne restait plus qu'à rouler un jour et une nuit pour se retrouver à pied d'œuvre, pour poser entre trente et quarante kilomètres de voies nouvelles. Mais il n'y avait que Yeuse qui croyait encore qu'ils pourraient atteindre l'autre rive du réseau. Enfin, elle faisait quelque chose pour obliger les autres à garder leur foi.

— On s'enlise, lentement mais inexorablement, disait-elle à Indirah.

Un jour qu'ils étaient seuls dans le salon, elle l'avait embrassé sur la bouche et littéralement violé. Du moins elle le pensait car il n'avait jamais, un seul instant, pris la moindre initiative. Pourtant quand elle avait caressé son pénis elle avait obtenu une érection rapide. Depuis elle n'osait pas récidiver.

Jdrien lui aussi passait son temps en dehors du train privé à la recherche d'endroits nouveaux. Cette ville était un piège gluant. Elle fascinait après avoir inquiété. Yeuse savait que Wark recherchait l'atelier où se fabriquaient les œufs transparents. C'était depuis leur découverte qu'il manquait d'ardeur pour continuer vers le Réseau du Méridien 160, vers cette mystérieuse jonction qui leur permettrait de descendre vers le sud, vers la Compagnie de la Banquise, Kaménépolis, le Kid.

Lorsqu'elle sortit enfouie dans ses fourrures, la vue des wagons

plats chargés de rails la remplit de rage. Ils auraient pu, avec tous ces jours perdus, construire au moins vingt kilomètres de rails, peut-être vingt-cinq. Et c'est alors qu'ils auraient éventuellement aperçu dans les jumelles d'approche l'autre rive du réseau.

De temps en temps, Jdrien lui envoyait un petit message télépathique rassurant et tendre. Il s'amusait bien, il essayait d'apprioyer un goéland en lui jetant des morceaux de viande congelée. L'oiseau commençait à se laisser approcher, le reconnaissait. Jdrien pénétrait son esprit mais n'y découvrait qu'une curiosité suspecte surtout de goinfrierie.

Wark était dans les voitures-bibliothèques de la station. Les rats les avaient ravagées mais n'avaient pu atteindre certains documents abrités dans un coffre d'acier que le mécanicien s'était amusé à ouvrir au chalumeau.

Il était assis à une table, la tête entre les mains, et l'entrée de la jeune femme le fit sursauter. Il faisait bon dans ce compartiment, grâce à un poêle à huile que Wark avait installé.

— Le confort, ricana Yeuse. Je ne vous imaginais pas en rat de bibliothèque. Vous avez l'intention de finir vos jours ici peut-être ?

Lorsqu'il la regarda, elle remarqua ses yeux gris-vert, sa bouche ironique.

— Pourquoi pas ? fit-il. Il y a de quoi se chauffer et manger pour des générations.

Elle ôta ses fourrures, les jeta sur un vieux divan et alla se poster devant les rayons délabrés. Les rats avaient transformé les livres en confettis, rongé le bois des étagères puis avaient disparu. Mais il y en avait des milliers dans la ville, du côté des réserves d'huile. Sous ses fourrures, elle portait une robe en laine qui lui arrivait aux genoux, des cuissardes en cuir spécial qui conservait la chaleur. En se retournant elle découvrit une expression nouvelle dans le regard de Wark, comprit et rougit légèrement. Elle ne l'avait jamais trouvé beau, lui préférait Indirah avec ses yeux de velours, sa peau brune très douce. Lorsqu'elle l'avait dénudé avec une certaine violence, elle avait pensé forcer un adolescent.

— Que trouvez-vous de passionnant ?

— La comptabilité du chef de station. Une comptabilité vieille

de quatre-vingt-dix-sept ans. Déjà le trafic commercial avec la Panaméricaine était en grande régression. Il y avait une longue période de vents puissants qui empêchaient les trains d'arriver jusqu'ici. La ville apprenait à vivre sur ses propres ressources qui provenaient toutes de l'océan. Des serres hydroponiques aussi, bien sûr, et de l'élevage de rennes.

— Mais le commerce avec l'ouest, en est-il question ?

Wark la fixa dans les yeux :

— Je n'en ai relevé aucune trace.

Immédiatement elle fut effondrée, puis peu à peu elle reprit pied, pensant que Wark pouvait mentir, arranger ses découvertes à sa guise.

— Il devait bien exister des échanges.

— Je n'ai pas examiné toute la comptabilité. Mais j'ai bien l'impression que cette ville était en terminus pour les convois venant de l'est, de l'inlandsis. Le trafic est soigneusement relevé puisque chaque tonne de marchandises payait une taxe pour quitter la ville ou pour y entrer. Il n'y avait aucun échange avec l'ouest.

— Est-ce à dire que le réseau n'allait pas plus loin ? Et les traverses alors ? D'où sortent-elles ?

— Je suis sur une année précise. Dans les prochains jours je vérifierai...

Yeuse s'approcha de l'autre côté de la table et se pencha vers lui. Il remarqua ses seins lourds sous la laine, les mamelons durcis par le frottement certainement.

— Vous ne vérifierez rien du tout. Les rails sont chargés, nous allons partir là-bas continuer notre tâche. Nous la ferons jusqu'au bout, vous m'entendez ? Jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de rails disponibles. Mais ça n'arrivera pas car il y a ensuite dans cette station des voies à démonter, des centaines de kilomètres de voies.

— Les tire-fond ont rouillé.

— Nous les chaufferons. On organisera le travail.

— Vous n'obtiendrez que deux cents, trois cents mètres de rails chaque jour en travaillant dur. Il nous faudra des années pour nous évader d'ici.

— Vous vous prenez pour Robinson Crusoé ?

Il la regarda sans comprendre. Il ignorait que c'était un très vieux livre écrit six cents ans plus tôt et que très peu de personnes avaient lu actuellement.

— Il n'est pas question de rester ici.

— On viendra à notre secours. Les Roux ne vont pas laisser leur Messie en danger.

— Jdrien a ordonné à ses frères de retourner chez eux et d'attendre un signe de sa part.

— Ah, j'ignorais.

Il s'en fichait. Il n'attendait aucun secours, espérait rester là des mois, des années peut-être à feuilleter des ouvrages sans intérêt. Peut-être voulait-il prouver que le réseau était interrompu depuis encore plus longtemps qu'ils ne le pensaient. Deux cents ans, plus encore.

— Ça vous laisse froid, n'est-ce pas ? Vous êtes sous mes ordres, allez-vous refuser d'obéir ? Votre dossier dit que vous êtes un cheminot exemplaire.

— C'est exact, dit-il, mais le contrat offert par la Compagnie de la Banquise est le plus libéral qui existe sur cette planète. Il prévoit une clause de conscience. Par exemple, nous pouvons refuser de transporter ce qui nous paraît contraire à l'esprit des Accords de NY Station ou à la morale de tous les jours. Certains ne veulent pas transporter des Roux comme s'il s'agissait de bétail, d'autres refusent de tracter les wagons-bordels ou les wagons de spectacles pornos.

Yeuse rougit. Avait-il entendu parler du cabaret *Miki* où elle se produisait avec le Kid dans des spectacles osés ? Ou était-ce une coïncidence ?

— Je refuse de travailler pour un projet utopique si le réseau n'a jamais été terminé. Il est possible qu'on ait aligné les traverses sans jamais poser de rails.

— On a remarqué les traces d'arrachement.

— Oui, mais impossible de dire si elles sont récentes ou non. Il est possible qu'on ait arraché les rails sur mille kilomètres, plus encore. Vous êtes prête à gaspiller votre énergie durant trois ou quatre ans ?

— Dans ce cas, retournons vers la Panaméricaine et livrons l'enfant à Lady Diana.

Il se leva et alla chercher un autre registre dans le coffre ouvert.

— Je ne suis pas disposé à le faire. Mais une question, si vous permettez ? N'êtes-vous pas surprise que la fameuse Lady Diana ne nous ait pas envoyé quelques gardes-côtes pour s'emparer de nous ? Elle ne nous a même pas fait poursuivre, pourquoi ?

— Parce qu'elle pense que nous sommes hors de portée.

— Non. Parce qu'elle sait que nous sommes dans une impasse, dans un terminus, que nous ne pourrons pas reconstruire un réseau qui n'a jamais été terminé. Et elle attend tranquillement que nous retournions vers elle. Je vous propose de rester ici, de prévoir un système de défense. D'alerte pour commencer. Car elle finira par se lasser d'ici un mois, deux, six. Elle enverra un avis. Si nous installons un appareil très simple de signalisation à, mettons, trois cents kilomètres vers l'est, nous aurons tout le temps de faire disparaître nos traces. Nous pourrions même monter un simulacre de disparition dans les profondeurs de l'océan, là-bas en bout de réseau.

— Bien, Lady Diana renonce à nous retrouver, et ensuite ?

— Cela laisse le temps au Kid et au père de Jdrien de venir jusqu'à nous.

— Dans deux ans ? Et nous resterions passifs, à faire du lard et à lire des livres de comptabilité ?

— Vous êtes dure avec moi. J'en suis désolé. Je sais que vous me préférez Indirah.

Yeuse se raidit :

— Il vous l'a dit ?

— Non, mais j'ai compris que vous aviez envie de lui.

— Vous seriez jaloux ? fit-elle moqueuse.

— Disons que je ressens l'absence de présence féminine.

— N'importe laquelle vous comblerait d'aise ?

— Ne soyez pas injuste envers vous-même, dit-il gentiment, vous êtes très désirable et vous le savez. Sinon vous ne seriez pas venue jusqu'ici en fourrure. Avec cette robe qui met vos formes en

valeur et ces cuissardes qui ajoutent la note d'érotisme indispensable. On imagine vos cuisses nues et blanches sortant de ce cuir sombre et c'est une pensée très stimulante.

Elle alla vers le divan, remit ses fourrures.

— Demain, dit-elle, nous repartons sur le chantier avant le lever du jour.

— Soit. Mais ce sera ma dernière concession. Il y a environ de quoi reconstruire trente ou quarante kilomètres avec les rails embarqués. Nous les poserons. Il nous faudra deux ou trois semaines et alors nous devrons apercevoir l'autre bord de la cassure, l'autre « rive » comme nous disons. Sinon nous retournerons ici et nous oublierons cette folie.

— Je serai quand même libre de continuer seule ?

— Oui, avec Indirah et Pavie entre deux crises de rhumatismes. Vous savez qu'il risque de mourir, le vieux mineur ? Il est usé par la silicose, par les mauvaises conditions de vie et de travail. Vous n'auriez pas dû l'embarquer dans cette aventure insensée.

— Il était consentant, dit-elle en se dirigeant vers la porte.

Dehors elle s'affola car depuis le début de cette dispute avec Wark elle avait négligé les contacts mentaux avec Jdrien. Pendant dix minutes elle crut au pire lorsque l'image rassurante du gosse envahit son cerveau et lui apporta la sérénité.

Pavie essayait d'oublier ses douleurs en compagnie de sa chèvre et des poules, assis dans un fauteuil. Elle ne fit qu'entrer et sortir, alla retrouver Indirah dans la cuisine.

— Le thé va être prêt, lui annonça-t-il.

— Je me fous du thé, dit-elle en lui prenant la main pour l'entraîner dans sa cabine.

Elle referma la porte au verrou, s'allongea :

— Déshabille-moi et fais-moi l'amour.

— Bien, Mrs Yeuse.

— Je t'en prie, murmura-t-elle.

Il était très gentil, très doux, mais elle ne parvenait pas à perdre la tête, elle recevait les messages de Jdrien qui essayait de lui faire partager son amour pour son goéland, oubliait qu'un garçon lui

ôtait ses vêtements. Il les pliait même avec soin et les plaçait sur l'autre couchette.

— Viens, dit-elle.

Elle l'embrassa avec passion mais lorsqu'elle passa sa main sur son ventre, elle ne trouva aucune excitation particulière.

— Tu n'as pas envie ?

— Si, Mrs Yeuse, j'aime bien vous faire plaisir.

— Ne raconte pas d'histoires, tu ne m'aimes pas.

— Vous voulez dire en tant que femme ? Non, Mrs Yeuse, je ne vous désire pas.

— Fous le camp, dit-elle entre ses dents.

— Ce n'est pas pour vous ennuyer, mais j'ai toujours préféré les garçons comme moi, vous comprenez ?

CHAPITRE XI

La Fédération Australasienne possédait la plus grande Concession de la planète puisqu'elle atteignait vers l'ouest l'inlandsis africain, au nord les anciennes limites de l'URSS et à l'est n'était bornée que par la Banquise que le Kid revendiquait.

Le frère Pierre et Lien Rag traversèrent sept à huit petites Compagnies sans trop de difficultés mais commencèrent de connaître des ennuis lorsqu'ils voulurent pénétrer dans la Coopérative ferroviaire du Centre-est. Cette compagnie était organisée sur le schéma collectiviste et redoutait particulièrement l'influence des Néo-Catholiques sur certaines couches de leurs administrés.

— Nous ne désirons qu'un visa de transit. Notre destination finale est la Compagnie Bones, expliqua Lien Rag. Voici mes papiers. Vous entretenez de bonnes relations avec la Compagnie de la Banquise et celle du Mikado. Vous n'avez aucune raison de nous considérer comme des gens mal intentionnés.

Mais ils attendaient depuis deux jours dans cette station-frontière, sur une voie de garage surveillée en permanence par une milice de très jeunes gens, garçons et filles qui portaient des combinaisons isothermes vertes. La station n'était pas chauffée et seule sa verrière déjà antique évitait les grands froids.

Le frère Pierre relisait souvent la traduction du texte de ce cardinal Luccini, secrétaire d'État du dernier pape de l'ère solaire.

— Il n'aurait jamais dû se nommer pape. Il n'y avait pas de collège, juste la curie avec quelques cardinaux. C'est un antipape. Grégoire XVII malgré ses péchés restait légalement le pontife tant qu'il n'avait pas été démis de ses fonctions. C'est une grande

tristesse pour moi et le scandale aurait été énorme si vous aviez refusé de me confier ce document.

Il regarda Lien assis en face de lui dans la minuscule cabine :

— Vous avez promis de me remettre cet autel de campagne du cardinal où ce texte est gravé en latin.

— Si le Mikado consent à vous le revendre.

— Il consentira. Il ne peut nous refuser car nous savons qui il est. Né d'une Femme Rousse lui aussi. Malgré sa toute-puissance et sa richesse, il ne pourrait plus commerçer comme auparavant si ses concurrents apprenaient la vérité.

— Vous utiliseriez le chantage ?

— Je suis chargé de défendre la Nouvelle Église quand elle est attaquée. Saint Dominique ne faisait pas autre chose avec les cathares au XIII^e siècle.

Lien ne voyait pas de quoi il s'agissait. Il avait dû renoncer à cette arme puissante contre les Néo-Catholiques pour retrouver enfin son fils.

— Si jamais ce réseau n'existe pas, je vous tue, dit-il tranquillement.

— Je ne crains rien. Il existe. Je ne prends pas vos menaces à la légère. Vous avez déjà tué. L'assassin de votre concubine rousse, par exemple.

— Allez-vous béatifier Grégoire XVII, néanmoins ?

— Oh, certainement. Les choses sont très avancées et nous avons besoin d'un martyr qui soit contemporain de la Grande Panique. À cette époque où le mal déferlait sur le monde et n'épargnait personne il y avait un pape courageux. Nous conserverons le don qu'il fit de son corps à ces malheureux affamés. Quelle belle illustration de l'eucharistie, n'est-ce pas ? Je crois que les croyants accepteront cet acte de cannibalisme.

Ils reçurent leur visa de transit, mais durant la traversée de la Concession durent accueillir à bord trois jeunes miliciens qui prirent la direction totale de leur voyage. Celui-ci s'éternisait de station en station car il fallait laisser la priorité aux trains de marchandises et de travailleurs qui se déplaçaient souvent, semblait-il. La Compagnie semblait prospère et Lien nota que

plusieurs usines mobiles paraissaient très actives et qu'il existait de très nombreux trains-serres pour les cultures.

Dans une station, un personnage important vint l'entretenir d'huile de baleine.

— Nous avons une station de chasse en bordure de la banquise, mais nous aimerais avoir plus de rendement. Serait-il possible d'organiser un stage pour nos jeunes chez vous ?

C'était peut-être une habile façon de propager leur idéologie collectiviste et le frère Pierre le lui fit remarquer.

— Vous nous tenez en suspicion et vous laisseriez ces gens-là gangrener votre nouvelle Compagnie ? Je suis certain qu'ils restent fidèles à cette vieille idéologie marxiste que nous pensions oubliée.

— Vous êtes toujours aussi fanatique, lui fit constater Lien.

Ils approchaient de la frontière et allaient pénétrer dans une Compagnie familiale. On appelait ainsi les sociétés transmises de génération en génération mais cela n'impliquait pas que tous les rouages étaient aux mains d'une seule famille. Les actions se revendaient sans cesse, mais la Compagnie s'appelait Sun-Ho. Tout de suite ils purent débarquer pour aller prendre un repas dans un wagon-restaurant où une volière d'oiseaux rares et multicolores formait la principale attraction. Ils restèrent plusieurs minutes à s'émerveiller du spectacle de ces éclairs rouges, jaunes et verts qui sillonnaient l'espace entre les grillages.

— Il y a trois siècles..., commença Lien la gorge serrée.

Puis il secoua la tête.

— Vous êtes un sentimental, dit frère Pierre et vous finirez avec ces fous de Rénovateurs du Soleil. Ils ont bien failli réussir, hein ? Où sont-ils ?

— Je l'ignore. Demandez au Kid. Mais il n'en sait pas plus.

— Ils ont filé vers le nord, comment si le réseau est en ruine ?

— Avec un véhicule à essieu variable, je suppose.

— Vous échangeriez leur vie contre la véridique histoire des Roux ? demanda le religieux en humant le plat de riz aux crevettes qu'on venait de leur servir.

Lien Rag commença de manger lentement. S'agissait-il d'une boutade ? Il regarda les traits de feu des tout petits oiseaux qui

sillonnaient le fond de la pièce. Le grillage était si fin qu'ils ne le voyaient plus.

— Je me demande comment ils ont réussi à survivre à trois siècles de glaces. Ce sont des colibris ou une chose de ce genre, non ?

— Vous ne répondez pas à ma proposition.

— Je ne suis pas un délateur. Ce sont des fous dangereux mais des millions de gens les recherchent. Je ne serais pas d'un grand secours.

— Vous avez pourtant failli dénoncer la luxure de Grégoire XVII... Mais vous nous haïssez, n'est-ce pas, alors que vous avez un faible pour ces criminels de Rénovateurs.

— Malgré leur folie ils proposent un monde ensoleillé où nous pourrions vivre mieux. Que proposez-vous, sinon la perpétuation des glaces et un paradis hypothétique ?

Avant de quitter le restaurant, Lien apprit une chose qui l'attrista. Les petits oiseaux n'étaient que de petites merveilles robotiques. On les fabriquait dans la station même et ils étaient exportés dans le monde entier. Il avait pensé acheter un animal vivant mais refusa ce simulacre si bien imité qu'il fût.

Un soir, alors qu'une tempête de grêle criblait le petit train du religieux, ils atteignirent la frontière avec la Bones Company. De très loin un immense squelette phosphorescent était peint sur la verrière de la station-frontière.

— C'est de l'intimidation et de la suffisance, dit le frère Pierre. Mais ils sont quand même dangereux. Ne l'oubliez jamais.

Ils pénétrèrent par le sas dans une gare à peine éclairée et furent dirigés vers un quai en bois très minable.

— Il n'y a plus qu'à attendre. Vous pouvez préparer vos dix mille dollars. Je me charge des négociations.

— Il fait chaud dans cette station, ils disposent de beaucoup d'énergie ?

— Ils pillent les convois. À de grandes distances d'ici.

Il n'y avait personne sur les quais, mais il était près de minuit.

CHAPITRE XII

Le vieux Pavie, à nouveau remis sur pied par Jdrien qui savait calmer ses douleurs par imposition de sa volonté sur les centres nerveux, avait voulu grimper sur la cabine de la loco-vapeur avec les jumelles. Tous avaient cru apercevoir quelque chose à l'horizon qui aurait pu être l'autre « rive » du réseau.

L'ancien mineur redescendit lentement sans oser regarder Yeuse.

— Des congères, dit-il. De simples congères.

Ils avaient posé trente-huit kilomètres de voies en quinze jours sans retourner une seule fois à North Pacific Station. Ils étaient épuisés, effondrés par cette nouvelle déception. Il leur restait juste assez d'huile pour rentrer et ils manquaient de vivres.

— Combien avons-nous construit depuis que nous avons trouvé cette interruption du Cancer Network ? demanda Wark à Indirah.

— Peut-être deux cents kilomètres, dit le garçon. Oui, ça doit se situer aux alentours de ce chiffre.

Yeuse prenait une douche, passait de la crème sur ses mains. Malgré la combinaison, les gants supplémentaires, elle avait des engelures. Le froid tombait jusqu'à moins quatre-vingts à certains moments.

Pavie lui apporta une tasse de vrai café qui commençait à se faire rare. Lui se contentait d'orge grillé et ce produit abondait dans les soutes.

— Permettez à un vieux de la vieille de vous le dire... Y a jamais eu de réseau complet... Juste des traverses... Bientôt y aura même plus de traverses... Savez-vous que je suis un Rénovateur du Soleil ? J'ai fait des incantations et même un sacrifice. Une vieille poule

noire qui de toute façon allait crever... Rien à faire. Y a pas de Réseau du Cancer, mon petit.

Au début, c'était ça, les Rénovateurs, une secte qui pratiquait la magie noire pour faire revivre le soleil, jusqu'à ce que des spécialistes, physiciens, astronomes, électroniciens utilisent les vieilles archives de la secte et entreprennent un travail véritable de scientifiques. Le vieux Pavie croyait à ses prières, ses incantations, ses sacrifices.

— Je suis sûre du contraire, dit Yeuse en reposant sa tasse sèchement et en quittant le salon.

Le vieux Pavie secoua la tête et gagna la cabine de conduite. Il avait appris à manœuvrer la loco et remplaçait Wark toutes les deux heures. Même Yeuse s'y était mise, si bien qu'ils pouvaient rouler sans interruption entre le chantier et la ville morte. De cette façon ils ne mettaient plus que dix-huit heures de trajet, même avec l'allongement du réseau dans la partie qu'ils avaient construite.

Elle réfléchissait lorsqu'on frappa à sa porte et qu'on essaya d'ouvrir, mais elle ne bougea pas. Plus tard, Wark lui dit qu'il avait voulu lui parler.

— Je sais, dit-elle, que c'est fichu en ce qui vous concerne, mais vous ne pouvez pas m'empêcher de venir seule sur le chantier pour continuer.

— Ce serait de la folie, dit-il. Je suis responsable de ce train privé. J'ai signé un aval pour garantir la valeur de ce convoi.

— C'est mon train privé offert par le Kid.

— Oui, c'est votre train. Mais le règlement est strict. Je suis, par suite des défaillances du chauffeur et du chef de train, le seul maître à bord. Vous ne pourrez utiliser le train à votre convenance.

— Très bien ; alors je me servirai du truck, le poseur de rails. Il y a une cabine suffisante pour survivre trois jours. J'irai poser mon kilomètre de rails et je reviendrai à NP Station.

— Ce sera de la folie, dit-il.

Au cours du repas il raconta ses dernières trouvailles au sujet de la ville morte. À travers la comptabilité et les dossiers de personnel, il avait reconstitué des aspects de la vie sociale cent années auparavant.

— Il y avait un gros budget pour le stade marin, ou le cirque aquatique, comme vous voudrez. Les habitants appelaient ça un baleinarium. Il y avait des dresseurs de baleines, d'autres qui s'occupaient d'orques, de phoques, de requins même. Ils étaient très bien payés, recevaient des primes, des attributions de logements. Il y a une fête de quatre jours qui a coûté à l'époque près de deux cent mille dollars. Je n'ai aucun moyen de comparaison avec l'argent d'aujourd'hui. Il a fallu payer des frais de décès pour trois dompteurs, les soins pour une demi-douzaine d'autres. Les exhibitions devaient être très sanglantes. Je n'ai aucun détail sur les méthodes de dressage. Avouez que c'est fabuleux ?

— Beaucoup plus que Cancer Network, lança Yeuse.

Il y eut un silence. Seul Indirah n'assistait pas au repas puisqu'il conduisait le convoi. Pavie toussota et essaya d'arranger la situation.

— Z'écoutez, Yeuse... On va se reposer quelques jours et puis promis, on déboulonnera quelques kilomètres de rails pour recommencer le boulot mais laissez-nous souffler. On n'a pas arrêté. Vous vous rendez compte, deux cents bornes en trois mois.

Yeuse regarda le vieux mineur et son expression s'adoucit.

— Oui, dit-elle, on n'a pas chômé... Vous ne trouvez toujours pas curieux le manque d'intérêt que Lady Diana nous porte ?

— Ouais, dit le vieux.

— Pour moi, dit Wark, elle sait que nous sommes bloqués dans cette ville fantôme. Écoutez : la Panaméricaine est la plus puissante des Compagnies. Elle a les moyens de se protéger sur toutes ses frontières pour prévenir une attaque-surprise, par exemple. La Sibérienne pourrait utiliser ce réseau pour envoyer un commando... Je pense qu'elle a des moyens automatiques de détection. Par les rails. Grâce à un appareillage sophistiqué elle doit connaître nos allées et venues sur ces rails qui forment une continuité jusqu'à son poste de commandement.

— En somme, il faudra les interrompre pour qu'elle s'inquiète. Pourtant nous n'avons jamais relevé trace de courant électrique.

— Il suffit de relais pour transmettre les ultra-sons, les ondes d'infrarouges, le courant induit. Notre train correspond à ce que l'on appelle un « spectre ». Les Panaméricains savent que TYP1771

possède telle image électronique, telle image aux infrarouges, à l'échosondeur, etc. Notre identification ne pose aucun problème. Lady Diana n'a qu'à attendre que nous soyons à bout de résistance.

— C'est pourquoi nous devons continuer vers l'ouest, dit Yeuse avec un calme inattendu.

— Vous ne renoncerez jamais ? demanda Wark impressionné.

— Non, dit-elle. C'est notre liberté qui est au bout de nos efforts, même s'ils doivent s'étaler sur deux années.

— Je ne vivrai jamais jusque-là, dit Pavie.

Il ne les avait pas habitués à ce genre de prophétie qu'affectionnaient les autres personnes âgées. Lui ne se plaignait jamais.

— Non, dites rien, les amis... Je crois pas que j'aille bien loin désormais. Hein, fiston ?

Jdrien, qui mangeait un gâteau recouvert de miel synthétique, hocha la tête :

— Oui, Pavie... Quand j'ai des images de l'avenir je n'arrive pas à te voir. Mais peut-être que tu seras ailleurs.

— C'est ça, dit Pavie, ailleurs.

Il n'était même pas triste, un peu grave et rêveur simplement.

— Je croyais bien le revoir, ce sacré cochon de Soleil, mais c'est cuit. Et puis d'un autre côté ça m'inquiéterait pour Jdrien qui ne peut pas supporter la grande chaleur, ce fichu métissé de Roux !

Lorsqu'ils arrivèrent à North Pacific Station, Pavie prit l'habitude d'aller passer ses journées au baleinarium. Il s'asseyait sur un gradin et paraissait attendre.

— Si seulement je pouvais en voir une, de ces sacrées grosses bestioles, juste une dans ma vie. Ça serait une de mes grandes joies. Ça vaudrait la peine d'avoir franchi des milliers de kilomètres.

CHAPITRE XIII

Le religieux l'avait prévenu. La Bones Company se composait de plusieurs clans qui se disputaient le pouvoir. Tous avaient une origine commune, mais depuis des décennies ils passaient une bonne partie de leur temps libre à se liquider les uns les autres.

Malgré ces avertissements, Lien fut surpris lorsque trois hommes directement sortis d'un très vieux film de gangsters d'autrefois se présentèrent au lever du jour devant la portière du sas. Costume rayé, cravate voyante, cheveux calamistrés.

— Attention, ce sont les plus dangereux. Les Killers. Il aurait mieux valu rencontrer carrément le clan des Écumeurs.

Ils entrèrent ensemble, s'installèrent un sur la banquette, un dans le couloir et l'autre près de la fenêtre. Ils avaient ouvert leur veston et ne cachaient pas le gros revolver archaïque coincé dans leur ceinture.

— Alors, padre, on demande un extra ? D'après le message, vous prétendez passer en Panaméricaine par le Réseau des Disparus.

Lien Rag sursauta. Il ignorait qu'on appelait ainsi cette ligne inconnue. Le truand qui parlait ricana, sortit un cigare de sa poche de poitrine, mordit le bout, le cracha et l'alluma :

— Votre pote ne connaît pas. On dit qu'il y a eu plus de trains disparus que d'arrivées à bon port. Et vous avez assez de couilles pour vous y risquer ?

— C'est une nécessité, dit le religieux. Nous avons des amis perdus sur la banquise.

— Vous voulez les récupérer, c'est bien ça ? On ne savait pas qu'il y aurait du monde au retour. C'est que ça va augmenter les prix, pas vrai, Luigi ?

— Sûr, Teddy.

Ils devaient visionner de vieux films des heures durant, toujours les mêmes jusqu'à ce qu'ils assimilent totalement le personnage de leur choix, puissent l'imiter dans le moindre de ses gestes, la moindre de ses paroles. Il y avait un très gros trafic de vieilles pellicules malgré la censure des Compagnies. Un film de gangsters pouvait atteindre des sommes folles.

— Combien de personnes ? demanda le troisième personnage qui se tenait dans le couloir et qui n'arrêtait pas de mâcher quelque chose.

— Quatre ou cinq, nous ne savons pas.

— Ça fera un forfait de dix mille dollars pour le retour. Dix et dix ça fera vingt mille. C'est que ça sera pas du tout cuit. On va d'abord traverser le clan des Pirates, puis celui des Écumeurs. Ça va péter dans tous les coins, faites-moi confiance, et on va prévoir une demi-douzaine d'hommes avec fusil-mitrailleur et laser sans parler des grenades. Ensuite, ce sera bonnard, le clan des Boots. Suffira que vous leur achetiez quelques gallons de gnôle et ça ira. Ils pensent qu'à vendre leur pisse d'alambic, les connards. Pas de problèmes. Ensuite, ça sera le plus dur, les Ferrailleurs. C'est eux qui tiennent l'entrée du Réseau des Disparus et, croyez-moi, ils ne se laissent pas attendrir facile. On leur reversera la moitié du fric et possible qu'ils en redemandent. Ensuite vous pourrez aller vous faire engloutir par la banquise. Les Ferrailleurs eux-mêmes, depuis cette saleté de dégel qui a duré huit jours, ils n'osent plus s'y aventurer, c'est tout dire.

— Je n'ai que dix mille dollars, dit Lien Rag tranquillement, plus un peu d'argent pour acheter du carburant et des vivres. Il n'était pas prévu dix mille supplémentaires. Je regrette mais je ne peux faire plus.

Les Killers se regardèrent, l'air méfiant. Celui du couloir releva son chapeau au bord cassé.

— C'est qui, le frangin, padre ?

— Un ami. Il n'est pas très fortuné et c'est lui qui va récupérer sa famille sur la banquise.

— Une famille, y a de la souris ?

— Il y a aussi un enfant, dit le religieux. Il ne peut pas payer plus de dix mille dollars. C'était convenu.

— Alors ça ne se fera pas. Rien que pour traverser le coin Écumeurs on risque de perdre plusieurs hommes précieux. Ils ne font pas de cadeau. En ce moment, on contrôle ce poste frontière et on fait raquer tout le monde pour aller et venir. On se remplit les poches mais on a des frais. Une petite armée qu'on entretient. Les Écumeurs, c'étaient eux avant et on les a délogés. Ils pardonneront pas. On va blinder votre train et l'encadrer entre deux grosses locos puissantes. Tout ça, ça coûte.

— Je peux vous signer une traite, dit Lien Rag.

— Sur quelle banque ?

— La Mikado.

Le nom parut les impressionner.

— Douze mille dollars. On risque de tout perdre, comprenez. Il faudra aller chercher le fric et c'est pas évident qu'on sera payé.

Lien Rag espérait arriver à temps pour empêcher la banque de payer. Au retour, ils pourraient certainement emprunter le Réseau du Méridien même s'ils devaient attendre un mois ou deux que l'équipe de pointe ait rétabli la liaison. Pas question de faire traverser cette Concession des Bones à Yeuse et Jdrien.

— On va commencer le boulot tout de suite. Faudra vingt-quatre heures pour poser les plaques de blindage. Pouvez vous approvisionner ici pour le carburant et la bouffe, c'est zone franche. Y a aussi des nénettes à la page et des casinos, des machines à sous et tout un assortiment de stups. Vous pouvez y aller franco. De la bonne camelote.

Lorsqu'ils virent dans un bar une fille presque nue, elle portait une sorte de rideau de perles au bas-ventre, frère Pierre eut un petit rire.

— C'est tellement outré que ça devient drôle. J'ai eu l'occasion de voir ce genre de films noirs. Ils ont recréé l'atmosphère avec minutie. Dans le fond, c'est leur drogue, cette transposition de la fiction au sein de cette Compagnie.

— Qui travaille, qui conduit les convois, fabrique les produits indispensables ?

— Des gens qu'ils rackettent tout simplement.

— Vous croyez que les balles seront également fictives ?

Ils entrèrent dans un drugstore pour boire une bière. Nulle part ailleurs Lien n'avait vu autant de marchandises exposées sauf peut-être à Vatican II dans les magasins pontificaux.

— On devrait s'acheter des armes, dit-il en désignant des Colt impressionnantes exposés dans une vitrine.

CHAPITRE XIV

Pavie était dans le baleinarium comme chaque jour et il rêvait. Non à son passé ni au Soleil, mais à la foule qui jadis venait voir les exhibitions des gros mammifères de l'océan, les combats sanglants. Le cirque pouvait facilement contenir vingt mille personnes et jadis il était protégé par la verrière. Il aurait aimé voir l'œil glauque de l'océan tout en bas et surtout les monstres marins. Il n'arrivait pas à imaginer exactement la scène. Gentiment, Wark lui avait montré des images, des photographies prises dans des magazines anciens, mais l'imagination du vieillard se heurtait aux limites d'un cerveau de mineur qui n'avait connu que les galeries à peine éclairées, les ombres fantomatiques des amis, le froid humide. Il faisait chaud à mille mètres sous la dernière couche de glace et celle-ci fondait, envahissait les puits.

Jdrien lui projetait aussi des images de baleines. Il en avait vu là-bas dans le sud, près de ce volcan qu'il appelait Titan. Le Vieux soupira. Il aurait bien aimé le voir, ce fameux volcan qui devait apporter chaleur et lumière à toute une population. Il aurait aimé connaître le Kid et Kaménépolis, le père de Jdrien, et encore tant de choses, mais la mort se rapprochait.

Il était heureux d'être arrivé jusque-là dans cette ville fantôme si fabuleuse. Lui aussi en avait connu des villes fantômes, sous la glace, lorsqu'ils creusaient d'immenses galeries pour les installations minières. Des villes de l'époque solaire. Il se souvenait d'une petite maison qui lui avait beaucoup plu. Quatre pièces, un patio et une petite piscine. L'ingénieur en chef avait ordonné qu'on la débarrassse entièrement de la glace en évitant qu'elle n'éclate. En fait, elle avait éclaté sous la pression mais lorsqu'ils firent fondre lentement la glace l'ensemble se ressouda peu à peu, de façon peut-

être aléatoire, mais l'ingénieur en chef voulait juste venir la regarder. Et Pavie se souvenait qu'on lui avait montré un endroit protégé par des murs juste devant une chambre de l'étage en lui disant que c'était un solarium autrefois. Que la dame qui habitait là devait venir s'y faire bronzer sans vêtements. Et il avait gardé cette image d'une jolie fille baignée de soleil dans ce solarium.

Jdrien lui envoya un petit message affectueux qui lui mit de la joie au cœur. L'Enfant lui signalait qu'il était avec son goéland, que l'oiseau acceptait de prendre la viande au bout de ses doigts, que bientôt il pourrait le caresser. Il demandait au vieux Pavie de patienter encore un peu, qu'il viendrait le chercher pour le ramener au train où ils prendraient le thé. Il corrigea pour le vieux, le café d'orge.

— D'accord, fiston, je peux attendre une demi-heure, y a encore un peu de soleil, ajouta-t-il en plaisantant.

Ça aussi, c'était un souvenir de prix. Un bout de film qu'on lui avait projeté clandestinement. Deux minutes d'images. On voyait deux vieux assis sur un banc de pierre en plein soleil devant leur maison. C'était tout.

Peut-être que ces deux images avaient renforcé sa conviction de Rénovateur. Il avait suivi toutes les prescriptions du grimoire sans jamais en oublier une seule. Et il allait disparaître sans avoir obtenu la moindre satisfaction. Il ne pouvait quand même pas vraiment se réjouir de ces huit jours de folie où le Soleil avait, dit-on, apparu en un endroit précis, pas très loin de la ville fantôme d'ailleurs. Il y avait dans la croûte du ciel blême comme un carré plus clair, la fameuse lucarne par laquelle l'astre avait fait coucou au monde avant de disparaître. Le vieux Pavie était sceptique. Il ne comprenait pas pourquoi l'événement ne s'était pas produit à l'est. À l'est de l'endroit où il se trouvait, lui. Pourquoi ici en pleine banquise ?

Il regarda la piste qui ne devait pas faire plus de deux ou trois mètres d'épaisseur au-dessus de l'eau. Peut-être moins. La glace y était fragile. Même Wark ne s'y serait pas risqué. Il disait qu'il y avait de l'air emprisonné qui la rendait facilement cassante.

Il croyait voir de vagues formes en transparence, des formes fuselées et immenses, fugitives. Parfois il n'y avait plus rien et Pavie souriait avec indulgence de sa propre naïveté.

Jdrien lui dit qu'il arrivait, que le goéland s'était envolé avec les autres, mais qu'il avait tourné au-dessus de sa tête en criant.

Pavie se leva et marcha lentement le long des gradins pour rejoindre le tunnel de sortie. Yeuse lui avait certifié qu'autrefois on appelait ça un vomitoire et il n'aimait pas cette désignation.

Il y eut un formidable craquement et il regarda en bas vers la piste transparente. La glace se fracturait, explosait en gros morceaux en plusieurs endroits. Une tête allongée, énorme, dix mètres de long peut-être, surgit soudain dans un élan fantastique.

CHAPITRE XV

Sur leur costume rayé, les Killers portaient de gros manteaux de fourrure, leur visage était caché par d'énormes lunettes comme en portaient les conducteurs d'automobiles dans de très vieux films, et des casquettes en cuir. Tous étaient armés de façon archaïque de revolvers énormes, de mitraillettes avec des chargeurs ronds. Mais derrière les meurtrières des deux locos puissantes qui coinçaient le petit train du religieux, d'autres hommes attendaient avec des lasers et des fusils-mitrailleurs. Ils avaient arrosé les quais d'une première station appartenant au clan des Pirates, heureusement vide. Des vitres avaient volé en éclats, des bouts de bois avaient été arrachés. Lien Rag avait pu voir des Roux sur la verrière de cette station, qui grattaient la glace.

L'attaque des Pirates eut lieu à un croisement. Juste comme ils approchaient, un train de marchandises uniquement composé de vieux wagons pourris se mit en travers et la locomotive de tête freina sèchement, ce qui déséquilibra tout le monde.

Une sorte de fusée sur roues surgit alors sur la voie parallèle à la leur et à travers une demi-douzaine de sabords des mitrailleuses crachèrent frénétiquement. Des balles explosives à destination des deux puissantes locos alors que le convoi du padre qui arboraît le drapeau à croix noire paraissait épargné. Soudain un petit missile atteignit la fusée très bas sur son blindage peint en blanc. Une explosion la secoua comme dans une main de géant avant qu'elle ne se renverse sur le côté gauche et ne découvre ses bogies et les longerons de son châssis. À l'avant, le train de marchandises sauta également à coups de bazookas et dans un bruit terrible la première locomotive enfonça les débris avec sa herse, les dispersa.

Le chef de l'expédition, qui se faisait appeler le Maltais sans que

l'on sache exactement pourquoi, emprunta le sas-soufflet pour voir si tout allait bien chez les clients qu'il était chargé de protéger.

— Croyez pas qu'on soit quitte. Ils doivent nous attendre plus loin avec des moyens puissants. Mais vous inquiétez quand même pas trop. Si on a conquis le poste-frontière, c'est qu'on est les plus forts.

Pendant une paire d'heures ils roulèrent à vitesse moyenne, contournant de petites stations où l'on devait tout de même faire autre chose que s'entre-tuer, produire l'indispensable par exemple.

— En fait, dit le religieux, grâce à leur zone franche ils pourraient vivre que de commerce. Mais il y a quelques serres de culture et d'élevage.

Le prochain assaut eut lieu dans une ville qui se nommait Galion Station. Il fallait obligatoirement la traverser pour continuer le voyage. À cause des Accords, les Pirates ne pouvaient s'y opposer à l'intérieur même de la Concession mais ils pouvaient ruser. Le convoi fut dirigé vers une voie secondaire dans la périphérie de la verrière et tomba dans un guet-apens. Une vingtaine d'hommes se ruèrent à l'assaut alors qu'ils étaient immobilisés devant un feu rouge. Effaré, Lien Rag vit des hommes habillés de vêtements étranges, bariolés, qui hurlaient en se précipitant les armes à la main. Une grenade explosa juste en face d'eux et arracha une partie du vieux quai en bois et pas mal de glace qui forma un écran de grêlons. Une face menaçante apparut à l'une des fenêtres du petit salon et essaya de briser la glace épaisse du hublot. Le frère Pierre prit son gros revolver et visa l'homme qui disparut. Il portait un bandeau noir sur l'œil gauche et n'était pas le seul. Tous n'étaient pas borgnes mais signolaient leur déguisement en fonction des films qu'ils affectionnaient. La première attaque échoua et ils reculèrent en désordre, se mirent à l'abri derrière une pile de vieilles traverses en bois et canardèrent le train à l'arrêt.

Le Maltais envoya deux hommes pour débloquer l'aiguillage, ils l'apprirent par la suite. L'un des deux hommes reçut une balle en pleine tête et mourut sur-le-champ. L'autre réussit à faire manœuvrer l'aiguillage et le train continua sur cette voie circulaire qui les éloignait de l'écluse de sortie.

— Les salauds nous promènent, dit le Maltais en surgissant

dans le petit salon. (Il avait quitté sa fourrure et son beau costume à rayures paraissait froissé. Il avait dénoué sa cravate flamboyante et tirait sur un gros cigare éteint.)

— S'ils continuent, on va prendre un quartier en otage. Ils ne respectent pas tellement les Accords. On devrait retrouver le réseau sous peu. Où allons-nous si on en arrive là ?

Lien resta songeur sur cette dernière remarque. Un truand dangereux qui s'interrogeait ainsi prouvait la force du système ferroviaire.

— On reprend de la vitesse, dit frère Pierre. Je suis désolé pour ce mort. Je prierai pour lui car en général ce sont de bons Néo-Catholiques.

À l'approche du sas-écluse il y eut quelques coups de feu mais le passage fut donné. Lien comprit que le drapeau à croix noire y était pour beaucoup. Les Killers en fait profitaient de l'occasion pour se rendre dans des zones où ils n'auraient jamais pu accéder sinon.

— En fait c'est eux qui auraient dû payer, dit Lien Rag. Votre emblème les protège plus que leurs armes rétro.

— Je ne suis pas dupe, mais si nous n'avions pas joué le jeu, ils auraient refusé de perdre la face.

— On quitte la Concession des Pirates ?

— On va aller chez les Écumeurs et là je crois que l'emblème ne servira à rien. Les Écumeurs ne se montrent presque jamais, d'après ce qu'on m'a dit. Ils utilisent à fond la ruse et les traquenards pour détourner les convois, les envoyer dans des zones perdues, vers des crevasses par exemple. Ils ne pillent que les épaves. Ils sont encore plus dangereux et le chauffeur doit bien surveiller ses instruments de bord à chaque aiguillage, chaque croisement. Le Maltais m'a dit qu'ils connaissaient bien l'itinéraire et ne s'en laisseraient pas conter. Mais il faudra prendre de l'eau, faire le plein dans une station et nous devrons éviter de sortir.

Par deux fois, de faux signaux égarèrent le convoi sur une voie détournée mais chaque fois le chef de train s'en rendit compte assez tôt pour rejoindre le véritable réseau.

Il y avait des rails dans tous les sens, dans un désordre tel qu'il était impossible de distinguer le sens du principal réseau dans cet

enchevêtrement. L'œil exercé de Lien avait du mal à distinguer les lignes factices des autres. Des rails en plastique qui n'auraient jamais supporté la charge de leur convoi et se seraient effondrés. Alors les Écumeurs auraient surgi de derrière les congères où, paraît-il, des igloos avaient été creusés.

Ils n'étaient pas les seuls sur cette concession de cauchemar. Des trains de marchandises et quelques trains de voyageurs essayaient de s'en sortir à moindre mal. On s'échangeait des informations radio, avec méfiance car l'un de ces convois pouvait en fait être fictif lui aussi et cacher un groupe d'Écumeurs prêts à fondre sur leur proie. Le convoi ralentit encore. Chaque passage d'aiguillage devenait une angoisse et il y en avait des dizaines. Le moindre saut-de-mouton pouvait brutalement s'effondrer. Et on ne voyait toujours personne. Il n'y avait plus d'installations de serres sous dôme. Les Écumeurs ne vivaient que du produit de leur pillage.

Ils aperçurent assez loin vers l'ouest un train de marchandises complètement renversé sur le côté, une vingtaine de wagons éventrés, déjà recouverts de glace.

L'accident ne datait pas de ce jour-là. Peut-être que les Écumeurs du coin, satisfaits de ce butin, les laisseraient tranquilles. Et puis ce fut une station inconnue. Ces gens-là ne mettaient aucune pancarte, aucun signal qui puisse permettre de se repérer.

— On va les voir pour l'approvisionnement en eau et en carburant tout de même.

C'était une distribution automatique. On alimentait une cabine en argent, uniquement des dollars et on obtenait de l'eau, du carburant. Personne n'était visible. Pourtant il y avait des tas de boutiques automatiques.

— Si vous aviez l'imprudence d'y pénétrer, vous ne ressortiriez pas, dit le religieux. Il y a toujours des voyageurs ignorants qui se font piéger. Soit ils deviennent des esclaves, des prostituées, soit on les échange contre une forte rançon après des tractations sans fin. Comment voulez-vous faire respecter vraiment les Accords dans ces conditions ?

Le convoi s'ébranla et roula au pas pour aborder les écheveaux d'une centaine de rails qui se présentaient. On pouvait télécommander tous les aiguillages sans difficulté, encore fallait-il

au départ choisir le bon et le décryptage n'était pas aisé. Dans la cabine de la grosse loco avant, les trois cheminots des Killers devaient en avoir des sueurs froides. Malgré leur science et leur expérience. Ce qui les sauvait, c'était la connaissance des codes secrets de différentes balises utilisées par les Écumeurs eux-mêmes pour rouler sans crainte. Mais le Maltais restait quand même sur ses gardes, pensant que les codes pouvaient avoir été modifiés depuis leur dernier passage.

— Il va falloir créer un clan de passeurs qui connaîtront le chemin sur le bout des doigts, sinon plus personne ne pourra traverser le territoire de ces enfants de salauds qui ne se rendent même pas compte qu'ils vont se serrer la ceinture. Ils devraient laisser une chance sur deux à leurs victimes. Sinon où est le plaisir ? Nous avons une règle de ce genre dans notre clan. On pourrait tout bousiller, bien sûr, et puis ?

Le train venait de s'immobiliser et avec un juron le chef de gang partit aux nouvelles. La rame repartait lentement en marche arrière. Lien Rag se précipita vers le sas, se pencha pour essayer de comprendre. Plus loin, il y avait comme une grande fosse de vidange avec des rails suspendus. Si la grosse loco s'y était engagée ils basculaient dans le fond. Mais désormais c'était à l'arrière que l'on essayait de refaire le chemin parcouru.

— Il faut le mériter, ce passage, murmura le religieux. C'est à l'image du Paradis chrétien.

Lien Rag était trop sensibilisé par toutes ces fausses manœuvres pour s'intéresser à la théologie.

— Si au moins ils se montraient, qu'on leur tire dessus...

— Pas si fous. Ils sont rusés. On dit qu'ils n'ont aucune force physique et très peu d'armement. Mais ils sont cruels, aiment tuer les victimes de leurs guet-apens à l'arme blanche, achever les blessés des accidents. Ils possèdent les meilleurs techniciens en électronique. On dit même qu'ils parviennent à intoxiquer les calculateurs de route, les boîtes à schéma et tout l'appareillage robotique du bord. Certains de ces techniciens sont simplement d'anciens voyageurs capturés.

Non sans mal la rame repartit dans une autre direction sans que l'on puisse savoir avant l'écluse de sortie si c'était vraiment la

bonne.

— Nous en avons pour la nuit, disait le religieux. Et ensuite nous serons chez les Boots qui eux ne chercheront qu'à nous vendre tous les produits alcoolisés qu'ils fabriquent. Il faut leur en acheter une quantité minimum si l'on veut avoir la paix. Mais à l'occasion ils peuvent être dangereux.

— Le Maltais affirme qu'ils sont en bons termes.

— Souhaitons-le.

L'écluse approchait avec ses voies à différents étages, ses sauts-de-mouton, ses croisements et ses aiguillages innombrables.

— Les Écumeurs n'ont aucune religion et s'ils s'emparent de nous ils demanderont une forte rançon. Si jamais il arrivait un accident, je vendrais chèrement ma liberté. Je n'ai pas envie d'attendre quatre ou cinq ans que le Vatican paye la note.

Un train de voyageurs paraissait en difficulté là-bas sur un saut-de-mouton. Le pilote n'osait plus bouger et Lien Rag apercevait des visages effrayés à travers les hublots verdâtres. Puis ils s'éloignèrent et il ne sut jamais le sort final de ce convoi. Eux, ils sortaient peu à peu de cet imbroglio mais cela ne signifiait pas qu'au-dehors ce serait plus aisé.

— Il serait souhaitable qu'une sous-commission des Accords de NY Station vienne voyager ici incognito, dit Lien Rag.

— Et puis ? Peuvent-ils envoyer une force d'intervention ?

— Ils n'ont qu'à shunter ce sale coin, construire un réseau qui reliera le reste de la Concession.

— Ce coin n'intéresse pas les grandes Compagnies de ce seul point de vue. En fait elles ferment les yeux puisqu'elles y trouvent leur compte. Sous forme de ferraille, de marchandises diverses. Les Écumeurs ont mis au point une mise à sac en règle des épaves et revendent tout ce qu'ils ne peuvent consommer ou stocker. La Sibérienne est leur principal acheteur, mais les autres Compagnies de l'Australienne, qui revendent à la Panaméricaine et à la Transeuropéenne aussi.

Il semblait que le train augmentât sa vitesse dans de bonnes proportions. Le Maltais entra avec un flacon d'alcool et sortit des gobelets en argent de sa poche.

— On va fêter ça. Je pense qu'on a terminé le plus dur... Un jour, faudra qu'on monte une expédition pour foutre tout ça en l'air.

Paroles vaines. Nul n'oserait, même parmi ces truands, détruire un réseau ferré. Pour démoniaque qu'il fût.

CHAPITRE XVI

L'enfant avait rejoint le vieux mineur sur les gradins du baleinarium et, muet, contemplait les énormes cétacés qui flottaient à l'emplacement de la piste. Quatre bêtes énormes qui se frôlaient sans jamais se toucher, tournaient lentement en rond. Ni l'un ni l'autre n'avaient tout de suite remarqué leur particularité. Pavie à cause de sa vue fatiguée et l'enfant parce qu'il croyait qu'il s'agissait d'une nouvelle race de baleines.

— Si le jour était un peu plus clair, je pourrais voir ce qu'elles ont sur le dos... Ces espèces de bulles... Tu les vois, fiston, ces espèces de bulles, comme de très grosses gouttes d'eau ?

Jdrien répondit mentalement qu'effectivement il les voyait. Il demanda à quoi elles servaient et le vieux secoua la tête.

— J'en sais pas plus que toi, fiston. C'est la première fois que je vois des baleines de ma vie.

— Celles que j'ai vues à Kaménépolis ou du côté de Titanopolis n'étaient pas ainsi. Il faudrait demander à Yeuse ou à Wark.

— Ouais, mais tout de même ce sont de sacrées bêtes. Il y a des centaines de tonnes là-bas en bas dans cette flaue d'océan. Pour elles c'est pas aut'chose qu'une flaue, tu sais. D'abord elles ont percé la couche de glace et puis à coups de queue elles ont tout pulvérisé. Je me demande si elles vont roupiller là.

— Yeuse s'inquiète, dit Jdrien qui percevait les appels angoissés de la jeune femme.

— On y va, dis-lui qu'on y va, dit le vieux qui ne pouvait s'arracher au spectacle des énormes masses qui pourtant disparaissaient dans la nuit subite.

Le petit garçon dut cesser de communiquer par télépathie,

parler à voix forte pour le ramener à la réalité.

— D'accord, on y va, fiston.

Yeuse parut bouleversée par leur récit commun mais Wark qui rentrait de la bibliothèque resta sceptique.

— Je ne nie pas la présence des baleines mais pourquoi auraient-elles des bulles sur le dos ? Si nous avions un projecteur mobile assez puissant, nous pourrions aller voir.

Ce fut au cours du repas que Jdrien pensa aux œufs transparents et que les autres reçurent en même temps que lui cette image précise.

— Bon sang, dit Pavie en avalant un verre de bière... C'était tout à fait ça que j'ai vu... Et le gosse a vu aussi. Z'allez pas douter tout de même du regard neuf d'un gosse ?

— Du calme, dit Wark. C'était exactement comme ces œufs en matière inconnue que nous avons trouvés ?

— Les mêmes. Quatre baleines, chacune avec son œuf sur le dos.

— Je crois comprendre, dit le mécanicien. Nous avons enfin la réponse aux questions que nous nous posons sur le dressage des baleines... Ils leur fixaient ces œufs, où s'installait le dresseur. Le pupitre était relié au système nerveux de l'animal qui était ainsi sous influence humaine totale. Grâce à certaines impulsions ils pouvaient les rendre agressives ou non, leur faire exécuter des mouvements surprenants. Par exemple plonger à grande profondeur pour surgir ensuite à l'air libre dans un bond tel que l'énorme bête pouvait franchir un obstacle, sauter par-dessus une autre baleine, qui sait ?

— Mais, dit Yeuse, ils ont disparu depuis près de cent ans. Les baleines vivraient-elles encore ?

— C'est fort possible. Et elles reviennent sur place, dans un réflexe conditionné en quelque sorte. Dans le cirque elles devaient recevoir des récompenses, sous forme de nourriture ou plutôt de sensations agréables. Grâce à des impulsions, les dresseurs pouvaient leur donner des impressions de bonheur, voire des orgasmes, pourquoi pas ? Et ces animaux reviennent de temps en temps en espérant confusément retrouver ces sensations.

Le lendemain, ils se précipitèrent dans le baleinarium mais les

puissants mammifères avaient disparu. Une couche de glace était en train de se reformer. Wark descendit au bord de l'eau et releva plusieurs traces de leur départ récent.

— Il n'y a pas plus d'une heure elles étaient encore là... La couche de glace n'est pas encore épaisse, il y a des excréments et de l'urine.

— J'aurai vu ça, murmura Pavie, des baleines fantastiques qui faisaient bien leurs cent tonnes chacune, peut-être plus.

— On en pêche de plus petites à Kaménépolis, dit Yeuse, entre quinze et trente tonnes, mais vers l'est il y a des passages d'animaux mastodontes. Nous en avons tous vu là-bas et c'est un spectacle impressionnant, surtout lorsqu'elles se hissent sur la banquise pour ramper. Elles se sont adaptées en trois siècles. C'était ça ou mourir.

— Mais comment ne meurent-elles pas le cœur écrasé par leur masse ? s'étonna Indirah qui n'était jamais allé à Titanopolis depuis qu'il travaillait dans la Compagnie de la Banquise.

— C'est encore un mystère, mais il semble qu'elles emmagasineraient de l'air, un gaz plutôt, plus léger que l'air mais en milliers de petites poches qui allégeraient leur masse. Personne n'a réellement étudié cette adaptation au milieu des glaces. L'institut de la Baleine de Kaménépolis est de formation récente et pour le moment ne s'intéresse qu'aux migrations. Il faudrait un biologiste pour diriger une section spéciale et étudier leur anatomie.

Pavie retourna tous les jours au baleinarium, mais les baleines ne revenaient pas. La glace se reformait en couches épaisses dans l'arène. Indirah et Yeuse déboulonnaient des sections de rails dans les endroits les plus inutilisés, les chargeaient sur des wagons plats. Pris de remords, Wark décida subitement de les aider et Pavie en fit autant. En une semaine ils en possédaient assez pour construire soixante-dix kilomètres environ du Cancer Network et ils décidèrent de rejoindre le chantier.

— Je voudrais tant espérer, confiait Yeuse à Indirah. Tant espérer qu'au bout de ces soixante-dix kilomètres on apercevrait enfin l'autre « rive » du réseau.

Indirah souriait sans répondre. Jamais plus elle n'avait essayé de l'entraîner dans sa cabine. Elle évitait également de retrouver Wark quand elle savait qu'ils ne seraient que tous les deux. Parfois

la nuit elle se réveillait et songeait au mécanicien. Elle ne voulait pas s'avouer qu'elle le désirait, pensait que n'importe quel homme aurait pu lui convenir dans ces circonstances spéciales. La preuve, n'avait-elle pas commencé avec Indirah qui avait eu la franchise de lui avouer qu'elle ne l'intéressait pas ?

Ils retournèrent sur le chantier, prévoyant près de trois semaines d'absence et de travail intensif, mais en quinze jours ils avaient posé les rails. Une dernière fois Yeuse monta sur le dôme de la machine pour scruter l'horizon avec ses lunettes d'approche, dans l'espoir de découvrir l'autre partie du réseau, mais la banquise en cet endroit ne prêtait à aucune illusion d'optique. La lumière était rasante et la glace était plate à l'infini. Il n'y avait que ces sacrées traverses soigneusement alignées qui formaient une sorte d'escalier à plat en direction de l'ouest.

— La prochaine fois, fit Pavie pour la réconforter.

— Il n'y aura pas de prochaine fois, dit-elle, je n'ai pas le droit de vous faire travailler en vain. Wark a raison. Il n'y a jamais eu de réseau relié au 160° méridien. Il faudrait reconstruire des milliers de kilomètres. Cela nous prendrait toute notre vie.

— Lien Rag ne laissera pas tomber son fils, lui dit le vieux.

— Où est-il en ce moment ? Est-il seulement libre de ses faits et gestes ?

Dans la nuit qui venait, ils repartirent vers l'est, vers la ville fantôme. La ville où jadis des hommes fous dressaient des baleines, implantraient des bulbes sur leur dos, se reliaient à leur système nerveux pour leur imposer leur volonté.

— Juste pour amuser, distraire une foule stupide, disait Yeuse. Je trouve que c'est une façon humiliante d'agir avec ces merveilleux animaux.

— La décadence amène de ces exagérations-là, répondait Wark. Nord Pacific Station savait qu'elle allait mourir et sombrait dans une sorte de délire.

CHAPITRE XVII

Un immense alambic paraissait déverser sur le territoire des Boots des rafales de relents éthyliques. Dès que l'on pénétrait dans une station l'odeur de bière, de vodka, de whisky prenait à la gorge et l'on titubait avant que d'avoir bu. On fabriquait là n'importe quel breuvage à partir de n'importe quoi. Des cuves remplies d'ingrédients fermentaient un peu partout. Des centaines de wagons-citernes s'alignaient le long des quais en attente d'un chargement. Il y avait des appareils de distillation même dans les convois privés.

Ils avaient dû acheter une certaine quantité d'alcool pour payer les droits de passage et ne savaient plus où fourrer ces bidons d'un gallon. Jusqu'aux gosses qui sur les quais proposaient des flacons de poche et des alambics miniatures comme jouets.

— Ils alimentent le quart de la planète et au moins cet hémisphère austral, leur dit le Maltais.

Toutes les cultures n'étaient destinées qu'à la fabrication de boissons fortes, à commencer par la bière. On en trouvait des dizaines de qualités. Dans la ville principale, dont on avait oublié le nom véritable pour la rebaptiser Drunk Station, on pouvait rencontrer des hommes d'affaires de toutes les Compagnies mondiales. Même avec les frais de transports l'alcool fabriqué ici coûtait moins cher rendu en Panaméricaine. Mais il n'y avait pas que l'alcool consommable qui intéressait les acheteurs. Le clan fabriquait de l'alcool à usage de carburant. Un violent poison par ailleurs et dont on ignorait la composition.

Ce ne fut qu'une brève traversée, mais le convoi resta longtemps imprégné par l'odeur. Avant d'arriver chez les Ferrailleurs, le

Maltais essaya d'obtenir une rallonge à la somme déjà payée mais Lien refusa toute discussion à ce sujet.

— Si nous retrouvons les nôtres, il y aura peut-être une prime, mais rien n'est certain, ajouta-t-il.

Le Maltais tirait sur son cigare pour la plupart du temps éteint, avec un regard maussade. Il continua à se plaindre, l'équipée lui avait coûté un homme tué et un autre blessé, il y avait des dégâts aux deux grosses locos.

— Ne croyez pas que ce sera du tout cuit avec les Ferrailleurs, ajouta-t-il. Ce ne sont pas des gens commodes, vous vous en rendrez compte.

Des centaines de trains complets composés de wagons découverts remplis de débris métalliques de toutes les origines stationnaient un peu partout dans la Concession du clan et bien en dehors des stations. La moindre voie de garage était occupée par des files de wagons et il ne restait que quatre voies pour le trafic quotidien. Ici le fer était le maître mot. Les convois transportant le précieux matériau avaient toujours la priorité.

— Vous avez remarqué, dit le religieux. Il s'agit surtout de rails découpés en morceaux, prêts à être refondus. Ils ont dû piller des centaines de voies abandonnées.

Lien Rag frissonna. Ces pillards s'étaient-ils attaqués au Réseau du 160° qui passait à l'est de leur territoire ? Ou bien allaient-ils chercher leur approvisionnement en pleine banquise ?

— Le plus fort est qu'ils vont démanteler d'anciens réseaux de la Sibérienne pour revendre ensuite à cette même Compagnie des wagons de ferraille. Ils en font autant avec les Compagnies de l'Australienne. Ce sont des malins. Mais ils sont croyants et il y a même un cardinal-évêque dans cette partie du monde. Je vais aller lui rendre visite d'ailleurs. Il nous aidera certainement à convaincre les patrons de la Compagnie de nous laisser emprunter le Réseau des Disparus.

Le conseil au grand complet daigna les recevoir un soir pour discuter de leur affaire. Le Maltais et ses hommes en grande tenue se joignirent à eux. Les Ferrailleurs n'étaient pas des hommes comme les autres. Ils ne portaient aucun uniforme et dans l'ensemble paraissaient même négliger leur apparence et leur

hygiène. Il y avait trois femmes dans le conseil, trois matrones bien en chair aux cheveux tressés qui se montraient les plus méfiantes pour leur projet de rouler sur le fameux Réseau.

— Il est pourri, inutilisable. Nous-mêmes nous l'avons complètement délaissé... De plus, les Sibériens n'aiment pas qu'on l'emprunte. Ils ont des vues dessus et sans la guerre ils l'auraient restauré depuis longtemps. De temps en temps ils envoient un bâtiment de surveillance.

— Par votre Concession ?

— Non, il y aurait un tout petit tronçon qui conduirait chez eux. Si vous allez par là-bas, vous n'en reviendrez jamais et nous aurons les reproches de NY Station.

Ils s'en moquaient bien dans le fond et Lien Rag flairait autre chose. Les Ferrailleurs devaient avoir une montagne de fer à leur disposition dans le coin, peut-être un fabuleux stock de rails datant des premiers âges de l'ère glaciaire. On disait qu'à cette époque les Japonais s'étaient mis à construire des tas de réseaux pour survivre. Puis ils avaient été assimilés en tant que nation. Bien des gens de ce conseil avaient le type asiatique. L'une des femmes surtout avec son visage plat et ses deux yeux bridés. Elle regardait constamment Lien et le Maltais lui souffla qu'elle devait avoir le béguin pour lui.

— Vous lui plaisez assurément. Vous devriez faire un effort. Elle a de l'influence.

— On dirait Lady Diana, protesta-t-il en évitant de regarder dans sa direction.

— Ce n'est qu'un moment à passer. Il paraît que c'est une midinette qui adore les vieux romans et les vieux films sentimentaux.

Il ne sortit rien de cette réunion, mais la matrone qui s'appelait Sunny fit promettre à Lien qu'il lui rendrait visite le lendemain matin.

— Je pense que le cardinal-évêque pourra nous aider, dit le religieux, sinon ils ne nous laisseront jamais continuer. Il paraît que depuis des années ils ne laissent aucune personne étrangère à leur clan emprunter ce réseau.

— Cette femme m'attend demain... Si je dois en passer par là je

le ferai, mais ce n'est pas de gaieté de cœur.

Le Maltais se montrait toujours aussi maussade. Son rôle se terminait. Il n'avait nulle envie de les suivre sur ce réseau maudit et il ne paraissait pas satisfait des dix mille dollars versés.

— Le temps passe, disait Lien, et mon fils attend des secours. Pourvu qu'ils ne désespèrent pas, lui et ses compagnons.

CHAPITRE XVIII

Il y avait des semaines qu'elle avait découvert ce wagon-piscine. Il appartenait à un ensemble d'habitations mobiles du quartier résidentiel de la ville fantôme et elle avait fini par demander à Indirah de l'aider à le remettre en état. Une chaudière très simple suffisait à réchauffer l'eau et elle put la remplir assez facilement. Le wagon possédait un toit transparent et de larges ouvertures. On pouvait effectuer quelques brasses dans ce petit bassin peu profond. Les anciens habitants de l'endroit ne paraissaient pas avoir eu l'aquaphobie des autres habitants de la planète. À Kaménépolis, par exemple, on ne trouvait aucune piscine, les gens n'éprouvaient pas le besoin de nager. Tout le monde savait que le jour où la banquise s'ouvrirait, nageurs ou pas, nul ne survivrait plus d'une minute dans l'eau glacée. Apprendre à nager n'était plus qu'un besoin superflu. Elle pensait que Jdrien apprécierait et elle fut la première à se baigner. Indirah refusa de la rejoindre, prétexta qu'il avait du travail et la laissa seule. Elle ôta alors l'espèce de combinaison qu'elle portait et qui la gênait et se laissa aller dans l'eau chaude les yeux fermés.

Lorsqu'elle les ouvrit, elle découvrit l'homme sur sa droite. Il se trouvait en dehors du wagon et souriait. Il semblait nu. Sa peau était sombre, recouverte de poils luisants comme un phoque. Mais ce n'était pas un Roux. Son visage était nu, protégé par une sorte de vernis à même la peau.

Soudain elle réalisa qu'elle se trouvait au milieu de la banquise avec quatre autres personnes dont un enfant et que depuis des mois elle n'avait pas rencontré d'étranger. Elle poussa un hurlement de terreur et se dirigea vers la petite échelle pour quitter l'eau. Elle se retourna et l'homme à peau de phoque lui fit un signe qu'elle ne

comprit pas. Elle alla remettre ses habits après s'être séchée, perdit de longues minutes et lorsqu'elle sortit il n'y avait plus personne. Elle se précipita dans la bibliothèque où Wark travaillait.

— Il y a un homme dans la cité morte...

— Vraiment ?

— Un homme étrange qui ressemble à un phoque mais ce n'en est pas un.

Elle comprit qu'elle donnait l'impression de délirer et reprit son souffle, expliqua qu'elle se baignait lorsqu'elle avait eu la sensation d'une présence.

— Un homme en peau de phoque, dit Wark.

Il n'était ni moqueur ni très passionné. Presque indifférent.

— Vous ne me croyez pas ?

— Tout est possible, dit-il. Nous vivons dans un endroit si éloigné, en vase clos, nous voyons toujours les mêmes visages et nous avons besoin d'autre chose, de voir d'autres lieux, d'autres humains...

— D'accord, vous pensez que j'ai eu une hallucination ?

— J'en ai eu moi-même. J'ai cru voir un jour un train de voyageurs qui passait devant mes fenêtres et il y avait une fille que j'ai connue dans le temps qui me faisait signe. Je n'avais pas bu, j'étais reposé.

— Je vous jure que c'était un homme.

— Un Roux ? Certains ont des maladies qui rendent leur fourrure sombre et gluante. Je suis surpris qu'il n'y ait pas de Roux dans le coin. Un endroit comme celui-ci aurait pu les attirer avec ses réserves d'huile et de nourriture.

— Ce n'était pas un Roux. Il avait le visage blanc... tirant sur le vert et...

Décidément elle s'enferrait et elle préféra s'en aller.

Elle marcha dans la ville morte, essayant d'appeler Jdrien mais il ne répondait pas. Elle se dirigea vers le baleinarium en espérant y trouver le vieux Pavie mais lorsqu'elle déboucha du vomitoire il n'y avait personne sur les gradins.

Son regard tomba sur la piste et elle se raidit. Il y avait un

énorme trou dans la glace et des vagues moyennes venaient éclabousser les parois de cette excavation. Comme si quelque chose venait de disparaître là.

— Jdrien, cria-t-elle épouvantée.

L'Enfant avait pu descendre et... Mais il la rassurait, disait qu'il était avec Pavie et que son goéland avait accepté de se poser sur sa tête, et que Pavie lui donnait à manger.

— Je viens, répondit-elle.

Mais qu'est-ce qui avait perforé la glace et s'était enfoncé dans l'océan ? L'homme à la fourrure de phoque ? Il n'avait pas besoin d'un trou aussi vaste. Non, comment aurait-il fait pour respirer ? Les trous à phoques, les trous à baleines étaient parfois à des distances énormes les uns des autres. Elle aurait aimé descendre jusqu'à l'eau, mais l'océan la terrorisait quand il apparaissait ainsi dans un creux de banquise glauque et sinistre.

Elle quitta le cirque aquatique et partit à la recherche de Jdrien. De loin elle les vit. Effectivement le goéland était posé sur la tête de l'enfant qui marchait lentement pour ne pas l'effrayer. À quelques mètres, le vieux mineur applaudissait sans bruit.

Elle s'immobilisa, regarda autour d'elle. L'homme-phoque s'était-il rendu compte qu'elle n'était pas seule ? Pourquoi était-il apparu alors qu'elle était nue ? Et si vraiment il s'agissait d'un fantasme, comme l'expliquait Wark ? Elle était nue, alanguie par la tiédeur de l'eau, prédisposée peut-être aux caresses amoureuses et elle avait créé un être mi-homme mi-bête qui correspondait peut-être à ses désirs les moins avouables.

Là-bas, le goéland battait des ailes et s'élevait au-dessus de la tête de Jdrien qui tendait les bras vers lui. Mais l'oiseau continuait à monter vers la verrière en ruine, se perchait sur une des colonnettes en glace et inclinait curieusement la tête. Puis il disparut et Jdrien se retourna vers Yeuse.

— Z'avez vu ? dit Pavie. J'aurais jamais cru ça possible. Moi qui ne sais même pas me faire obéir de ma chèvre...

— Vous n'avez vu personne ? demanda Yeuse.

Pavie arrondit ses petits yeux avec effarement :

— L'aurait fallu voir quelqu'un ?

— Moi je sais qu'il y avait un étranger, dit soudain Jdrien. Il nous a observés un moment. J'ai cru que c'était toi ou Indirah, mais non. Tu n'aurais pas exprimé autant d'étonnement parce que le goéland se posait sur ma tête. Lui était très étonné. Pas à cause de l'oiseau, mais de nous découvrir là.

— Tu sais où il se trouve maintenant ?

— Non, j'ai perdu sa pensée.

CHAPITRE XIX

Wark semblait leur en vouloir. À cause de cet inconnu que Yeuse avait vu, que Jdrien avait senti. Il regardait Pavie avec agacement parce que le vieillard ne doutait jamais de ce qu'affirmait l'enfant. De même Indirah plein d'affection pour Yeuse acceptait aussi son hallucination comme s'il s'agissait d'un fait réel.

— Et alors une baleine a dû venir crever la glace de l'arène et repartir. Un homme-phoque. C'est une vieille légende stupide.

— Ce n'est pas un homme-phoque. Il porte une fourrure en peau de cet animal, une fourrure à poils courts et huileux. Il a un vernis sur son visage, un vernis qui est extensible et ne se craquelle pas.

Wark haussa les épaules. Il les regarda avec inquiétude en pensant qu'il ne fallait peut-être pas trop rester dans cette ville morte.

— Nous allons retourner sur le chantier du Cancer Network. Même si nous ne faisons que dix ou quinze kilomètres, ce sera toujours ça. Demain on commence à déboulonner des rails dans le coin. On pourra partir d'ici une semaine certainement.

Deux jours plus tard, redevenu plus aimable, il invita Yeuse à visiter un endroit particulier proche du baleinarium. C'était un quartier de maisons mobiles très jolies, très bien décorées à l'intérieur et pourvues d'un grand confort. Elles n'avaient pas tellement souffert de l'abandon d'un siècle. Le froid conservait certaines choses. Il y avait des canapés en peau de phoque précisément et la jeune femme éprouva une sensation bizarre à passer son doigt dessus. Même si la basse température la rendait dure comme du métal.

— Qu'en pensez-vous ? demanda Wark.

— Qui habitait là ? De hauts personnages ?

— Non, les dresseurs de baleines. Je viens de retrouver des comptes les concernant. En fait, ils n'étaient pas de simples dompteurs. Ils avaient des connaissances en électronique, psychologie du comportement animal, et bien d'autres encore. C'était les maîtres de la cité dans la dernière période de décadence.

— Ils sont partis eux aussi, ou sont morts quand il n'y a plus eu personne pour les applaudir, murmura-t-elle. Croyez-vous qu'on trouverait des descendants en Panaméricaine ?

— Peut-être.

Elle l'accompagna à la bibliothèque où il faisait plus chaud, se laissa aller sur le divan et ferma les yeux. Elle revoyait l'homme à la peau de phoque derrière la vitre. S'il était entré, l'avait rejointe dans la piscine et...

Une main lui caressait doucement ses jambes gainées de cuir, essayaient de glisser sous la robe de laine. Elle ouvrit les yeux, vit Wark à ses pieds, faillit éclater de rire, mais la main devenait précise et elle en mourait d'envie. Elle s'abandonna.

Ils empilèrent de pleins wagons de rails, soudain galvanisés par l'impression qu'ils allaient réussir à rejoindre l'autre partie du réseau. Ils quittèrent la ville fantôme un matin et Yeuse se surprit à regarder dans tous les coins. Elle était certaine qu'elle n'avait pas rêvé. L'homme pouvait se cacher dans cette ville avec d'autres compagnons. Ils n'avaient jamais pu la fouiller dans sa totalité tant elle était étendue.

Ils retrouvèrent leur voie interrompue, les vieilles traverses. Le lendemain, Wark se blessa en recevant un rail contre sa hanche. Sa combinaison explosa et outre la blessure il fut grièvement brûlé. Ils le transportèrent dans le compartiment infirmerie et Yeuse tenta de le soigner tant bien que mal. Le froid subit avait cautérisé la plaie. Ces combinaisons isothermes étaient des nids à microbes en général. Ils reprirent le travail sans le mécanicien mais ce n'était pas très stimulant. Yeuse grimpait au moins deux fois par jour sur la loco pour inspecter l'horizon à l'ouest mais toujours rien. Les traverses finissaient par se rejoindre là-bas au loin en une sorte de ligne de fuite. Parfois elle avait des doutes, appelait Jdrien ou Indirah mais ils ne faisaient que prolonger un espoir fou, le temps

de grimper pour ensuite secouer la tête.

Wark était immobilisé et le supportait mal, regrettait la bibliothèque de la ville morte, devenait exigeant. Parce qu'ils avaient couché ensemble, il s'imaginait qu'il pouvait obtenir n'importe quoi d'elle.

— Faut rentrer, lui dit Pavie un soir alors qu'ils dînaient sans appétit. Wark se rétablira mieux là-bas. Si jamais il lui arrivait malheur, comment ferions-nous avec la loco qui a des défaillances ?

Il y avait toujours une soudure à faire, une tuyauterie à boucher. Le matériel souffrait terriblement. Pavie s'effrayait qu'ils soient à des heures de la ville morte.

— On peut laisser les rails, revenir plus tard. Pour l'instant ce serait imprudent.

— Ce que vous voulez tous, fit-elle avec un peu d'aigreur, c'est retourner à North Pacific Station. Cette ville morte vous fascine, vous anesthésie. Vous, Pavie, c'est le baleinarium, toi, Jdrien, le goéland, Wark sa bibliothèque et la comptabilité du chef de station, il n'y a qu'Indirah et moi qui désirons nous en sortir vraiment.

Elle éprouva un remords soudain, sut que Jdrien lui reprochait silencieusement ses paroles. Il lui démontra toujours mentalement que le goéland aurait pu le suivre n'importe où s'il l'avait voulu.

— Excusez-moi, dit-elle, je suis fatiguée. Nous rentrerons demain si vous le voulez.

Un jour ils n'en ressortiraient pas de cette ville. Le vieux Pavie mourrait, elle et Wark se mettraient ensemble et feraient peut-être des enfants. Indirah ? Elle ne savait pas. Il en aurait un jour assez et partirait vers l'est avec la loco, se rendrait à la Panaméricaine. Et Jdrien ? Les Roux finiraient par le rechercher, mais dans combien d'années, puisqu'il leur avait demandé, avec une sagesse digne d'un adulte, mais un adulte l'aurait-il eue, de le laisser grandir, de l'oublier. Bien sûr, il ne s'était pas exprimé ainsi mais les Roux avaient compris ce qu'il voulait.

Non, elle ne mourrait pas dans cette ville fantôme. Elle ne le voulait pas. Il devait exister un moyen de s'en sortir. Il le fallait avant qu'elle ne devienne folle. Le Kid, Lien Rag les avaient donc abandonnés ? Que faisaient-ils pour les tirer de là ?

Dans la nuit, un vent horrible secoua le train dans tous les sens, les empêchant de dormir. Des boules de glace venaient se fracasser contre les voitures.

CHAPITRE XX

Sunny, la matrone du Conseil d'administration, le reçut dans son palais en forme d'étoile fait de wagons soudés, qui se déplaçait sur cinq voies. Le garçon qui vint lui ouvrir lui ressemblait étrangement comme les deux autres qu'il croisa. Une jeune fille servait le thé dans un boudoir où régnait une température étouffante. Elle aussi ressemblait à Sunny qui l'attendait, vautrée sur un immense sofa en forme d'étoile lui aussi.

— Ce sont mes fils et mes filles, dit-elle. J'ai eu seize enfants. Certains sont morts, d'autres partis, mais il en reste dix auprès de moi.

Une de ces araignées au ventre toujours gros, rempli d'œufs, pensa Lien Rag en s'asseyant en face de la Ferrailleuse qui le scrutait de son regard oblique.

— Vous êtes tombé dans un piège, dit-elle. Le Conseil ne vous laissera jamais emprunter le Réseau des Disparus.

Au moins elle était franche, commençait par poser les conditions du marché. Il se voyait mal faire l'amour avec cette masse de chair safranée qui boudinait entre le boléro de soie noire et la ceinture du pantalon bouffant.

— Vous êtes Lien Rag, le bras droit de Lady Diana et vous êtes envoyé par la Commission des Accords de NY Station, n'est-ce pas ?

Inutile de protester de son innocence. Son passé le désavantageait.

— Vous êtes rentré en dissidence contre la Panaméricaine et en Patagonie vous avez découvert un génocide de millions de personnes. Vous étiez alors avec des membres de la Commission qui ont mystérieusement disparu. Vous aussi aviez disparu. Vous êtes

devenu l'agent secret de la Commission qui n'ose pas attaquer de front Lady Diana pour ses crimes mais cherche à prouver qu'elle finance des actions en contradiction avec les Accords.

La très jolie jeune fille lui apporta une tasse de thé et il remarqua ses doigts déliés, transparents comme la porcelaine qu'il tenait entre ses mains.

— La Compagnie Bones vous a déjà convaincu, n'est-ce pas ? Les Accords y sont habilement détournés. Ici vous avez vu que nous fabriquons de la ferraille avec des rails. Ils ne sont pas tous rouillés, déclassés. Vous avez dû remarquer que certains sont de construction récente en acier allégé. C'est exact. Nous sommes des voleurs, les plus grands voleurs de la planète, les plus ignobles même puisque nous nous attaquons à ce qu'il y a de plus sacré sur la surface du globe. Le rail. Nous osons démonter des kilomètres de réseau et personne ne vient nous accuser de ce sacrilège. Nous fournissons toutes les Compagnies qui se nourrissent de leur propre chair, si j'ose dire. Nous autres d'origine asiatique ne détestons pas les images audacieuses.

— Je ne suis pas un agent secret.

— Vous n'arriverez pas à convaincre les autres membres du conseil, j'en suis désolée. Le Réseau des Disparus porte bien son nom. Même si nous vous laissons passer, vous disparaîtrez. Le religieux n'aurait jamais dû vous entraîner dans cette aventure. Ou alors il vous a trompé lui aussi.

Le frère Pierre n'en était pas à une fourberie près. Lien Rag lui avait livré ce qu'il savait sur Grégoire XVII, le dernier pape de l'ère solaire. En échange, le religieux l'avait conduit jusqu'au clan des Ferrailleurs et son contrat avait été respecté.

— Il n'y a que moi qui puisse vous aider. Mais d'abord, qu'allez-vous faire sur la banquise ?

Lien Rag le lui dit franchement. Elle parut intéressée.

— Vous avez une nombreuse famille et vous comprenez mes angoisses. Je veux retrouver mon fils.

— Lady Diana aussi, m'a-t-on dit.

— Vous avez de bons informateurs.

— Nous devons être au courant de bien des choses à cause du

cours de la ferraille. Notre entreprise est colossale. La plus importante de cette zone, de la Fédération certainement. Nous employons des milliers de gens et pour un travail qui en rebute beaucoup. La plupart des postulants sont effrayés, scandalisés que nous allions voler des kilomètres de rails chez le voisin. Il faut faire vite, travailler lorsqu'il fait nuit, lorsque souffle la tempête de glace, aller dans des zones dangereuses de la banquise ou des montagnes.

— On commence à produire un nouveau rail qui n'utilisera plus qu'un minimum d'acier. Des bactéries peuvent fabriquer une matière hautement conductrice, excessivement dure et souple à la fois qui pourra subir les variations de la glace dans des proportions étonnantes.

— Nous le savons et nous préparons des équipes de sabotage pour empêcher notre ruine.

— Vous ne tiendrez pas le coup longtemps. Cette technique finira par avoir votre peau.

— On aura besoin du fer pour autre chose, dit-elle avec violence. Nous disposerons alors de tous les vieux réseaux délaissés. Il y aura une mévente quelque temps mais nous pourrons faire face.

— Qu'y a-t-il sur le Réseau des Disparus ?

— Réellement je l'ignore.

— Pourquoi m'avez-vous fait venir ?

Sunny le regarda, sourit. Elle avait des dents gâtées. Ou noircies simplement.

— Je veux que vous me fassiez un enfant. Je vous admire depuis longtemps, Lien Rag. À une époque les journaux panaméricains, les radios, les télévisions parlaient de vous tous les jours et je suivais attentivement votre carrière.

Elle fit la moue de sa toute petite bouche.

— Vous m'avez déçue. Je pensais que vous enverriez cette affreuse bonne femme dans une crevasse et que vous prendriez sa place à la tête de la Panaméricaine. Vous couchiez avec elle certainement ?

— Non, jamais.

— Vous aviez tort, elle était folle de vous. Vous auriez pu rafler ses actions, faire un coup de force. Les autres actionnaires

panaméricains, je parle des plus gros, mènent une vie de mollesse et de luxe. Ils n'auraient rien dit à la condition que vous leur garantissiez leurs revenus. C'est une Compagnie puissante et fragile à la fois. Un type comme vous aurait pu en devenir le maître. Qu'est-ce qui vous a pris ?

— Je suis conditionné pour être toujours dans la dissidence, pas au pouvoir.

— Vous acceptez de me faire un enfant ?

— Je ne vous désire pas.

Elle eut un rire clair, ne parut même pas choquée.

— Aucune importance. Je ne cherche pas la jouissance, juste un peu de semence. Votre enfant sera heureux. Tous mes enfants sont heureux. Et moi j'aime être enceinte, les porter neuf mois, les mettre au monde, m'occuper d'eux. Je ne vis que pour ça. Comme autrefois la reine des abeilles, vous avez déjà lu quelque chose là-dessus ? Je suis une reine pondeuse et je regrette de ne pas avoir fait un enfant chaque année. J'ai commencé à treize ans. Déjà je voulais un bébé. J'en ai fait seize en vingt ans. Celui-là sera le dernier. Et vous êtes le seul homme dont je désire un enfant en ce moment. Il y avait votre ami le Kid, mais je crains qu'il ne me fasse un rabougrì comme lui. C'est un être fascinant mais je ne peux pas prendre ce risque. Je suis certaine que Lady Diana aurait aussi voulu un enfant de vous. Elle peut encore en avoir. Je suis la seule à connaître son âge. Mais je ne vous le dirai pas.

— Cet enfant serait un droit de péage en quelque sorte ? Pour retrouver un fils je dois en égarer un auprès de vous et de votre inquiétant entourage ? Je désapprouve ce que vous faites, ces vols de rails. Des réseaux même abandonnés doivent être respectés. Un jour ils peuvent être réactivés. Avez-vous touché au Réseau du 160° Méridien ?

— Il était déjà bien dégradé. Nous n'avons jamais volé ses rails. La banquise s'est chargée de le ruiner en plusieurs endroits.

— Et le Cancer Network ?

— La concession n'appartient pas au Kid.

— Si, dans sa plus grande partie.

— Il n'en possède qu'une partie et ne retrouvera jamais les petits

porteurs d'actions de la plus grande.

— Je ne veux pas vous faire un enfant. J'étais prêt à coucher avec vous pour vous donner du plaisir mais vous n'aurez pas un enfant de moi.

— Comment ferez-vous pour le Réseau des Disparus ?

— Je m'arrangerai avec vos confrères du Conseil. Il y a toujours moyen de négocier. Nous allons devenir de gros acheteurs de ferraille dans les prochaines années. Nous possédons une miniaciérie et bientôt il y en aura plusieurs. La banquise va se peupler. Le Kid va multiplier les réseaux dans toutes les directions.

— Même si vous preniez option sur notre production pour dix ans vous n'obtiendrez rien.

— Alors je retourne dans le sud. Nous reconstruirons le Réseau du Méridien. Je suis certain que d'ici à six mois nous pourrons arriver jusqu'aux naufragés de la banquise. Ils peuvent tenir tout ce temps. Mon fils est avec une équipe remarquable.

— Vous bluffez, en fait vous mourez d'inquiétude à son sujet. Que craignez-vous ? Que votre enfant soit malheureux ? Demandez autour de vous. On vous dira que les fils et les filles de Sunny sont parmi les enfants les plus choyés, les plus libres de ce monde. N'est-ce pas, Jael ?

La jeune fille délicate et gracieuse sortit de l'ombre et se mit à rire :

— Vous devriez faire un enfant à mère, sinon elle va se laisser mourir de neurasthénie. Il lui faut un bébé maintenant que nous sommes grands.

Jael s'approcha de sa mère, s'agenouilla et posa sa tête si mignonne sur les cuisses massives de Sunny, regarda Lien en souriant :

— Ne soyez pas aussi strict... j'aimerais avoir un petit frère ou une petite sœur dont vous seriez le père.

Il faillit lui demander pourquoi elle-même ne désirait pas d'enfant. Mais ce n'était qu'un réflexe génésique. Il n'aurait pas consenti à abandonner un futur bébé dans une Compagnie où la violence était la règle. Cette jolie Jael n'était qu'une Ferrailleuse voleuse de rails comme tous ceux de sa famille et de son clan.

Voilà qu'il défendait le rail, les Accords de NY Station comme si le sermon du Kid sur une règle de morale à suivre avait fini par triompher dans son subconscient.

- Je dois partir, dit-il.
- Dommage, dit Sunny.
- Si le Conseil refuse l'autorisation de passer, je retournerai en Compagnie de la Banquise.
- Eh bien, au revoir, dit la grosse matrone avec un sourire paisible.

Il n'aurait jamais pensé que la famille Sunny irait jusqu'à le retenir par la force pour donner satisfaction à la mère. Il venait de quitter le boudoir lorsqu'ils l'immobilisèrent. Ils étaient trois et possédaient une technique de combat rapproché qui l'empêcha de se défendre au-delà de quelques secondes. Il dut porter deux ou trois coups mais bras et jambes tordus, craignant une fracture ou une déchirure des muscles, il se laissa faire. Certain que cette grosse mamelue et fessue ne parviendrait jamais à ses fins.

Il se retrouva attaché sur un lit bas, les membres en croix. Puis on le laissa dans cette petite chambre qui ne ressemblait en rien à un compartiment ferroviaire. Les murs étaient recouverts de tissu et l'air était mystérieusement parfumé.

Jael entra, referma la porte avec un sourire mystérieux. Un doigt sur sa bouche, elle lui fit comprendre qu'il ne devait rien dire qui puisse trahir sa présence. Il pensait qu'elle venait le délivrer comme dans un bon vieux roman ou film d'aventures d'autrefois. Mais tranquillement elle s'asseyait à côté de son lit bas où il était écartelé et approchait son visage du sien pour l'embrasser doucement sur la bouche. Un baiser léger, délicat comme une fleur odorante. Elle s'écarta un peu, puis recommença et cette fois une langue timide pénétra dans sa bouche. D'abord sur la réserve, il céda au charme étrange de ce baiser et la jeune fille haletait doucement, le buste gonflé de désir. Il appuya ensuite sa tête contre ses seins et elle ouvrit sa tunique sur sa poitrine nue pour qu'il puisse sucer ses pointes roses et dures. Elle posa sa main sur son torse, ouvrit deux boutons de son vêtement, glissa sa petite main contre la peau de Lien, la fit descendre vers sa ceinture. Il revoyait ces doigts fins tenant l'anse de la tasse de thé et avait soudain

terriblement envie de les sentir autour de son membre tendu. Elle l'embrassa à nouveau tandis qu'elle le caressait doucement. Il ne pouvait ajouter « savamment » car elle gardait des hésitations, des effarouchements de très jeune fille. Il tirait avec rage sur les liens qui retenaient ses mains aussi loin de ce corps mince et tiède, la suppliait de le détacher mais elle n'en faisait rien. Peu à peu sa main minuscule prenait possession de lui, dégrafait son pantalon, dénudait son ventre. Pris de vertige, il pensa qu'il allait exploser si elle continuait lorsqu'elle se tourna vers la porte et dit :

— Mère, tu peux venir, il est prêt.

CHAPITRE XXI

Les jours suivant leur arrivée, les Roux construisirent un mausolée en glace pour Jdrou, la mère de Jdrien. C'était une sorte de pyramide tronquée en glace translucide à travers laquelle on pouvait distinguer parfaitement le corps de la jeune femme. Il s'élevait à côté de l'ancien Dépotoir que Ram et les siens revendiquaient toujours, ce qui enrageait les nouveaux agents de la Compagnie qui y travaillaient désormais.

Les Roux refusaient obstinément de s'installer sur un autre emplacement où la Guilde des Harponneurs avait fini par déverser une partie de ses ossements. Yal, le chef de la Guilde, s'efforçait de mettre une sourdine à ces revendications.

Le Mikado parlait toujours de vendre ses parts d'associé mais comme la monnaie de la Compagnie, la calorie, venait brusquement de remonter, il avait décidé de remettre cette vente de quelques mois. On pouvait avoir un dollar désormais pour cinq cent cinquante calories alors qu'il en fallait six cents et plus auparavant.

Le Kid surveillait aussi la fortune de la Guilde et des Harponneurs par l'intermédiaire de sa banque centrale. Les banques privées installées dans la cité devaient également le tenir au courant des grosses transactions. Il ne tenait pas à voir ceux de la Guilde devenir ses nouveaux associés. Ces Chasseurs de baleines considéraient trop que la force primait le droit pour qu'il collabore avec eux à l'édification d'une société nouvelle sur ce territoire immense et désertique. La chasse à la baleine s'intensifiait mais l'Institut spécialisé dans l'étude de ce cétacé avait averti le nain qu'il courait à la catastrophe à cause de la capture de spécimens de moins en moins gros.

Il avait un projet important de création d'une station baleinière à l'est sur le Réseau de Titanpolis, là où passaient les plus belles baleines. Certaines atteignaient plusieurs centaines de tonnes alors que la moyenne à Kaménépolis était de dix tonnes. Il fallait maintenant aller jusqu'au bout de ses intentions, même si la Guilde se rebellait.

Il en discuta avec son chef de la police, Gola, qui ne portait pas les gens de la Guilde dans son cœur. Au départ, Gola était surtout chargé de veiller sur la sécurité des Roux et de les protéger contre les commandos racistes qui régulièrement éprouvaient le besoin de casser de l'Homme du Froid et de violer des Rousses. Ce faisant, ils les faisaient mourir par le simple fait de les entraîner dans leur loco-car trop chauffé pour abuser d'elles durant des heures. Les Roux ne supportaient pas vingt degrés au-delà d'une demi-heure. Ces porcs le savaient mais s'en moquaient. Et chez ces racistes le sexe était le principal moteur de leur agressivité bien qu'ils le niassent. Ils haïssaient les « mâles » pour leur membre trop apparent, trop solide, pour leur possibilité infatigable d'érection. Ils désiraient les « femelles » parce que leurs fourrures dorées, animales, donnaient au coït un goût de péché mortel. Gola avait su se montrer ferme et habile dans l'exercice de sa fonction et le Kid en avait fait son chef de la police.

— Ils n'admettront jamais la création d'une telle station. Ils doivent même préparer un coup et ce ne sera pas le premier.

— Ils auront la priorité pour s'installer là-bas à l'est.

— Ils perdront le contrôle de Kaménépolis. En fait, ils sont partout. Dans les commerces, les restaurants, les fabriques, les lieux de distraction. Ils financent sans hésitation. Parfois pour dix pour cent seulement, mais ils sont majoritaires dans bien des affaires.

— Que conseillez-vous ?

— D'embaucher des auxiliaires. Je sais que je semble tirer la couverture à moi mais ils sont puissants, aguerris et bien armés. Ils reçoivent des armes, vous pouvez en être sûr. Si vous les prenez en associés, ils laisseront tomber provisoirement, mais une fois dans le conseil d'administration ils en profiteront pour s'informer d'abord, puis pour pénétrer dans tous les rouages de la nouvelle administration. Dans deux ou trois ans ils se débarrasseront de vous

et de vos amis, prendront le pouvoir. Ils n'ont pas besoin d'une haute technicité pour chasser la baleine. Ils n'encourageront pas les industries nouvelles. Ils veulent une compagnie riche, rétrograde et raciste. Les Roux, les marginaux seront liquidés ou expulsés. Il y a le quartier de la Manutention qui les excite terriblement avec ses marginaux, ses artisans, ses boutiques qui sortent de l'ordinaire.

— Je ne dois pas créer cette station baleinière ?

— Si, mais quand vous pourrez leur clouer le bec. Quand vous pourrez les encercler dans leurs fonderies et les forcer à capituler. Sinon ils vous attaqueront et dans cette ville ce sera la guerre civile.

— L'état d'esprit dans la cité ?

— Mauvais. D'abord à cause des Roux qui s'obstinent à vouloir retrouver leur Dépotoir après six mois d'abandon. Mais il y a aussi l'affaire du Réseau du 160° méridien. Il y a des ragots, des tracts qui affirment que tous les impôts sont engloutis dans cette reconstruction parce que vous voulez retrouver votre fils perdu sur la banquise.

— Ces chiffres sont truqués. Nous faisons pas mal de choses ailleurs et surtout dans cette ville.

— Votre fils adoptif est né d'une Femme Rousse et ils ne comprennent pas votre attachement à ce gosse. Ils ont peur qu'à son retour il y ait à nouveau vingt mille Roux sur le Dépotoir. Ils ne le toléreront jamais.

Deux nuits plus tard, les Roux de Ram furent attaqués par une trentaine d'énergumènes et le mausolée de Jdrou fut dynamité. Mais le corps de la mère de Jdrien fut retrouvé à peu près intact. Gola et ses hommes intervinrent avec une sévérité qui provoqua une stupeur nouvelle. On ne pensait jamais que le Kid serait allé jusque-là mais en fait si le nain fut quelque peu dépassé par les événements, il couvrit Gola.

Il y eut dix morts chez les Roux. Douze ou treize femmes furent entraînées dans des draisines surchauffées mais les policiers intervinrent si rapidement qu'une seule fut retrouvée morte. Les autres furent violées mais restèrent en vie. On put les soigner à temps pour combattre les effets d'une atmosphère trop chaude.

Cinq des commandos racistes furent tués par balles, deux à

coups de crosse. Une douzaine réussirent à s'enfuir et la même nuit le reste fut expulsé du territoire, en direction d'Amertume Station, de l'autre côté de la frontière ouest.

Dans la ville, la stupeur passée, il y eut des interventions. La plupart des assaillants appartenaient à la classe moyenne, fils de commerçants, de petits artisans ou de fonctionnaires. Le Kid refusa toute entrevue et menaça d'expulser une centaine de personnes.

— Il faut créer un fichier, lui dit Gola. Sinon nous aurons de gros ennuis par la suite. La rancœur des familles va rester un foyer d'agitation. Nous devrons les surveiller étroitement.

— Laissez entendre que d'ici quelque temps certains expulsés pourront présenter leur demande de visa si nous n'avons rien à reprocher à leurs parents.

Il savait qu'il prenait des mesures injustes qui pénalisaient les familles des coupables, que le fichier serait une arme dangereuse, mais il avait besoin de maintenir l'ordre. Gola pensait que le commando anti-Roux avait été téléguidé par la Guilde des Harponneurs pour tester la dimension du Kid.

— Autre chose, dit le Kid, dès demain je fais contrôler la qualité de l'huile expédiée à l'étranger. En ce moment il y a quelques plaintes.

Mais le directeur de la Banque Centrale le lui déconseilla. La monnaie, la calorie, était indexée en quelque sorte sur la vente de l'huile de baleine et toute interruption même momentanée des exportations entraînerait une méfiance contre la calorie.

— Nous sommes en train de racheter du dollar par grosses quantités pour refaire nos réserves de devises.

— Bien, j'y renonce provisoirement.

Il alla rendre visite à Ram que les événements sanglants avaient beaucoup affecté. Il était avec son ami Jdrui et le Kid lui proposa de lui faire passer une visite médicale. Ram refusa. Dignement, pensa le Kid.

CHAPITRE XXII

Pavie finissait par connaître le baleinarium dans tous ses recoins. Il avait visité les vieilles installations qui permettaient de conserver l'arène libre de glace, les anciennes loges des dresseurs et des artistes. Avant la présentation du spectacle animal, il devait y avoir des parades, des exhibitions d'athlètes ou de filles peu vêtues. Un vomitoire en partie obstrué lui révéla un tunnel qui conduisait dans les profondeurs mêmes de la banquise, bien en dessous du niveau de l'eau dans l'arène. Mais il ne put aller plus loin à cause d'un éboulement. Il éprouvait une impression curieuse à descendre dans l'épaisseur de la glace avec une simple lampe électrique rechargeable. Le rayon renvoyé par les parois lisses se répercuteait à l'infini, allumait des incendies, des arcs-en-ciel, sortait de l'ombre d'autres tunnels qu'il n'osait emprunter. Des rails permettaient autrefois à des draisines-bennes d'accéder à ces sortes de caves.

Parfois il croyait entendre clapoter de l'eau, respirait une odeur d'iode et de sel. Puis un jour il flaira un très fort relent de poisson et découvrit un passage qu'il n'avait jamais exploré. Ce jour-là, au lieu de tenir sa lampe à la hanche droite, il la portait à bout de bras et c'est ainsi qu'il avait pu découvrir l'espèce de porche dissimulé, aurait-on dit, entre deux murs de glace. Il y avait une pente très forte, des escaliers et l'odeur de poisson, d'océan, un mélange inquiétant de pourriture et de vie, le prit à la gorge à travers son masque respiratoire.

Il déboucha sur une plate-forme de glace où subsistaient des quais en bois pourri. Et un peu plus bas c'était l'océan Pacifique. Sa surface était lisse, huileuse, noire. Contre le vieux quai en bois des milliers de coquillages, de balanes, de crustacés s'accrochaient, formaient des sortes de rochers. Sa lampe éclaira une grotte

immense, très basse de plafond, à peine quatre mètres mais qui s'étendait très loin au-delà du cirque. Les quais luisants de glace brillaient à l'infini mais la température était assez clémence. L'eau climatisait l'endroit et son thermomètre de combinaison indiquait à peine moins un. Il put ôter sa cagoule et faillit se trouver mal. Trop d'iode, trop de gaz de décomposition également. Son vieil organisme ne pouvait s'y habituer et il dut remettre sa cagoule, rendre le filtre encore plus actif. Mais il continua sa promenade, s'écartant de l'océan de crainte de glisser à l'eau. Il n'aurait jamais pu s'en sortir. Il ne savait pas nager et ces rochers de coquillages auraient entaillé ses mains lorsqu'il s'y serait accroché.

La grotte formait un coude et il se rendit compte que le niveau de la glace sous-marine se relevait pour former un bassin. Une série de bassins en fait. Dans le troisième il découvrit le squelette d'une baleine monstrueuse. Plus de trente mètres. Ses ossements, très blancs, avaient dû être nettoyés par toutes sortes de prédateurs. Il aperçut des crabes que la lumière faisait fuir de travers sur la pente glacée du fond. Il allait poursuivre sa route quand un détail accroché à sa mémoire lui fit faire demi-tour. À un certain endroit, la transparence de l'eau lui avait paru différente et malgré le danger de glisser il s'approcha et aperçut trois œufs immersifs. À peu près les mêmes que ceux qui se trouvaient dans un entrepôt de la ville fantôme.

Mais dans un autre bassin un bruit étonnant l'alerta et en approchant il vit que l'eau bouillonnait. Sa lampe révéla un grouillement de poissons prédateurs, de crabes, de petits requins qui achevaient de dévorer une baleine aussi longue que l'autre, immergée dans quelques mètres d'eau si bien que le haut de son corps était visible et encore intact. Il s'en dégageait une puanteur que le filtre ne pouvait entièrement tamiser. L'atmosphère même se réchauffait tout autour et du plafond de glace l'eau s'écoulait le long de milliers de stalactites parfois longues de deux mètres.

Cette baleine morte depuis des jours portait encore sur le dos un des œufs translucides et Pavie put enfin voir comment il était arrimé. Cette cellule transparente paraissait greffée dans le dos de l'animal, dans la masse de chair et de graisse qui protégeait la colonne vertébrale. Mais soudain il se rendit compte qu'il y avait

d'autres cellules du même type en plusieurs endroits de l'énorme masse de chair putride. Des crabes géants avaient escaladé la montagne de viande et ouvert une brèche énorme. Pavie pointa sa lampe et sursauta. Il croyait rêver. L'une des cellules située vers l'arrière était « meublée ».

— Je deviens fou ou quoi ? dit-il à voix haute.

Il aurait voulu chasser ces crabes immondes qui formaient une masse de carapaces qui s'entrechoquaient avec des bruits sourds et parfois masquaient la brèche. Il regarda autour de lui, vit que des stalactites de glace avaient fini par se détacher du plafond. Il alla en ramasser une, la jeta comme un javelot sur les crabes. Ils s'écartèrent une seconde avant de revenir à la curée. Il leur en lança trois autres et put enfin revoir la cellule. Il y avait une sorte de lit bas avec une couverture en fourrure blanche. Ce fut une vision rapide car les crabes revenaient et il réalisa qu'il n'avait plus que pour un quart d'heure de lumière. Mais le spectacle était tel qu'il s'en éloigna à regret. Il se retourna pour voir grouiller les crabes, bouillonner l'eau où des requins de toutes tailles s'empilaient les uns sur les autres. Dans le temps un système d'éclairage devait inonder l'endroit de clarté. Il s'éloigna et glissa à plusieurs reprises sur le bois des planches. La température n'était pas assez basse pour geler l'eau d'humidité et le sol était à cet endroit presque boueux. Un mélange de glace et de bois pourri. C'est ainsi qu'il vit les traces. Des traces de pieds humains. De pieds nus, qui plus fort était. De grands pieds en général, mais il y avait des traces plus petites, moins profondes.

Terrorisé, il se mit à courir, atteignit le tunnel fortement en pente, glissa dans l'escalier en se faisant très mal. Mais il préféra tomber que de lâcher sa torche qui commençait à donner des signes de faiblesse.

Il remonta les marches à quatre pattes, atteignit enfin le tunnel. De là il passa dans un vomitoire qui conduisait aux gradins. La nuit était presque totale et une fois à l'air libre il perçut les appels télépathiques de Jdrien, signala sa présence. Ne pas oublier de lui dire que sous la banquise il ne l'entendait pas. Il était frileux, épouvanté. Il avait hâte de les retrouver tous, de boire un peu de vodka. Il ne savait pas s'il oserait leur raconter ce qu'il avait vu. Il

haletait, avait toujours dans la gorge cette odeur de pourriture et en même temps d'iode, un mélange de mort et de parfum salubre.

CHAPITRE XXIII

— J'ai bien cru que nous devrions faire demi-tour, lui dit le religieux lorsque le lendemain matin, bien avant le lever du jour, le poste d'aiguillage leur annonça que la voie 34 leur était ouverte, qu'ils avaient un quart d'heure pour se présenter au sas-écluse de l'est.

— Vous avez vraiment couché avec cette femme ? demanda-t-il avec curiosité. Ne pensez pas que j'en fais une question de morale et si vous estimez que ma curiosité est équivoque, tant pis. Vous avez réellement pu... cette grosse femme laide ?

— Je préférerais ne pas en parler, dit Lien Rag.

— De toute façon vous êtes absous, puisqu'on vous a forcé à cette fornication.

— Je vous rappelle que nous avons un quart d'heure pour nous présenter au sas-écluse est... La voie 34 est ouverte. Regardez les feux.

Le petit train roula lentement, franchit l'aiguillage qui depuis deux jours était bloqué. Les Killers, le Maltais en tête, avaient disparu depuis la veille sans insister davantage.

— Nous ne savons pas grand-chose sur la distance à parcourir ni sur les possibilités de ravitaillement. On nous ouvre le fameux Réseau des Disparus, c'est tout.

Au sas-écluse ils n'attendirent qu'un moment, le temps pour un interminable convoi chargé de rails entiers de pénétrer dans la station. Puis ce fut à eux. Mais la ligne n'était pas encore le fameux réseau. L'endroit était encore de l'inlandsis, pas de la banquise. Il y avait des montagnes de rails entreposés, des milliers de wagons plats. Et puis progressivement le paysage changea et l'empire des

glaces reprit sa prépondérance. Avec quelques stations lointaines, quelques serres gigantesques. Il fallait bien que les Ferrailleurs mangent.

— Sunny m'a mis en garde. L'endroit est vraiment dangereux. Quand je dis l'endroit, c'est un territoire immense. Elle n'a même pas pu me dire comment ce réseau maudit se rattachait au Cancer Network. Il y a un vague poste-frontière et puis terminé.

— Il y a quand même des convois surchargés de rails, dit le religieux. Nous en sommes au cinquième.

— Ils vont se raréfier, les Ferrailleurs opèrent en Sibérienne avec même la complicité de paysans des zones les plus sauvages. Des gens qui ne veulent plus dépendre de l'administration centrale et qui démontent les rails pour reconquérir leur autonomie. Du moins les voies qui se dirigent vers le nord et l'ouest.

Le réseau important où ils roulaient se fractionna soudain et ils se retrouvèrent sur une ligne secondaire où ne couraient que quatre voies. Un paysage tourmenté par les congères les engloutit pendant deux heures puis ils surent qu'ils approchaient de la banquise à cause de la déclivité prononcée des rails. La motrice prenait de la vitesse et ils devaient freiner pour ne pas dépasser le chiffre autorisé. Là-bas, au bout, un point noir grossissait lentement, la station limite. Ensuite seulement ce serait le trop fameux réseau dont tout le monde leur rebattait les oreilles en essayant de leur faire rebrousser chemin.

Une station morose, avec des employés bizarres, qui devaient avoir des mentalités d'exilés. Il y avait une boutique qui vendait de tout, qui servait à manger et à boire. Le chef de station, une sorte de vieillard atteint d'un tremblement chronique, les mit en garde contre les colons installés le long de ce « réseau du diable », comme il ne cessait de le répéter.

— Emportez de quoi échanger plutôt que de l'argent.

Le religieux cligna de l'œil dans son dos. Le chef de station devait avoir des intérêts dans la boutique pour chaque client qu'il amenait à dépenser largement. Pourtant ils achetèrent de quoi pratiquer le troc. Il y avait quelques fonderies de gras de phoque mais occupées par des demi-fous qui vivaient dans la terreur continue et ne lâchaient jamais leurs fusils archaïques.

— Méfiez-vous... je suis désolé que vous soyez si sympathiques. Si encore vous aviez une machine blindée, si vous étiez au moins dix ou vingt vous auriez une chance d'en revenir mais à deux, sans armes, sans beaucoup de produits à troquer, je vous vois mal partis.

— Vous êtes vraiment rassurant, lui dit Lien Rag avec humour.

— Vous croyez que je suis sénile ? Je n'ai que trente-cinq ans et j'ai fait partie d'une expédition... Je ne recommencerais jamais. Là-bas sur la banquise ce n'est pas un endroit pour les hommes.

Le Kid avait connu les mêmes histoires, les mêmes avertissements terrifiés, des récits horribles. On lui parlait de Terror Point, un endroit limite où l'on faisait demi-tour, rendu fou par la solitude et l'impression que la banquise menaçait de s'ouvrir pour vous engloutir.

— De quoi avez-vous peur, demanda le religieux, des démons ?

— Ah ! padre !... Peut-être, oui, des démons. Les nuits surtout... On dirait que tous les morts de la Terre depuis dix mille ans se sont donnés rendez-vous là-bas.

Ils finirent par demander la voie et depuis son petit poste d'aiguillage le chef de station agita sa main avec commisération. Puis le sas les accueillit et ils roulèrent sur la banquise à vitesse réduite.

— Je me demande s'il n'y a pas entente entre les Ferrailleurs et la Panaméricaine pour décourager les aventuriers et les téméraires de notre genre, dit le frère Pierre. Lady Diana garde ainsi une liaison secrète avec le sud de la Sibérienne. Elle pourrait éventuellement l'utiliser en cas d'attaque-surprise.

— Par des commandos légers, des avisos, des patrouilleurs. Ce que préfère Lady Diana, c'est envoyer ses gros navires des glaces, ceux qui roulent sur vingt-quatre voies, ses cuirassés, ses croiseurs. Sans oublier les énormes forteresses blindées qu'elle achète à la Transeuropéenne. Dans ce cas il faudrait multiplier par vingt ces quatre pauvres petites voies. Mais il est possible que la légende soit préfabriquée en effet.

Le Kid avait pourtant éprouvé les plus grandes terreurs sur la banquise lorsqu'il devait découvrir le grand volcan Titan qui aujourd'hui fournissait la majeure partie de l'énergie. Il avait cru

apercevoir des silhouettes étranges, sentir des griffes lacérer son train, des dents fantastiques mordre dans l'acier de sa loco. La fréquence actuelle du trafic avait-elle chassé ces mystères ? S'étaient-ils réfugiés dans le nord en bordure de ce fameux Réseau des Disparus ?

— Nous roulerons aussi de nuit ? demanda le religieux d'une voix trop ferme pour ne pas trahir un certain émoi.

CHAPITRE XXIV

Après deux jours de réflexion, Pavie avait pris la décision que seul Jdrien était capable d'admettre l'invraisemblable. Parce que l'enfant pouvait fouiller dans son esprit et y débusquer la supercherie, le mensonge, et aussi tout ce qu'il ne pouvait exprimer avec de simples mots, lui qui déjà ne possédait pas une grande maîtrise de la langue. Jdrien l'accompagnait donc dans les cavernes de la banquise. Ils avaient des lampes et quelques provisions emportées à l'insu de Yeuse qui se serait vite alarmée.

Mais Yeuse passait ses journées auprès de Wark qui se remettait lentement de ses blessures. Le vieux souriait grivoisement. La jeune femme avait-elle besoin de dénuder l'homme totalement pour lui soigner sa hanche ? Il les avait surpris dernièrement dans la cabine de Wark. Sans chercher à le faire, d'ailleurs.

Dans le tunnel en pente, l'enfant serra très fort la main du vieillard que cette confiance émut. Ils débouchèrent dans la caverne qui s'étendait très loin. Il ne l'avait pas entièrement visitée.

Devant le premier squelette Jdrien s'immobilisa et communiqua sa tristesse, son émotion, son admiration pour sa longueur. Il demanda si les baleines vivaient longtemps et le vieillard ne sut que répondre. Certains disaient des siècles, mais avait-on vérifié ?

Une déception l'attendait plus loin. La baleine morte récemment avait été entièrement dépecée par les crabes et les requins. Quelques poissons plus petits achevaient de dépouiller les côtes immergées.

— Oh, dit le vieillard, les cellules... Les œufs transparents ont disparu.

Ils avaient dû se détacher, s'engloutir, être emportés par les

requins voraces si un bout de chair y était accroché.

— Il y avait entre quatre et six cellules aussi grandes que celles que tu connais. Elles communiquaient entre elles par des sortes de tubes transparents. De la grosseur d'un corps d'homme trapu. Je te jure que j'ai vu une sorte de lit, une couverture en fourrure, certainement du bébé phoque.

— Je te crois, lui dit Jdrien par la pensée.

— Je vais te montrer les traces de pieds nus.

Mais elles étaient à peine visibles. La viande de la baleine en fermentation avait provoqué une élévation de la température dans cette partie de la caverne et la glace avait fondu. Mais il restait encore une empreinte, assez petite, d'un pied nu. Jdrien s'accroupit pour la regarder de près. Il tourna la tête en direction de l'océan qui clapotait contre le quai.

— Ils sont venus de là, hein, toi aussi tu le penses ? Je ne suis pas un vieux fou... Tu comprends, ici dans le temps les dresseurs faisaient venir les baleines, les capturent... Enfin je sais pas bien comment... Ils arrivaient à leur fourrer l'œuf sur le dos, reliaient le pupitre au système nerveux... À l'époque, c'était fait pour amuser les foules... Peut-être que par la suite quand la foule n'est plus venue, que tout le monde a foutu le camp... je dis bien peut-être, remarque... Les dresseurs y se sont dit que dans le fond... Je crois que je commence à dérailler, moi. C'est pas possible des choses pareilles... C'est pas possible de vivre dans une baleine, fiston, même si elle fait plus de trente mètres de long et qu'on installe des cellules... Des pièces pour vivre, quoi... La baleine fournit la chaleur, déjà pas mal. Peut-être un peu de graisse aussi, un peu de viande... Y a le plancton pour le légume... La soupe au plancton c'est peut-être pas mauvais... Mais ça me dépasse un peu. Un type comme Wark, il pourrait p'têtre expliquer, mais je le connais. Même s'il voit ça il doutera encore. Il doute de tout, lui... Même du Cancer Network... Si on l'écoute, on va finir notre vie dans cette cité fantôme avec tous ces mystères qui nous harcèlent...

L'enfant lui demanda d'aller plus loin puisque la baleine continuait sous la banquise.

— Oui, encore un peu, mais au bout d'une demi-heure nous referons le chemin à l'envers, s'agit pas de tomber en panne de

loupiote, fiston.

Main dans la main, ils suivirent les quais qui plus loin se rétrécissaient en une sorte de corniche étroite. Il fallait regarder où l'on marchait, éviter de glisser. Il y avait eu des bouleversements internes de la banquise et Pavie n'avait plus du tout envie d'aller plus loin. Il suffisait d'un petit éboulement pour qu'ils soient à jamais enfermés dans une poche d'où ils ne pourraient sortir. Dans les bassins, il y avait d'autres squelettes de baleines, beaucoup de crabes aussi, très gros, inquiétants. Ils montaient sur la corniche et ne s'enfuyaient qu'au dernier moment. L'un d'eux, énorme, eut l'air de les narguer. Lorsque Pavie lui lança un bout de bois pourri il sauta à l'eau.

— Maintenant ça suffit, fiston, on va rentrer pour le thé... T'as pas une petite faim, toi ?

Mais Jdrien voulait continuer. Il disait qu'il entendait quelque chose.

— Quoi, des bruits ?

— De la musique.

— Rien que ça, fit le vieux sceptique, de la musique.

— Oui, il y a une femme qui chante.

Pavie, frustré par la disparition de la cellule « meublée » sans que personne d'autre que lui ne l'ait vue, commençait à douter de leur équilibre mental. L'enfant devait s'imaginer des choses, un peu comme lui qui avait été sur le point d'affirmer que des hommes habitaient dans le corps de ces grandes baleines.

— Fiston, demi-tour.

Jdrien s'arc-bouta de ses talons quand le vieux fit volte-face.

— Encore un peu.

— Rien du tout.

— On passe la pointe là-bas et ensuite je te suivrai.

Pavie soupira. Ce gamin le menait par le bout du nez. Ils allaient être en retard et Yeuse les gronderait. D'autant plus que l'enfant ne pouvait la rassurer par télépathie sous cette épaisseur de glace.

— Va pour la pointe là-bas, mais pas plus loin. Cette caverne n'en finit pas.

La pointe était une sorte de falaise de glace qui avançait en oblique dans l'océan. La corniche devenait encore plus étroite. Large d'un mètre à peine. La pointe franchie, Pavie sentit ses cheveux se hérisser sur sa nuque : effectivement une femme chantait.

CHAPITRE XXV

D'un commun accord, ils avaient décidé de rouler la nuit à vitesse réduite et aux instruments. Un projecteur puissant éclairait les rails suffisamment loin pour stopper à temps le petit train avant tout obstacle. Ils se relayaient toutes les trois heures environ et cela suffisait à les reposer. L'un et l'autre possédaient une grande habitude des nuits de veille, du sommeil fractionné.

Le troisième jour, alors qu'ils avaient franchi un millier de kilomètres, leur méfiance commençait de se relâcher. Ils pensaient l'un et l'autre que les habitants de la Bones Company exagéraient beaucoup les dangers pour rebuter les curieux.

Ils n'avaient eu que des incidents matériels, par exemple des aiguillages bloqués, des congères amoncelées sur le réseau qu'il avait fallu attaquer au laser et à la dynamite. Dans une station phoquière, les gens très frustes, qui leur avaient échangé de l'huile contre de l'alcool et des nourritures rares, leur avaient montré une certaine hostilité mais jamais ils ne s'étaient sentis réellement menacés.

Ce fut donc pour la troisième nuit. Lien Rag qui se trouvait aux commandes depuis une heure du matin aperçut la masse blanchâtre qui roulait vers lui. Une masse énorme, spongieuse, une sorte de brouillard d'autrefois. Il n'existant plus de brumes dans l'ère glaciaire. Juste des formations de cristaux de glace en suspension dans l'air. Le projecteur aurait dû les iriser au lieu de quoi son pinceau était absorbé. Voracement absorbé, aurait-on dit. Il ralentit au maximum et la secousse moyenne qui s'ensuivit suffit à réveiller le religieux qui le rejoignit.

— Du brouillard ? Je n'en ai vu que dans des galeries de mine ou

près des cratères de volcan...

— Ce n'est pas du brouillard, mais une masse énorme qui paraît gourmande de lumière. Elle continue d'avancer et j'ai bien envie de repartir en marche arrière.

— Et si vous éteignez le projecteur ? Nous pourrions nous servir de l'infrarouge.

Mais la masse parut également apprécier l'infrarouge et continua de rouler vers eux. Toutefois sa vitesse ne dépassait pas quelques kilomètres à l'heure. Son front se trouvait à cinq cents mètres environ. Il n'était pas uniforme. Il y avait des protubérances, des coulées, des tentacules filiformes au début qui ensuite se gonflaient de brouillard, se rejoignaient, se fondaient dans la masse qui venait ainsi de progresser de quelques mètres.

— Voilà qui est exceptionnel, dit le religieux. Et j'ai l'impression qu'elle s'étend d'un bout à l'autre de notre champ visuel.

— Attention, je rallume.

Le faisceau plongea droit dans l'espèce d'édredon mou et y disparut presque instantanément. Il n'y eut ni arc-en-ciel ni phénomène de prisme. Le rayon disparaissait tout simplement.

— Et le laser ?

— Nous sommes trop loin pour notre équipement léger. Il faudrait s'en approcher à vingt mètres et je n'ai pas envie d'essayer. Je vais reculer à la vitesse de cette chose-là. Le jour viendra bien.

— Dans six heures environ, dit le religieux. Nous devrons reculer d'une vingtaine de kilomètres. Ce n'est pas catastrophique. Pourtant il y a une station phoquière non loin d'ici. Si le phénomène est récent, ils risquent d'en avoir souffert. Sinon ils ont pris l'habitude de vivre avec.

— Regardez, dit Lien, il épouse absolument la forme des rails. Comme s'il glissait dessus. Les tentacules courrent sur les traverses puis le reste de la masse enrobe le rail.

— Pouvez-vous envoyer de la vapeur ?

— Elle ne résistera que quelques secondes au froid ambiant, se transformera en cristaux de glace ensuite. Je vais plutôt verser de l'huile. Sur une bonne longueur.

Il en laissa une bonne couche entre les deux rails.

Elle se figea très vite et forma une tache sombre sur la glace. Ils s'immobilisèrent pour attendre le résultat.

— Jésus-Marie, dit le religieux.

Le premier tentacule venait d'aborder la flaqué et buvait. Comme l'aurait fait un animal à trompe d'un zoo. Il aspirait l'huile de phoque, la suçait. Ils distinguaient le transit intérieur de l'huile qui ensuite se diluait, n'existant plus que sous forme de molécules éparses avant de disparaître totalement.

— De l'huile minérale, c'est possible ?

Lien alla en chercher un bidon. C'était un bien très précieux, très rare dans le monde actuel et il hésita un instant. Il recula de deux cents mètres rapidement puis descendit sur le ballast. Avec un petit piolet il traça une tranchée perpendiculaire à la voie, répandit l'huile minérale. Il en mit sur les rails où elle se figea peu à peu. Mais celle-là ne gelait qu'à de très basses températures.

Cette fois il n'écarta leur train que de cinquante mètres. Il voulait assister de très près au premier contact de la chose avec l'huile minérale.

— La température a des à-coups, dit le religieux. Tout à l'heure le thermomètre extérieur indiquait moins trente-cinq, ce qui était déjà anormal dans cette région. Il continue de remonter vers moins quinze. Cette masse serait chaude. Il n'y a pourtant aucun rayonnement apparent et nous ne sommes pas équipés pour détecter l'aura invisible.

— Ça y est.

Un tentacule venait de s'allonger jusqu'à la traînée noirâtre qui barrait la voie et comme s'il avait touché un courant électrique il se rétracta convulsivement, parut se raccourcir, réintégrer la masse. Et tous les autres qui se trouvaient sur la même voie en firent autant. La masse énorme, elle devait couvrir des kilomètres carrés, s'ouvrit alors pour contourner la traînée d'huile végétale. Il semblait qu'on ait tranché avec un couteau de géant dans une motte de beurre, créant deux parois rigoureusement verticales.

— Est-ce l'odeur de l'huile minérale qui l'indispose ?

Lien venait de ressortir et creusait fébrilement d'autres tranchées similaires, très rapprochées, sur une dizaine de mètres,

répandait parcimonieusement de l'huile, revenait dans le poste de pilotage.

— Vous n'allez tout de même pas, dit le religieux effrayé, tenter le diable ?

— Nous devons passer. Et nous avons le moyen de le faire, vous comprenez ? Cette masse prodigieuse va glisser de chaque côté sans même nous effleurer.

Il reprit un bidon et ressortit pour projeter de l'huile sur les flancs droit et gauche de leur véhicule. Puis ils attendirent. Dans un silence total le brouillard glissa vers eux, se sépara en deux blocs de chaque part d'une cassure très nette au fond de laquelle ils se trouvaient.

— On peut même rouler, dit Lien. Elle s'écartera sur notre passage... Vous comprenez, elle bouffe, cette chose, comme nous. Vous n'avaleriez pas de l'huile extraite du pétrole ? Elle non plus.

— Attention, dit le religieux. Si elle est vivante elle ne se séparera pas entièrement. Là-bas vers l'est elle restera unie, sinon elle pourrait mourir. Si nous avançons, nous la mettrons au pied du mur et entre sa mort et cette huile qui doit être un poison répugnant pour elle, la chose choisira l'huile.

— Alors il faut reculer ?

— Trop tard.

Lien Rag vérifia à l'arrière, alluma son phare de recul, vit que la chose s'était ressoudée.

— Eh bien, elle ne mourra pas si elle se ressoude à l'arrière, dit-il triomphant. Votre théorie n'est pas juste, padre.

— Je vous en prie... Cette masse vivante a un pied enraciné quelque part. Elle ne roule pas, elle s'étire. J'ai pris des mesures, des paramètres, et je crois pouvoir affirmer qu'elle est en quelque sorte élastique, que plus elle s'éloigne d'un certain point plus elle diminue de volume. Elle finira par arrêter son extension et se recroquevillera ensuite. Si elle trouve ce qu'elle cherche.

— C'est-à-dire ? demanda Lien, inquiet.

— De la nourriture. Cette chose s'apparente à une amibe qui se nourrirait par phagocytose. Ces tentacules seraient des pseudopodes. Mais il peut s'agir également d'une bactérie géante. Je

ne suis pas assez versé en biologie pour faire la différence.

La masse glissait contre les parois, du moins elle semblait, mais elle laissait près d'un mètre environ pour éviter le contact de l'huile minérale figée sur le véhicule.

— Elle doit être furieuse car elle soupçonne la présence de notre tank d'huile de phoque. Des milliers de litres à portée de ses pseudopodes. De quoi apaiser une partie de la faim énorme qui doit l'habiter en permanence. Elle ne doit penser qu'à ça. Si elle pense, bien sûr. En fait, elle est en manque.

— Vous croyez qu'elle pourrait... nous digérer ?

— Par phagocytose certainement... Même si le milieu n'est guère propice comme dans le sang ou les humeurs d'un homme par exemple. Je ne pense pas qu'elle puisse se glisser en dessous de nous, vous comprenez ? Impossible de supporter notre poids. Il sera peut-être bon de s'en souvenir si jamais cette horreur nous attaquait.

— Mais en dessous, en général c'est la glace. Il faudra creuser avec quoi, nos dents pour lui échapper ? Je comprends qu'il y ait eu des disparus. Beaucoup de disparus. Mais le réseau est en bon état, fréquenté. Faiblement, mais fréquenté un minimum. Les gens dans le secret savent que faire contre cette chose-là.

En attendant, la bactérie ou l'amibe n'en finissait pas de défiler de chaque côté de leur train. Parfois ils distinguaient des taches plus sombres dans la brume gélatineuse, des noyaux aurait-on dit. S'agissait-il d'une seule amibe ou bactérie ?

— On s'intéresse de plus en plus aux bactéries, dit Lien songeur. On leur fait fabriquer toutes sortes de matières, des dômes pour les villes, des rails, des plaques aussi solides que l'acier, que la céramique même. Ces cellules résistent parfois au grand froid, à la chaleur, aux radiations atomiques. D'autres sont capables de se développer sans air, les anaérobies par exemple. Mais depuis bien avant l'ère glaciaire on les étudie et des savants ont réussi à sauver les cultures au cours de la Grande Panique, si bien que dans certains cas le sort de l'humanité rescapée a pu être amélioré... Mais que sont devenues toutes les cultures perdues ?

— Ce serait une explication, dit le religieux qui ne cachait pas sa répugnance pour ces deux sortes de chenilles transparentes qui

continuaient à glisser autour d'eux.

— Je croyais avoir rencontré toutes les horreurs, toutes les épouvantes de ce monde glacé... Dans le grand nord, dans la solitude boréale j'ai vu des Garous... De toutes sortes.

— Vous n'êtes pas le seul, dit Lien... Les Roux de la Zone Occidentale en élèvent en grand secret. Je n'ai jamais pu savoir ni pourquoi ni où ils les cachaient. Mais lorsqu'ils attaquaient les cités transeuropéennes voici quatre ans ils avaient en laisse des sortes de chiens à visage humain munis de mains. Pour terroriser les Hommes du Chaud. Le cas s'est produit à Knot Station dans le district du Nord-Ouest, sur le réseau du Petit Cercle Polaire. Mon amie Yeuse a même été le témoin de cet événement.

— Cette masse gélatineuse dépasse tout ce que j'ai connu... Je suis véritablement effrayé, comme si je voyais le démon ou l'enfer.

— Nous nous en sortirons, padre, dit Lien avec une gaieté forcée.

Frère Pierre le regardait bizarrement. Lien Rag alla lui chercher de la vodka.

— Imaginez que cette chose ne cesse de croître, que la faim la force à quitter cette région, qu'elle déborde vers l'ouest d'abord dans la Bones Company, puis dans l'Australasienne et surtout la Sibérienne beaucoup plus peuplée, beaucoup plus bourrée de nourriture avec ses villages-serres où on élève des animaux.

— Il y a des voyageurs qui ont parcouru plusieurs fois le réseau et lui ont échappé. Je suis certain que les Ferrailleurs veillent au grain. Peut-être qu'ils la nourrissent même pour éviter justement ses débordements.

Et juste à ce moment, alors que Lien Rag venait de s'arrêter, obéissant aux objurgations du religieux, la masse gélatineuse cessa de défiler dans l'autre sens.

— Elle se rétracte, dit le frère Pierre. C'est imperceptible, mais elle se rétracte.

Lien Rag n'y croyait pas. Elle restait autour d'eux, spongieuse, cauchemardesque. Parfois il devait combattre en lui une sorte de vertige qui l'aurait poussé à sortir pour plonger dans ce brouillard où il aurait été lentement absorbé, digéré. Il l'aurait nourri,

réconforté, se serait fondu avec peut-être des milliers d'autres êtres vivants dans une véritable communauté, un retour à l'origine peut-être, quand la vie n'était qu'une sorte de gelée dans la mer.

— Elle recule vers le nord, pas vers l'est. Elle abandonne le réseau, Lien, et son mouvement s'amplifie. Regardez, mais regardez donc.

CHAPITRE XXVI

Depuis que Pavie dissimulait la lumière de sa torche à travers ses doigts, ils n'avançaient plus qu'à tâtons, mais peu à peu ils perçurent une vague clarté. Comme si les parois de l'immense grotte produisaient leur propre lumière après l'avoir accumulée mystérieusement. Mais après avoir franchi un autre cap ils distinguèrent encore mieux la corniche, l'océan, parce que très loin brillait une vive clarté. Il y avait d'autres bassins, d'autres squelettes de baleines, de toutes les tailles, certains même récents enchevêtrés à d'autres anciens où les ossements s'étaient dispersés. Un véritable cimetière pour les cétacés les plus énormes de la planète. Ils pouvaient marcher sans lampe et le vieux mineur en était un peu rassuré, pensant que pour le retour ils auraient bien besoin de ces économies.

— On approche, dit Jdrien dans sa tête. Il y a une femme, celle qui chante, mais il y a aussi un homme et un autre homme plus jeune.

— Un enfant ?

— Plus grand que moi.

— Que font-ils ?

— Ils sont sur la glace et ils regardent une baleine qui, elle, flotte dans un bassin.

Pavie dut le retenir avec force car l'enfant s'élançait déjà pour rejoindre ces étrangers que le vieux n'apercevait pas encore. Jdrien tentait de lui transmettre leurs images mais elles étaient brouillées. La clarté augmentait encore et soudain il les vit et se statufia.

La femme se trouvait dans le bassin avec de l'eau jusqu'à la taille. Elle semblait porter une peau de phoque qui lui recouvrait les

épaules mais sa tête était nue. Une femme à la chevelure blonde, presque blanche. Elle chantait auprès d'une masse énorme qui n'était autre que la tête d'une baleine. Une baleine qui gisait en partie sur le plan incliné que faisait la banquise en allant mourir dans l'océan. Une baleine sur laquelle les balanes et les parasites abondaient au point de recouvrir toute la peau en milliers de petits cratères blanchâtres.

L'homme et l'adolescent étaient assis un peu plus haut sur une sorte de muret en glace. Eux aussi portaient des peaux de phoques. Ils étaient aussi blond pâle que la femme qui chantait. La lumière provenait d'une sorte de boule incandescente accrochée au plafond de la grotte.

— Ils sont bons, commença l'enfant à l'esprit fiévreux de Pavie. Ils sont inquiets pour la baleine.

Le vieux arrivait à distinguer l'œuf transparent qu'elle portait sur le dos mais le mot porter ne le satisfaisait pas. L'œuf était enfoui dans la chair et la graisse de l'animal ne formait qu'une sorte de coupole apparente. Et plus loin le reste du mammifère marin se trouvait dans l'eau. D'après les remous que produisait la queue, cette baleine devait presque atteindre les cinquante mètres.

— Elle va avoir un petit.

La phrase de Jdrien venait de se dérouler dans son cerveau en images précises. En une fraction de seconde il avait « vu » le baleineau dans le ventre de sa mère, sur le point de jaillir au-dehors. Il avait ressenti les souffrances de la génitrice, les inquiétudes et l'amour que les trois humains lui portaient.

— La baleine aime le chant de la femme.

C'était un chant sans paroles qui escaladait des octaves sans le moindre effort puis redescendait vers des murmures confidentiels, esquissait comme des pas de danse joyeuse avant de s'élancer vers des notes aussi rares et pures que des pierres précieuses. Jamais Pavie n'avait rien entendu de tel, même lorsque son transistor diffusait de très vieux airs d'autrefois, même lorsqu'il écoutait du violon. Il en avait les larmes aux yeux et baignait dans un miel de tendresse. Jdrien ressentait aussi la beauté de ce chant et vibrait encore plus que lui. Il avait cette faculté merveilleuse de pouvoir communiquer à ses voisins le bonheur qu'il éprouvait.

Et soudain la voix s'effaça doucement. La tête de la baleine se redressa et un autre chant s'éleva, fragile, à la limite de la cassure, perlé de larmes et de souffrances.

— La baleine chante, dit Pavie.

Il n'était pas surpris, ignorait que ces animaux puissent le faire mais c'était tout à fait dans l'harmonie de cet instant privilégié.

Puis ce fut le silence et il y eut d'énormes remous du côté de la nageoire caudale. La mer déjà foncée parut devenir noire et Pavie pensa que le baleineau déchirait sa mère pour sortir enfin.

— Il naît, lui transmit Jdrien.

La tache s'élargissait et la femme se mettait à nager lentement vers elle. L'homme et l'enfant se dressaient dans le ralenti que leur imposaient la plus grande des inquiétudes et le souci d'éviter de rompre l'anesthésie du chant. Car en fait c'était cela, le but de la femme, amener la baleine à se joindre à elle dans une sorte de duo pour qu'elle oublie sa douleur. La femme ne nageait plus mais paraissait regarder sous l'eau. Et puis elle se cassa en deux, disparut de la surface. Les deux hommes avançaient dans l'eau et ne paraissaient pas appréhender le froid de l'océan proche du zéro. Pavie serra la main de Jdrien, le laissa puiser dans son cerveau les hypothèses qu'il émettait. La femme avait plongé pour aider la mère baleine, pour tirer sur le baleineau qui n'arrivait pas à quitter le ventre maternel. Lui aussi avait aidé des chevreaux à naître.

— Comment fait-elle pour respirer ? s'étonna l'enfant.

Il y avait déjà deux minutes que la blonde inconnue avait disparu sous l'eau et elle s'obstinait. Ces êtres inattendus pouvaient donc rester ainsi aussi longtemps ? Pavie qui avait toujours, comme la plupart des habitants du Chaud, redouté l'eau des piscines et des bassins ne cachait pas son émerveillement.

Au bout de cinq minutes la tête blonde réapparut dans le nuage de sang épais, prit plusieurs aspirations puis redescendit dans l'abîme.

La baleine venait de reprendre son chant, sur le mode plaintif. Tendrement plaintif et non geignard. Pavie en eut la chair de poule comme si toute la détresse du monde lui apparaissait soudain. Et puis le chant se cassa, se suspendit et fondit dans un murmure de

joie.

La femme blonde remonta et avec elle une forme ronde et fuselée à la fois. Le baleineau venait de naître et elle le poussait vers le rivage pour qu'il puisse respirer pour la première fois l'air extérieur. Il le fit dans une sorte de déchirure interne comme si ses poumons se défroissaient brutalement.

L'adolescent dépassa l'homme pour toucher le premier le nouveau-né, le caressa puis commença de le nettoyer tandis que la blonde replongeait pour vérifier si la mère ne perdait pas trop de sang.

— On y va ? demanda Jdrien.

Pavie secoua la tête. Ils n'avaient pas le droit de faire irruption dans la vie de ces gens, de ces animaux en un tel moment, de les remplir de craintes et d'appréhension. Ils devaient s'en aller maintenant après avoir assisté à un événement d'une beauté grave et hors du temps. Pavie regrettait presque d'avoir percé le secret de ces trois-là, d'avoir découvert la caverne. Il en était certes heureux mais savait qu'il ne pourrait pas le garder pour lui tout seul. Une joie aussi énorme se partageait. Jdrien aussi éprouverait le besoin de le faire et, même s'il se taisait, ses facultés extraordinaires rempliraient à son insu les autres de sa félicité.

Il ne fit aucune résistance pour suivre le vieux mineur qui ne se retourna qu'une fois. La femme blonde était sortie de l'océan et rassurait ses compagnons. La baleine devait aller au mieux après cet accouchement exténuant.

Comment faire partager aux autres ce merveilleux moment, comment leur communiquer le message confus que Pavie avait reçu en quelque sorte ? Il n'y avait que Jdrien avec ses facultés supranaturelles qui le pouvait, mais ce n'était qu'un enfant de quatre ans.

CHAPITRE XXVII

La femme au visage raviné devint véhemente. Elle portait un pantalon en fourrure et par-dessus avait enfilé une robe en laine graisseuse. Elle n'avait pas trente ans mais le désespoir et la peur la transformaient en vieillarde irascible. Les trois hommes présents la laissaient dire, trop accablés pour discuter encore.

— Non, pas un gallon, pas ça... Allez plus loin. Ici on n'a plus rien. Le trou à phoques est désert. Vous ne voyez donc pas ? hurla-t-elle en tendant le bras vers le sud. Vous pouvez regarder depuis ici. Il n'y a plus une seule bête là-bas depuis des jours. Nous on va partir.

— Vous avez des citernes pleines. Nous pouvons échanger l'huile contre diverses marchandises.

— Foutez le camp, que je vous dis. C'est pas malheureux d'embêter les gens de la sorte.

— Pourquoi les phoques sont partis ? demanda le religieux.

— Ils ne sont pas partis, dit un homme.

— Tais-toi, Moije, tais-toi donc.

— Est-ce le brouillard gélatineux ? demanda soudain Lien Rag.

Ils avaient pu s'en sortir, filer alors que la chose se rétractait vers le nord. Et puis ils étaient tombés sur cette minuscule station phoquière. Une dizaine d'adultes, quatre ou cinq gosses. Ils ne chauffaient même plus, paraissaient désemparés.

— Quoi, le brouillard gélatineux ! Que voulez-vous faire ? Nous porter malheur, nous empêcher de revendre les installations peut-être, dit la femme. Nous attendons des acheteurs. Les phoques il y en a plus au sud mais il faut construire quarante kilomètres de voies et nous n'avons pas l'argent.

— Vous êtes du clan des Ferrailleurs pourtant, s'étonna Lien Rag sous-entendant qu'ils pouvaient se procurer des rails à bon compte.

La femme le prit de haut :

— Nous sommes des exclus. Nous n'appartenons à aucun clan. Nous chassions le phoque et nous vendions l'huile et la viande plus les peaux. Il y avait quatre mille phoques dans notre trou et nous ne prélevions que dix pour cent par an si bien que l'équilibre était maintenu. Il y a dix ans, il y en avait deux mille, c'est donc la preuve que nous avons géré avec honnêteté notre concession. Avec un peu plus d'un phoque adulte par jour on pouvait vivre. On faisait aussi du commerce et il y avait le salaire comme chef de poste. Pas gros mais c'était toujours ça.

— Et le brouillard gélatineux, vous viviez avec ?

Le nommé Moije toussota et cligna de l'œil mais sans la moindre gaieté. Lui avait envie de parler. À la fin c'était trop, cette terreur journalière. On ne s'y habituait certainement pas. Mais la femme restait obstinée, craignait de ne pas revendre la petite station.

— Vous n'avez pas confiance en un religieux ! demanda frère Pierre.

Elle lui jeta un regard méprisant.

— Le dernier missionnaire néo que j'ai vu attirait les enfants dans son wagon pour se faire caresser par eux. Ce qui se passe ici ne regarde personne et d'ailleurs c'est rien de grave.

— Rien de grave, ricana Lien. Cette gélatine spongieuse vous engloutit chaque nuit, dévore vos ordures, et elle a fini par atteindre le trou aux Phoques, a dû en dévorer pas mal. Jusqu'à ce que les autres comprennent et décident d'abandonner l'endroit.

— Un coin bien poissonneux pourtant, dit le nommé Moije. Si vous saviez... Tout notre poisson vient de là-bas et on en revend encore. Ça aussi ça nous rapportait un peu, mais si les phoques partent, le trou se rebouchera et nous n'aurons pas les moyens techniques de le garder ouvert. Ça coûterait trop cher même pour un quintal de poisson-jour. Au début on allait assez loin porter les déchets, les ordures et même plus. Du poisson de deuxième

catégorie. On dépassait la voie ferrée. On nous avait prévenus. Faut pas que Jelly dépasse le réseau, nous avait dit le conseil d'administration...

— Vous lappelez Jelly, fit le religieux avec un demi-sourire.

— Tu causes trop, Moije. On va rester avec la station sur les bras. Où ce que tu trouveras les quarante kilomètres de voies ferrées, hein ? De toute façon elle finirait par y arriver.

— C'est vrai, ça, dit Moije, et les autres approuvaient de la tête. Au début, le gars que le conseil nous avait envoyé il nous disait qu'on devait tenir le coup. Il nous faisait livrer des ordures... Toutes celles collectées par le clan des Ferrailleurs et par les Boots aussi. Puis ils ont décidé d'arrêter. Jelly avait toujours faim, trop faim. On ne pouvait pas la rassasier.

— Mais elle n'a jamais été aussi énorme, dit le frère Pierre. Elle a un endroit d'origine, est reliée à une sorte de base ?

— Sûr, padre, sûr... C'est dans le nord une station même... Jelly elle s'est développée de là-bas et elle y est solidement fixée. C'est un petit inlandsis là-bas, y a une île en dessous je sais plus laquelle, peu importe. Jelly a besoin de certaines choses pour survivre. Elle les trouve dans la terre de l'îlot à c'qui paraît. Je suis jamais allé voir. On lui portait ses ordures, des restes de viande, de l'huile, des protéines surtout. Mais on a perdu la bataille le jour où elle a traversé les rails. Il aurait fallu les enduire de graisse minérale mais on ne savait pas. La graisse minérale c'est hors de prix. Enfin il en aurait fallu le long du réseau sur mille kilomètres pour la maintenir au nord. Un jour elle a traversé et a attaqué not' petit élevage de moutons laineux. Des bêtes qui supportaient le froid et vivaient juste dans un igloo à côté. Tous bouffés. Même pas un poil de laine ni un sabot. Pas une corne. On a commencé à comprendre que Jelly n'en resterait pas là. On a essayé de l'attaquer avec un lance-flammes mais elle aime la chaleur et la lumière. Elle s'en goinfrait. Il aurait fallu défendre le trou à phoques nuit et jour.

— Il y a eu des victimes humaines ?

— Certains !... Des centaines... la panique, vous comprenez ? Un train immobilisé dans cette masse finit par patiner, par ne plus avancer. Et alors il n'y a plus d'air. La machine s'étouffe et le brûleur tombe en panne. Tout le reste, quoi, vous comprenez.

Lien en avait des frissons, des sueurs froides. Sans l'huile minérale jetée sur le véhicule ils auraient pu y rester.

— Mais vous saviez qu'elle existait avant de venir ici ?

— Tout le monde le sait depuis un siècle, oui... Mais elle n'a cessé de grandir. Des trous à phoques il y en avait des dizaines dans le coin.

— Foutez donc le camp, dit la femme, laissez-nous avec nos ennuis. On vous vendra pas d'huile.

CHAPITRE XXVIII

Depuis plusieurs nuits, Yeuse rêvait toujours de la même chose. Elle voyait des hommes et des femmes qui pénétraient dans une sorte de vaisseau qui allait sur l'océan. Ce vaisseau n'était autre qu'une baleine et une fois les gens enfermés dans son corps énorme elle plongeait dans les profondeurs glauques. Elle pouvait voir des poissons gigantesques, des requins, des phoques et des crabes.

— Ton histoire de dresseurs de baleines me fait faire de drôles de rêves, dit-elle à Wark un matin.

Il lui fallut quelques jours pour comprendre que c'était Jdrien qui projetait ses rêves en elle. Cela ne s'était jamais produit et il fallait que l'enfant soit hautement bouleversé pour qu'il laisse échapper ces images qui venaient la perturber, elle. Comme si elles suivaient les liens affectifs qui l'unissaient à Jdrien.

— Pourquoi rêves-tu de gens qui voyagent dans le corps des baleines ? lui demanda-t-elle.

Il parut ennuyé par cette question, regarda Pavie qui prenait son café d'orge du matin en face de lui. Le vieux mineur soupira :

— Tu dois tout raconter même s'ils ne te croient pas. Mais nous devrons ensuite leur faire promettre de ne rien entreprendre.

À la fin du récit mi-parlé mi-télépathique de l'enfant, Yeuse paraissait la plus incrédule alors que Wark, un homme très prosaïque aimant que les choses puissent s'expliquer aisément, ne paraissait pas surpris.

— En fait, dit-il, j'avais déjà pensé à une telle éventualité. D'après les livres comptables de la station, les dépenses pour le baleinarium comportaient des attributions surprenantes. Il y avait des laboratoires de recherches sur la biologie animale, sur le

système nerveux et en même temps sur la construction d'appareils électroniques curieux qui s'apparentaient également aux neurones. J'en retirais l'impression que les chercheurs de cette époque camouflaient leurs activités sous les jeux du cirque. En fait ils recherchaient le moyen d'échapper, enfin ils n'étaient pas égocentriques, voulaient faire le bonheur de l'homme en lui permettant d'échapper aux conditions dramatiques de l'ère glaciaire. Et ils avaient pensé aux baleines... Ces animaux géants pouvaient, une fois conditionnés, aménagés, si j'ose dire, recevoir plusieurs êtres humains qui seraient nourris, logés, chauffés et qui voyageraient dans le monde entier en dehors des rigoureuses lois découlant des Accords de NY Station.

— NP Station connaissait donc une certaine révolte ? demanda Yeuse. Était-ce la raison de sa décadence ?

— Je le pense. C'est ici en pleine banquise où le rail est vraiment un cordon ombilical avec le reste du monde que les hommes ont connu l'horreur de leur nouvelle condition dans toute son ampleur. La moindre rébellion était sanctionnée par l'interruption totale du Réseau du Cancer. Plus de courant électrique, plus de ravitaillement, plus de relations.

— Ils pouvaient vivre sur eux-mêmes, fit remarquer Indirah.

— Ils le pouvaient mais peut-on survivre impunément sans relations d'amitié, d'affaires, sans échanger des informations de toutes natures, culturelles, politiques, scientifiques avec les autres hommes ? Dans cette ville isolée chacun savait qu'ailleurs il y avait des millions d'humains. La décadence a commencé. Un goût frénétique pour les fêtes, les modes stériles, l'art pour l'art, l'absence d'ambitions politiques ont complètement mutilé cette ville. Ceux qui voulaient se soumettre sont repartis pour la Panaméricaine, d'autres ont préféré aller jusqu'au bout, jusqu'à la mort dans une cité en pleine décomposition. Enfin il y a eu une poignée d'individus qui n'ont jamais accepté le sort de l'Homme du Chaud, l'homme assisté, l'homme esclave du rail, l'homme manipulé par les grandes Compagnies.

— Attends, dit soudain Yeuse. J'ai lu quelque chose il y a longtemps, lorsque j'étais enfant dans la ferme de mes parents... Il y avait une bible. Oui, c'est ça, une bible et l'on parlait d'un type qui

avait vécu dans le ventre d'une baleine. Je ne me souviens même pas de son nom. Vous savez ce qu'est la Bible ?

Seul Indirah l'ignorait.

— Il s'appelait Jonas, dit Wark.

— Des Hommes-Jonas, murmura le vieux Pavie, c'est pas plus mal, non ? Nous en avons vu trois. Ils sont beaux, ils ont l'air heureux... J'pense pas qu'ils aient asservi les baleines. M'a paru qu'au contraire y avait comme une sorte de copinage, d'entente totale. Ces gens y souffraient de la voir mettre bas... Y souffraient vraiment, savez ? Avec Jdrien on a ressenti leur inquiétude et leur espérance... Fallait voir quand le baleineau pouvait pas sortir et que la blonde a plongé pour le tirer... Dans un nuage de sang. Y avait de l'amour dans cette femme et y z'avaient pas seulement peur de perdre le gîte, le couvert et l'eau chaude... Certainement pas. Y z'auraient perdu une amie... Une amie de cinquante mètres de long et de deux cents tonnes au bas mot, peut-être même davantage.

Wark leur dit que les recherches sur les baleines avaient été poussées très loin par ces anciens dresseurs. Ils avaient analysé le sang, l'influx nerveux, tous les organes de l'animal.

— Ces fameux œufs en matière transparente ne sont que des sortes de vessies durcies. Grâce à des procédés chimiques, les Hommes-Jonas ont réussi à les rendre très transparentes pour avoir de la lumière quand les baleines surgissent dans leurs trous ou rampent sur la banquise. Les couloirs de communication devaient être dans la même matière, sécrétée par l'animal lui-même. Certains appareils doivent prélever la nourriture dans le sang de l'animal et à même sa chair et sa graisse mais dans des proportions infimes. Même pas du un pour cent mille. Il a fallu s'adapter à cette vie bien sûr mais en échange ils gagnaient la liberté totale et surtout, comme le faisait remarquer Pavie, la communion totale avec un animal supérieur. Dans ce retour à la nature sauvage, à la vie dégraissée de tous les interdits, quelques centaines d'hommes et de femmes ont dû retrouver quelque chose qui ressemblait au monde du début, à la Terre quand elle avait quelques millions d'années de moins.

— J'ai dit ça, moi ? s'étonna faussement Pavie. J'me croyais pas si bon poète.

— Mais, dit Yeuse, on chasse les baleines. Vous croyez qu'un

jour...

— Les Hommes-Jonas les aident à éviter les pièges. Vous n'en verrez jamais de pareilles du côté de Kaménépolis.

CHAPITRE XXIX

On signala Jelly sur une bonne partie de la nuit et ils préférèrent rester dans cette misérable station phoquière en attendant que cette gélatine spongieuse se retire. La femme persistait à ne pas leur vendre d'huile de phoque mais les hommes paraissaient plus décidés à échanger quelques gallons contre du bon alcool de grain. Comme dans bien des endroits ils en fabriquaient à partir du glycogène du foie de phoque, le parfumaient tant bien que mal. C'était une boisson atroce qui révolutionnait l'œsophage et les tripes du buveur.

— Faites ce que vous voulez, crie-t-elle soudain et elle éclata en sanglots.

— Allons, Boh, ne te mets pas dans ces états. Nous la vendrons, cette station.

En fait, elle ne leur appartenait pas, étant dépendante de la Bones Company qui elle-même n'avait aucun droit réel sur la Concession. Mais il y avait les installations de fonderies, les maisons mobiles, le système de chauffage qu'ils consentirent à remettre en route ce soir-là.

Une station située à quatre-vingts kilomètres et qui portait le nom de Tusk Station donnait des nouvelles de Jelly par radio. La transmission était mauvaise, la voix crachouillait et Lien se demandait s'il n'y avait pas une relation avec la présence de la bactérie. Il disait bactérie pour simplifier mais c'était peut-être une amibe ou n'importe quoi d'autre en fait.

L'homme s'appelait Rolly et depuis trente ans il chassait les morses pour les tusks, les défenses, d'où le nom de son poste en bordure du Réseau des Disparus.

Il racontait que Jelly était déjà venue un mois plus tôt et avait fait main basse sur les morses du trou. Du jour au lendemain il n'était resté qu'un millier d'animaux sur une population six fois plus importante. Les rescapés n'avaient pas l'air de vouloir partir ailleurs mais si Jelly approchait encore un peu il n'y aurait plus de morses à chasser. Avec ses femmes et ses enfants il était allé répandre du pétrole autour du trou où les animaux péchaient, mais il avait dû laisser une partie non souillée par l'huile.

— Au début, on faisait une traînée trop large et on en a manqué. En ce moment Jelly est en train de ramper sur notre verrière. On la voit assez bien. On a éteint un moment la lumière en pensant que ça l'attirait mais baste, elle est restée. Il y a des peaux qui bouchent des trous et elle les boulotte. Ça disparaît lentement mais sûrement dans la gélatine. C'est sombre d'abord et puis ça s'éclaircit, ça se fractionne, ça se réduit en centaines de petites taches et puis le néant.

Autour du poste ils buvaient un whisky acheté chez les Boots et Moije avait apporté de grandes tranches de poisson fumé, très relevé. Cela donnait soif et Lien avait bu plusieurs verres. Le padre lui aussi en avait un petit coup dans l'aile et parlait de faire une croisade contre Jelly qui n'était qu'une forme du démon. De là il en vint aux Roux qui en étaient une autre. Lien faillit lui répondre vertement puis trouva assez de sang-froid pour se taire.

— On n'en voit pas, des Roux, disait Moije... Ils doivent se méfier de Jelly et passer au large.

La radio crachotait à nouveau, Rolly s'inquiétait pour un convoi qui s'était annoncé depuis deux heures et qui aurait dû être là. Un convoi de Chasseurs de phoques également qui conduisait une trentaine de wagons-citerne vers la Bones Company.

— Si jamais y z'ont laissé couler de l'huile au remplissage, la bête va le sentir et attaquer. Elle engloutira le train, le fera patiner, le privera d'air...

Toujours le même schéma, pensait Lien Rag. Si jamais on lançait une expédition contre Jelly il faudrait prévoir un train spécial qui serait autonome en air et dont la machine pourrait continuer à fonctionner une fois engloutie par l'énorme masse.

— Vous avez pu mesurer, demanda-t-il. Elle fait combien ?

— Ça dépend. Elle peut s'allonger sur des centaines de kilomètres et alors elle est pas très épaisse. De la hauteur d'un wagon de marchandises mais si elle se ratatine elle devient une montagne et on peut même pas regarder son sommet tellement c'est haut.

Ils sirotaient des bouteilles, mordaient dans le poisson fumé. Puis un homme alla chercher autre chose à manger, des foies de poisson à l'aigre-doux, de la viande de mouton congelée et les femmes apportèrent des gâteaux et des confiseries. Il faisait de plus en plus chaud dans le bureau de la station et le cauchemar lointain qui menaçait Tusk Station donnait encore plus de charme pervers à cette soirée.

— Toujours pas de nouvelles du train d'huile, Rolly ?

— Toujours pas. Ils étaient bien six à bord, peut-être plus. Ils l'avaient bien vendue, leur huile, et allaient revenir avec des tas de marchandises... Ils voulaient eux aussi aller dans le sud construire une voie ferrée de soixante-quinze kilomètres pour poursuivre les phoques jeunes qui émigrent pour créer de nouvelles colonies.

— Les pauvres gens, murmura Boh qui depuis un moment ne disait plus rien.

Elle avait séché ses larmes et buvait un peu d'alcool.

Elle avait dû être belle mais sur la banquise les conditions de vie vieillissaient hommes et femmes avant trente ans.

— Si seulement le vent soufflait à plus de deux cents kilomètres, dit quelqu'un.

— Oui, le vent, répéta Boh.

Malgré son ivresse, Lien Rag avait enregistré cette réflexion et il réussit à articuler :

— Le vent, cette bestiole craint le vent ?

— Jusqu'à deux cents elle tient le coup mais ensuite faut voir comme elle se débinez, cette saleté. Elle se regonfle toute sur ses positions, devient un bloc fantastique qui fait front.

— Le vent à plus de deux cents kilomètres heure, répéta Lien Rag. C'est peut-être là qu'est la solution. Créer une zone autour du pied de Jelly où le vent soufflera en tempête, l'obliger à ne plus bouger, à crever de faim. C'est ça qu'il faut, la faire crever de faim.

Tusk Station bafouillait toujours. Ils pensaient tous à ce train de wagons-citernes engloutis dans Jelly avec les occupants qui, plutôt que de mourir asphyxiés, préféraient sortir, servir de nourriture au monstre. Demain au petit jour on ne retrouverait qu'une carcasse vide, les cuves séchées. Les pseudopodes aussi fins qu'un cheveu pouvaient pénétrer n'importe où pour pomper la nourriture.

CHAPITRE XXX

Lorsqu'ils rejoignirent Tusk Station, le vent soufflait déjà très fort mais n'atteignait pas deux cents kilomètres à l'heure. Il se déchaînerait durant la nuit, d'après les prévisions que pouvait faire Lien Rag en consultant le petit ordinateur de données météorologiques de la cabine de pilotage.

Jelly restait invisible à l'œil nu mais à l'aide de jumelles on pouvait distinguer au nord un rouleau de brume qui s'étendait à perte de vue. Les détecteurs d'infrarouges signalaient une zone d'émission d'ondes de chaleur dans le même secteur.

Tusk Station ressemblait à l'autre station phoquière. Les gens installés là ne se contentaient pas de prélever les défenses de morse. Ils faisaient fondre le lard, tannaient les peaux. Mais l'ivoire rapportait gros et on ne l'utilisait pas seulement dans la bijouterie et la décoration. C'était la matière la plus dure que l'on trouvât sur les glaces. Les autres, il fallait aller les chercher dans le sous-sol, sous l'inlandsis, dans des conditions parfois difficiles. Longtemps on avait utilisé cet ivoire pour en faire des récipients, des carters. Il existait encore de vieux postes de radio en ivoire, des roulettes en ivoire. Depuis quelque temps son utilisation devenait moins utilitaire mais il se vendait toujours très bien.

— Salut, dit Rolly, l'homme qui toute la nuit les avait tenus au courant des événements. On a retrouvé le train, desséché comme un vieil os de baleine. Plus d'huile, plus personne à bord. Repue, la Bête s'est retirée dans le nord et avec le vent elle y restera. On va avoir quarante-huit heures de répit.

Le reste de la famille donnait l'impression d'être à bout de résistance. Rolly avait trois femmes et une douzaine d'enfants dont

quatre avaient dépassé l'âge de l'adolescence. Les morses devenaient rares et il faudrait les poursuivre dans le sud.

— Attendre qu'ils creusent un autre trou ou qu'ils en occupent un ancien. Il n'y a qu'eux qui peuvent ainsi perfore la banquise aux endroits les plus fragiles. Nous, on chercherait des années sans trouver. Des scientifiques sont venus avec des appareils et ils n'ont pas fait mieux que les phoques ou les morses. L'essentiel c'est que les bêtes n'ailent pas trop loin. On peut construire vingt, trente kilomètres de rails mais au-delà on devra emprunter sur les ventes d'ivoire et ce sera dur.

Le vent secouait la verrière qui formait une coupole tout en haut des murs en glace. Ce procédé permettait de garder plus de chaleur ambiante mais ne donnait pas beaucoup de jour. Rolly avait un digesteur de matières organiques qui produisait du méthane en grosse quantité. Ainsi ils évitaient de gaspiller l'huile qu'ils revendaient intégralement. Il paraissait mieux organisé que la station où ils avaient passé la nuit. Rolly et les siens ne buvaient pas d'alcool, semblait-il, juste une bière qu'ils fabriquaient eux-mêmes.

Ils apprirent qu'aussi loin qu'on remontait dans la mémoire des habitants de cette zone on retrouvait Jelly mais il n'y avait que deux décennies, peut-être trois, qu'elle prenait des proportions menaçantes pour toutes les petites stations de chasse et de pêche.

— Déjà elle a atteint le vieux Réseau du 160° Méridien, dit Rolly, le maître de Tusk Station.

— Vous connaissez le réseau ? demanda Lien, excité.

— Il est à huit cents kilomètres environ et cette ligne le traverse en angle droit. Autrefois il y avait une cross station qui prospérait grâce à un commerce intense, puis tout s'est dégradé.

— Et au-delà de cross station, sur cette même ligne ?

— Je ne sais pas. Mais on doit pouvoir rouler.

Il paraissait réticent et Lien Rag un peu plus tard en parla avec le religieux qui lui aussi avait eu cette impression.

La nuit, le vent souffla avec une rage impressionnante et personne ne dormit dans la station. La verrière menaçait de s'envoler et la famille Rolly s'efforçait de l'attacher. Lien Rag se leva pour les aider, et lorsque vers cinq heures du matin ils se

retrouvèrent pour un casse-croûte copieux, Rolly accepta d'en dire plus sur le Réseau des Disparus.

— Il y a de mystérieux convois qui passent. Ce ne sont pas toujours des trains d'huile de phoque ou de baleine. Ils en ont l'apparence, mais nous avons l'habitude. Les citernes sont toujours luisantes quand elles sont pleines d'huile. L'excès d'huile gèle sur les parois.

— D'où viennent ces trains ?

— De la Panaméricaine. Pour moi, ils transportent des armes, et du ravitaillement pour les Sibériens. Ou pour les dissidents sibériens qui occupent le sud-est de la Concession. Tout est possible.

— Avez-vous entendu parler du Cancer Network ?

— Bien sûr. Il reliait la Panaméricaine au 160° mais beaucoup plus au sud... Seulement...

Il regarda ses femmes, ses gosses comme pour prendre leur avis mais ce n'était qu'un tic. Ce patriarche n'obéissait qu'à sa propre volonté.

— Le réseau est interrompu sur plus de mille kilomètres, certainement douze à treize cents. On a déposé les rails. Imaginez le butin. Une demi-douzaine de voies, je ne sais pas exactement. En tout vingt mille kilomètres de rails. Entre six et sept cent mille tonnes de ferraille. Au prix actuel une jolie fortune pas vrai ?

— Les Ferrailleurs ?

— Je n'ai jamais dit ça, protesta Rolly.

— Pourquoi le Réseau des Disparus reste intact ?

L'homme frotta son pouce sur son index.

— La Panaméricaine paye et si c'est pas suffisant elle envoie des avisos, des gardes-côtes. Les imprudents qui ont voulu s'attaquer aux rails l'ont payé cher, il y a même eu une expédition punitive voici deux ans qui a marqué les esprits. Encore heureux que nous, on n'ait pas été concernés.

— Donc on rejoint le Cancer Network par le Nord ?

— Exactement. Et le raccordement est camouflé, peu connu paraît-il, si bien qu'un train qui roule vers l'ouest sur le Cancer Network continue tout droit et tombe sur l'interruption du réseau.

Douze cents kilomètres de cassure. Il y en a qui se sont imaginé qu'on pouvait rétablir la voie puisque les traverses sont en place. Des malheureux qui ont besogné des années pour construire vingt, trente kilomètres avec de faibles moyens. Ils ont fini par disparaître.

Lien Rag était bouleversé. Yeuse, Wark avaient dû penser que la rupture n'était pas très grande et eux aussi avaient certainement besogné comme des fous pour rétablir une voie. Dans des conditions inhumaines.

— Donc on rejoint le Cancer et ensuite on repart vers l'ouest si l'on veut aller au bout ?

Rolly versa de la bière, parut réfléchir puis secoua la tête.

— Il y a des surveillants un peu partout et vous ne passerez jamais.

Lien Rag regarda frère Pierre pour lui reprocher d'avoir menti. Le religieux demanda d'une voix douce la raison de ce pessimisme.

— Les Panaméricains filtrent les passages. Vous auriez dû vous entendre avec les Boots. Ils font de la contrebande avec la Panaméricaine. Des trains de quarante wagons d'alcool parfois, mais ils connaissent toutes les astuces pour passer.

— Ils achètent les gardes-côtes ?

— Oui, peut-être, mais comme on les change fréquemment ce n'est guère possible à tous les coups.

— Alors comment font-ils ?

— Je l'ignore. Sincèrement je l'ignore. Mais ils passent. Et sans prendre de gros risques, semble-t-il.

— Le Réseau du Méridien continue vers le nord ?

— Les rails ont été en partie volés. Au début, à la cross station, ce n'est pas visible. Mais à trente kilomètres il n'y a plus que les traverses.

— Au sud ?

— Même chose.

Le glaciologue calcula qu'en poursuivant le chantier du nord il leur aurait fallu au moins deux ans pour rejoindre la partie encore utilisable de Cancer Network. Il préférait se trouver là, à portée de son fils. Si toutes les difficultés pouvaient se résoudre dans moins

d'une semaine il retrouverait ses traces, son train privé tout au moins.

— Vous n'avez rien remarqué au sujet de ce trafic d'alcool ? demanda le religieux. Il doit s'effectuer dans des conditions bien déterminées.

— La surveillance de la Panaméricaine s'exerce surtout tout de suite après le croisement avec le Réseau du Méridien. La cross station est abandonnée mais plus loin, dans une zone de congères, ils ont aménagé une station confortable.

— Il n'y a pas de déviation de la voie ?

— Non.

Il hésitait et savait donc quelque chose. Il finit par en parler :

— Je dis peut-être une bêtise, mais c'est quand Jelly se trouve dans le coin que les Boots envoient leurs convois. Les Panaméricains sont terrorisés par cette sorte de brouillard vivant et ils se font tout petits. Nous, nous vivons avec depuis si longtemps que nous luttons contre l'épouvante que cette Chose provoque. Mais un garde-côte nouvellement arrivé dans le coin se laisse plus facilement avoir et la plupart sont complètement traumatisés. C'est aussi pourquoi on les remplace rapidement.

— Les Boots utilisent Jelly ?

— Hé, doucement, c'est une hypothèse.

— Elle n'aime pas l'alcool peut-être, dit le religieux.

— Ou les contrebandiers ont trouvé le moyen de l'écartier de leur convoi, dit Lien. Au-delà de cette zone de surveillance on roulerait facilement alors ?

— Les Panaméricains ne peuvent trop attirer l'attention sur cette ligne qui permet de traverser la banquise.

CHAPITRE XXXI

Dès qu'il fut complètement rétabli, Wark accepta de retourner à l'ouest sur le chantier du Cancer Network. Pendant sa convalescence, les autres avaient déboulonné, chargé de quoi allonger la voie d'une vingtaine de kilomètres et il restait aussi les rails abandonnés à la suite de l'accident du mécanicien.

Pour la première fois, Pavie décréta qu'il ne les accompagnerait pas là-bas et Jdrien se joignit à lui.

— Mais, fit Yeuse, si jamais nous réussissions à atteindre l'autre « rive » du réseau ?

— Vous reviendrez nous chercher, dit Pavie. Je peux m'occuper de lui. Il a vécu pas mal de temps avec moi quand il s'était échappé du train-nursery et il n'en a pas apparemment souffert. Nous nous installerons dans les locaux de la station où le chauffage fonctionne sans problèmes. Nous avons de quoi nous nourrir. Là-bas nous sommes des poids morts. Jdrien s'y ennuie loin de son goéland.

L'oiseau devenait de plus en plus familier et le matin il venait criailleur sous la fenêtre hublot de son ami jusqu'à ce que l'enfant se lève pour lui jeter des bouts de viande ou de poisson.

— En fait, dit Wark, vous voulez surtout revoir les Hommes-Jonas et leurs baleines habitables ?

— Je l'espère bien, dit Pavie, et je ne m'en cache pas. Je ne pense pas qu'ils soient un danger pour nous. Des êtres capables de vivre en harmonie avec le plus grand animal du monde ne peuvent être animés de sales intentions.

— Notre vieil ami commence à s'exprimer comme un professeur, se moqua Wark. Notre compagnie lui est profitable. Quand il vivait seul il ne faisait aucun effort pour s'exprimer

convenablement. Mangeait la moitié de ses mots et se laissait-aller à des écarts de langage.

Pavie resta indifférent. Il faisait un effort pour Jdrien, pas pour le mécanicien. Mais c'était un fait que de longues années de solitude avaient réduit son parler à un bredouillis parfois difficile à comprendre.

Yeuse hésitait encore :

— Si jamais...

— Non, dit Pavie. Je crois que j'en ai pour quelque temps encore. Jdrien pense que dans une semaine je serai en vie et vous serez de retour. Croyez-vous que je prendrais un risque ? C'est peut-être la dernière fois que je resterai seul avec mon fiston... Pouvez pas me refuser ça... Y a aucune raison...

L'émotion le faisait bégayer et Yeuse inclina la tête pour donner son accord. Ils partirent très tôt alors que le vieillard et l'enfant dormaient dans les locaux de la station. Mais au petit matin le goéland vint crier sous les fenêtres de la nouvelle chambre de Jdrien.

— Fiston, on va aller faire un tour...

— Dans la caverne ?

— Pas tout de suite, fiston. On ira voir si nos copains sont de retour. Mais plus tard.

En fait, le vieillard pensait que les Hommes-Jonas ne venaient là qu'exceptionnellement. Lorsqu'une baleine était sur le point de mourir ou de mettre bas puisqu'il fallait une eau profonde. Il pensait que sous la banquise il existait d'autres cavernes naturelles où les baleines pouvaient respirer plus librement quand elles donnaient naissance à un petit. Les efforts qu'elles produisaient en ce moment-là exigeaient plus d'oxygène.

— Tu penses qu'ils vont aussi ailleurs, dit Jdrien.

— J'oublie toujours que tu peux lire en moi comme dans un livre ou plutôt regarder mes pensées comme tu regarderais un écran de télévision. Je le pense, fiston. Ils viennent ici quand ils passent à proximité. Peut-être aussi parce qu'ils sont originaires du coin.

Ils retournèrent voir les œufs transparents. Pavie pensait qu'ils n'étaient plus utilisés sous la même apparence mais le principe

restait identique. De la vessie de poisson, avait dit Wark. La baleine n'était pas un poisson mais pour ramper sur les glaces elle avait besoin d'alléger son corps et peut-être que depuis trois cents ans elle fabriquait cette sorte de ballon.

L'imagination de Pavie allait plus loin. Le vieux se disait que les cétacés fabriquaient peut-être un gaz plus léger que l'air. Autrefois il avait lui-même gonflé des poches de papier avec de l'air chaud, pour les voir s'envoler et il avait même failli passer quelques mois dans une prison pour enfants, la construction d'engins volants étant sévèrement interdite. Un gaz chaud, très chaud qui aidait la baleine à alléger son poids une fois sur la glace.

— C'est pas bête, répliqua Jdrien par télépathie.

— Ça te ferait rien de parler haut, fiston ? Si tu prends l'habitude de me causer dans la tête, les autres vont encore rouspéter et dire que j't'laisse tout faire.

— C'est trop lent, se plaignit l'enfant. Quand je parle, je ne dis que le dixième de ce que je pense.

— Peut-être ben, mon fiston, mais si tu penses constamment, moi je ne peux pas suivre. J'ai quand même besoin d'entendre quelqu'un me causer de temps en temps. On va pas rester des jours entiers sans s'adresser la parole, hein ?

Dans la nuit, Jdrien eut un sommeil agité et Pavie vint auprès de lui pour lui tenir la main. Des images imprécises se formèrent dans le cerveau du vieillard, surtout celle d'un homme, mais de façon assez vague.

— Qu'est-ce qui te préoccupait, fiston, cette nuit ?

— Je crois que j'ai rêvé de mon père, dit Jdrien.

— Le glaciologue ?

— Oui. Il était tout près d'ici... Mais il se demandait comment il allait faire pour me rejoindre... Tu souris, mais dans le fond de toi-même tu ne me crois pas, hein ? Tu penses que je m'invente ça pour me faire plaisir ?

— Écoute, dit Pavie sèchement, arrête de lire en moi. J'ai plus d'intimité, moi... Je peux même pas avoir de sales pensées dégoûtantes... C'est de la dictature intellectuelle, ça.

Ils retournèrent dans la grotte sous la banquise ce jour-là avec

des provisions, des lampes mais ils ne trouvèrent aucune trace du passage des trois Hommes-Jonas. Ils restèrent un moment en face du bassin où la baleine avait mis bas puis ils continuèrent le long de la corniche, trouvèrent d'autres ossements. Le chemin devenait étroit, ils devaient avancer l'un derrière l'autre et Pavie avait peur que l'enfant ou lui-même ne glisse dans l'océan noir à côté.

— Je fais attention, lui dit Jdrien percevant son inquiétude.

— Faudra bien retourner dans un moment.

— Elle est immense, cette caverne. Peut-être que plus loin il y a d'autres bassins, des traces de nos amis.

Des amis à sens unique puisque les Hommes-Jonas ignoraient que de simples êtres du Chaud connaissaient leur existence.

— On va manger un morceau quand on trouvera assez de place.

Ils s'installèrent dans une sorte d'anfractuosité. Il ne faisait pas froid dans cette caverne, l'océan tempérant l'air sur une couche de deux mètres. Au-dessus, vers la voûte, la température devenait vite très basse.

Après leur repas ils poursuivirent leur exploration une demi-heure et ce fut l'enfant qui trouva les tombes creusées dans la paroi glaciaire. Plusieurs dizaines de morts étaient placés dans les alvéoles rebouchés avec une glace transparente. Il y avait des gens de tous les âges, des hommes et des femmes, des enfants très jeunes et des vieux aux cheveux blancs.

— Ce sont des Hommes-Jonas, tu crois ? demanda Jdrien à voix basse. C'est ici qu'on les met ?

Pavie s'assit sur une murette pour les contempler. Ils avaient tous vécu dans des baleines et n'avaient pas connu autre chose. Le plus vieux des morts, une femme, pouvait avoir soixante-dix ans au moment de son décès. Il y avait à peu près autant de temps que ses parents avaient décidé de vivre avec les gros cétacés. Elle n'avait pas fait autre chose donc et Pavie en avait les larmes aux yeux à la pensée de l'existence merveilleuse qu'elle avait connue avant de reposer en paix sous la banquise.

CHAPITRE XXXII

Presque une semaine qu'ils attendaient à Tusk Station une occasion favorable. Le vent, après deux jours de tempête, s'était calmé mais on ne signalait nulle part la réapparition de Jelly, le brouillard gélatineux. Lien Rag et le religieux aidaient la famille de Rolly à effectuer des réparations. L'un des fils était parti en exploration vers le sud à la recherche d'un trou à morses exploitable. Il était parti avec un équipement, à pied et son père commençait de s'inquiéter à son sujet.

La liaison radio avec la station phoquière de Boh et Moije restait constante mais n'apportait rien de bien nouveau. Le train-train quotidien !

— Quand Jelly se manifestera il y aura des parasites, disait Rolly. C'est un signe.

À tout hasard il avait transporté plusieurs carcasses de morses de l'autre côté du réseau, espérant conjurer le sort. C'étaient des animaux énormes qu'ils capturaient et certains dépassaient les deux tonnes, donnaient plus de cent gallons d'huile sans compter les défenses, la chair, la peau et les déchets que l'on fourrait dans le digesteur pour fabriquer du méthane.

Le sixième jour. Lien Rag pensait faire une tentative pour affronter les gardes-côtes panaméricains. Il avait encore son passeport et se demandait s'il n'avait pas une petite chance d'impressionner la police.

Vers quatre heures du soir la radio commença à crachouiller et Rolly estima que c'était un signe qui ne trompait pas.

— Hello, Moije, qu'en penses-tu ? lança-t-il dans le micro. On dirait que l'Affreuse va recommencer ses fantaisies.

- Ça m'en a tout l'air.
- Tu veilles au grain.
- Promis.

La station phoquière en amont devait signaler l'éventuel passage d'un convoi d'alcool. Lien Rag et frère Pierre disposeraient d'un peu plus d'une heure pour se préparer à sauter dans le sillage du train de wagons-citernes.

— Ils ne se rendront compte de rien tant que vous serez de ce côté du méridien. Ensuite ce sera autre chose. Ils surveilleront leurs arrières de crainte qu'un garde-côte ne les file. Mais vous devriez atteindre la jonction avec Cancer Network sans problème.

- Combien d'heures ?

— Au moins cinquante. Ça ne sera pas facile. Les Boots peuvent vous jouer un tour et vous attaquer. Soyez constamment sur le qui-vive.

Mais à minuit la station ne signalait rien de bien passionnant. Jelly ne se manifestait pas mais il y avait toujours des parasites sur les ondes. La famille Rolly alla se coucher et Lien Rag prit un premier tour de veille. Vers trois heures les parasites s'accrurent et celui qui veillait en aval, un certain Louroc, dit que Jelly était en partie sur le réseau, qu'elle dévorait leurs ordures, ainsi que quelques carcasses congelées de phoques.

Puis Lien Rag alla se coucher et le religieux le remplaça. Au petit matin Jelly s'était installée sur quatre cents kilomètres et deux autres stations phoquières la signalaient à l'est. Elle essayait d'introduire des pseudopodes dans les stations, ce qu'elle n'avait jamais fait auparavant et on les arrosait d'huile minérale avec un pulvérisateur pour économiser le produit.

— Impossible de brûler ces saloperies, dit Rolly, la Bête aime la chaleur. Elle se rétracte un peu mais attaque ailleurs. Il n'y a que l'huile qui vraiment la dégoûte. Le sel aussi mais elle n'hésite pas à passer sur un tas alors qu'une traînée d'huile la paralyse vraiment.

— Elle doit se trouver plus à l'est. Si un train de contrebande doit passer, il ne viendra pas de la Bones Company directement. Il doit se planquer dans une station sur la ligne. Dès que Jelly sera signalée carrément à l'est, il foncera.

— Exactement ça, dit Rolly.

Leurs amis à l'ouest appellèrent vers midi :

— Ça y est... Vingt-trois wagons-citernes camouflés en wagons d'huile. Il sera là-bas dans une heure à la vitesse où il marche. En ce moment il roule sur la voie numéro deux. Bonne chance.

Le petit train du religieux quitta la station sur la voie numéro un, roulant au ralenti. Sa présence n'était pas surprenante. D'ailleurs les contrebandiers n'y prendraient même pas garde. Peu à peu, alors que le moment précis de la rencontre approchait, Lien Rag accélérerait. Il avait repéré l'aiguillage qui lui permettrait de sauter sur la voie deux, un kilomètre en arrière du train de citernes. Puis il n'aurait qu'à coller à lui.

— Le voilà, dit le religieux qui avait branché la caméra arrière. Il fonce dur.

Contrairement à ce qu'ils supposaient, le chauffeur leur envoya un message radio au passage :

— Gaffe, les gars, on signale Jelly dans le coin est. Rentrez chez vous, les petits, et cachez-vous.

— Merci, dit Lien.

Puis il coupa le micro, se tourna vers le religieux.

— Ils se sentent vraiment supérieurs aux autres en ce qui concerne Jelly. Je pense que nous passerons en les collant vraiment. Pour éviter que leur caméra ne nous repère il faut même faire mieux.

— Vous ne voulez pas nous atteler à ce convoi ?

— Si.

— Leurs instruments nous signaleront.

— Juste une perte de vitesse d'un vingtième, je pense. Ce n'est pas assez pour les alerter. Il faut le faire très vite et avant le méridien.

Lorsque le religieux comprit ce que Lien attendait de lui, il commença par refuser en donnant de bonnes raisons de le faire. Il craignait pour la vie de Lien.

— Je serai à l'abri du dernier wagon, qui n'est pas une citerne. Il me coupera le vent. Tout ira très bien, vous verrez.

Il prépara une attache en câble épais et enfila sa combinaison isotherme. À cent kilomètres à l'heure le froid devait atteindre les moins quatre-vingts au moins. La radio devenait de plus en plus inintelligible, preuve que Jelly se trouvait pour sa plus grande partie en face.

Lien Rag passa par le tanker d'huile, se hissa par le trou d'homme sur le toit. Il rampa vers l'avant de la machine. À ce moment-là le religieux accéléra et vint coller, à un mètre près, le dernier wagon de marchandises. Lien Rag commença de descendre, s'aida du support de caméra et de celui du laser, atteignit la herse mobile qui se doublait d'une lame de chasse-glace. Il n'était qu'à un mètre des rails, mais la distance était encore trop grande pour qu'il puisse passer l'attache dans le crochet de sécurité à l'arrière du train des contrebandiers.

Brusquement il aperçut quelque chose de spongieux sur le côté du réseau et une sueur froide coula dans ses reins. Jelly était là et allait repérer très vite cet homme assez fou pour s'offrir à sa convoitise. La combinaison isotherme rejettait l'humidité et son odeur de chair fraîche en même temps.

— Frère Pierre, nom de Dieu, rapproche-toi de soixante centimètres... Mais qu'est-ce que tu attends ?

Pas très bon conducteur, le religieux ! Il craignait de toucher et de donner l'alerte. Le train pouvait ralentir brusquement et ils se fracasseraient sans rémission. Lien Rag serait transformé en galette.

— Putain de sale Néo... Tu approches, oui ?

La radio devait bafouiller. Et il se disait que les autres pouvaient entendre. Enfin, soit que le grand train ait ralenti imperceptiblement, soit que le religieux se soit décidé, il put passer l'attache, la fixer grâce à l'automatisme des systèmes. Il se redressa sur la herse, agita les bras. Pierre coupa la vapeur et leur train partit en remorque.

— Excusez-moi, dit le frère Pierre, mais j'ai vraiment eu peur de vous écraser. Il y avait Jelly... Je suis certain qu'elle vous avait déjà repéré.

— Elle est de chaque côté maintenant et même au-dessus. Nous sommes dans un tunnel au cœur même de cette saleté d'amibe ou de bactérie.

CHAPITRE XXXIII

Ils étaientverts de peur. Ils n'osaient même pas se regarder. L'un et l'autre avaient supposé que les contrebandiers avaient trouvé le moyen d'écartier Jelly de chaque côté et « au-dessus » alors qu'ils s'enfonçaient dans un tunnel au centre d'une matière gélatineuse qui ne laissait pas passer l'air. Ils n'avaient aucune réserve d'oxygène, alors que les contrebandiers devaient avoir tous les équipements nécessaires.

— Cinquante heures pour Cancer Network, dit Lien. Mettons dix heures dans cette saloperie. Nous ne tiendrons pas plus de deux heures.

— Alors ?

— Je vais aller chercher de quoi respirer en face... Il y a un fourgon de queue, donc des hommes, donc de l'oxygène sous un faible volume.

— C'est de la folie.

— Oui, mais c'est ça ou crever la gueule ouverte.

Il prit une arme tandis que le religieux le badigeonnait d'huile minérale.

— Si on passait le toit du train avec cette huile ?

— Insuffisant. L'air s'échappera au lieu de venir. À cause de la masse avant. Nous avons besoin de masques producteurs d'oxygène.

Lorsqu'il rampa sur la loco, Jelly s'écarta avec une répugnance presque palpable. Il n'avait qu'à agiter un bras pour que la gélatine se creuse d'un alvéole vingt fois plus grand. Il passa aisément sur le fourgon, escalada l'échelle, découvrit la caméra arrière et faillit la détruire. Mais quelqu'un serait venu voir la raison de sa panne et il préféra l'orienter de telle façon que leur train soit dans un angle

mort. Il ouvrit la trappe au-dessus, se glissa dans le sas étanche puis dans la partie avant. Il y avait un atelier de réparation des soutes à bagages mais pas le moindre masque. La chaleur était de quinze degrés. Il ouvrit une porte, doucement, vit une veilleuse, des couchettes. Quatre. Toutes occupées. Il referma, alla plus loin. Les masques de réserve étaient dans le couloir, accrochés. Une douzaine. Chaque masque avec sa réserve permettait de tenir trois heures. Il en prit six, sachant ce qui se produirait d'ici une paire d'heures. Une belle panique, puis une bagarre. Il ne laissait que de quoi permettre à deux hommes de survivre. Les deux autres... Il sourit sans gaieté. Le choix le plus simple qui soit et il n'avait aucune hésitation.

Dans une autre partie du wagon il comprit pourquoi le train pouvait se forer un passage dans la « bestiole », comme disaient les Chasseurs de phoques.

— Mon Dieu, dit le religieux. Il y en avait donc en stock ? Vous ne condamnez personne ?

— Absolument pas, vous n'avez aucun remords à avoir.

D'ailleurs le religieux n'insista pas.

— Vous savez pourquoi Jelly se comporte ainsi ? Pourquoi elle laisse le train la pénétrer de part en part comme une pute lubrique ?

— Je vous en prie, Lien.

— Justement... Ce train est une sorte de phallus qui la besogne de l'avant à l'arrière. Ils l'ont équipé d'un diffuseur d'excitant génésique... Tout simplement. Un gaz facile à fabriquer stocké dans le fourgon et qui est diffusé en plusieurs endroits du train. Il doit y avoir une demi-douzaine de distributeurs. La machine en est également pourvue et elle aborde Jelly avec une sorte d'éjaculation qui la ravit, la force à s'ouvrir toute. Voilà aussi pourquoi elle ne s'écarte pas comme avec l'huile minérale. Elle veut profiter jusqu'au bout du gaz et referme sa vulve gigantesque autour du train des contrebandiers. Il fallait y penser. Comme elle jouit, elle ne songe même plus à bouffer.

— Vous croyez qu'une amibe ou une bactérie peut vraiment connaître l'orgasme ?

— Pourquoi pas ? Que savons-nous de cette unicellulaire qui a la

taille d'un continent ancien ?

Le train des contrebandiers fonçait à une allure régulière vers l'est. Bientôt ils atteindraient Cancer Network, le traverseraient sans même marquer une pause. Puis grâce à Jelly, on ferait le pied de nez aux gardes-côtes de Lady Diana et on se retrouverait sur la banquise panaméricaine. Dans une vingtaine d'heures, Lien irait faire sauter le système d'attache. Ils laisseraient les wagons-citernes prendre du champ et rouleraient à nouveau sur leur moteur. Une belle économie de carburant mais ils en auraient besoin pour remonter ensuite Cancer Network vers l'ouest.

Lien Rag veilla un instant tandis que le frère reposait. Juste devant ses yeux, dans le fourgon, deux hommes allaient bientôt mourir.

CHAPITRE XXXIV

Il faisait nuit et Jdrien et Pavie préparaient leur repas. Ils arrivaient de la caverne mais une fois de plus leur attente avait été déçue. Les Hommes-Jonas ne venaient que rarement dans les caves de cette ville morte. Juste pour y enterrer leurs morts et permettre aux baleines de mourir ou d'enfanter.

— Qu'est-ce que t'as ? dit le vieux. T'es drôle.

— Il vient.

Pavie en eut la chair de poule.

— Qui ça ?

— Mon père. Dans quelques minutes il sera ici. Je suis en communication avec lui... Enfin je le guide. Je n'ose pas lui parler vraiment... On ne se connaît pas beaucoup, tu comprends, et il y a presque quatre ans que je ne l'ai pas revu...

— Pas croyable, dit le vieux. Même avec la magie je suis jamais arrivé à des trucs pareils. Il arrive comment ? Seul ?

— Un petit train, un compagnon. Il faut donner de la lumière, qu'il sache que cette ville fantôme n'est pas totalement abandonnée.

— Dis-lui de venir.

— Non, dit l'enfant. C'est mon père, tu comprends, et je n'ose pas me glisser dans son esprit... Non, je n'ose pas... Si jamais je découvrais qu'il ne m'aime plus ? Qu'il n'est venu que par devoir, par curiosité. Ce serait atroce...

Pavie hochait son menton qui depuis quelque temps partait en galoches. Il alla attacher une lampe électrique à la porte.

— Écoute.

Un halètement de vapeur. Un petit vapeur. Ça pouvait tout aussi

bien être un garde-côte de cette affreuse Lady Diana mais si le gosse affirmait que c'était son père... Comment était-il, ce bonhomme ? Grand, petit, gros, maigre, chauve, jeune, les yeux bleus, marron ?

— Viens, dit Jdrien.

— Mets ta fourrure, fiston. Je prends la mienne. Fait frisquet ce soir.

Il était toujours le seul à rire de cette plaisanterie incompréhensible pour des gens qui affrontaient depuis trois cents ans des températures ne remontant jamais au-dessus du moins trente.

— Donne-moi la main, j'ai peur, dit Jdrien.

Lien Rag avançait au pas, essayait de distinguer ce que signifiait cette loupiole à la porte du bureau de l'ancien chef de station. Et puis cette porte s'ouvrit et dans le rectangle de lumière apparurent les silhouettes d'un vieillard et d'un enfant.

Fin du tome 13